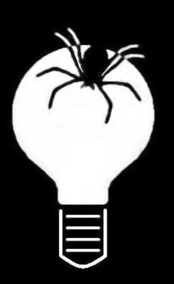


L'AMPOULE

revue littéraire énervée

Doubles & Miroirs



Numéro 10

Décembre 2013

ÉDITO

Miroirs, reflets, dédoublements, clones, réminiscences, avatars, usurpations, esprits, artefacts, doppelgängers, anomalies et guerre en marche : voilà quelques-uns des sujets abordés dans ce nouveau numéro de *L'Ampoule*.

Merci à tous les participants : Serge Cazenave-Sarkis, Paul Sunderland, Muriel Friboulet, Barbara Albeck, Hugues Breton, Christian Attard, Benoît Patris, Lordius, Marray, Xavier Bonnin, M'barek Housni, Philippe Choffat, Christian Jannone, Philippe Sarr, Nicéphore Pétrolette, Marlène Tissot, Cyril Calvo, Cécile Benoist, Céline Mayeur, Pascal D., Stéphane Werth et Marc Laumonier, ainsi qu'aux nouveaux venus Jazzy Jazz, E-Traym, Tristan Felix et Stéphanie Braquehais.

Pour en savoir plus, des liens figurent en fin de revue.

« Révolte & Insurrection », tel sera le thème de notre prochain numéro de mars 2014.

L'appel à textes et à illustrations est ouvert jusqu'au 10 mars pour tous les textes (articles et nouvelles), les nouvelles entrant dans le cadre des rubriques proposées et les illustrations et photographies de tous types.

Tout le monde peut participer, en envoyant les contributions à cette adresse : editionsdelabatjour@hotmail.fr.

Suivons maintenant les doubles derrière les miroirs...

Marianne Desroziers et Franck Joannic

Couverture - D'après « Notre musique » de J.-L. Godard

Édito et Sommaire - *Le double secret*, René Magritte (détails)

Corrections et maquette - M. Desroziers et F. Joannic

SOMMAIRE


DOUBLES & MIROIRS

Parfait

Serge Cazenave-Sarkis

« Parfait » n'était pas son vrai nom. C'est sa femme qui la première l'avait appelé comme ça : Parfait !

En réalité, il se nommait Raymond et c'était là son seul et unique défaut — encore que... dans le choix de nos propres prénoms, nous ne sommes pas maîtres. Il faut souvent chercher l'inspiration de nos géniteurs en amont... ou outre-Atlantique... Rarement à la sortie du tunnel. Ça se saurait. L'éphéméride m'en est témoin : « Fripé » et « Gueulard » ne figurent pas dans la longue liste des saints. « Amour », si ! Mais ses parents avaient préféré Raymond.

Parfait ne fumait ni ne buvait. Sauf à l'occasion, quand le vin était bon. Il aimait sa femme comme personne ne savait aimer. Extravagant ou discret. Amoureux ou distant, comme elle le désirait... plus ! Avant même qu'elle le désire ! Il eût pu aimer ses enfants de la même façon, si son épouse en avait voulu. Ils n'avaient qu'un chat qui était le soleil de leur maison. Parfait aimait la mer, c'était toute son enfance – l'océan et ses marées, courir sur la plage avec un chien... Sa femme préférait la campagne. Ils habitaient en Auvergne, dans un minuscule village entouré de collines, de vert et de brun. Il avait vite pris goût aux chants des oiseaux et aux lourds parfums des champs. Il connaissait un millier de chansons, et ne se faisait pas prier pour en pousser une quand on le lui demandait. Il aimait rendre service et était généreux. S'appliquant le plus qu'il puisse, de façon naturelle, à toujours « cacher la main qui donne ». Il refusait tous pouvoirs. Au grand dam des habitants, qui l'auraient bien choisi pour occuper la fonction de maire.

Parfait était un bel homme. Dans sa jeunesse, toutes les filles de son lycée puis de la fac lui avaient couru après. Il en avait aimé un grand nombre, puis il tomba amoureux de « Moustique », Monique, qu'il ne quitta plus. Son travail dans le milieu de l'édition le passionnait. Il concevait lui-même les livres qu'il éditait, les accompagnant de bout en bout, de la fabrication jusqu'à la distribution. Une petite fortune personnelle l'y aidait. Quoiqu'en vingt ans d'exercice, bon gestionnaire sans trop y penser, son taux d'imposition n'eut jamais changé !

Un jour d'automne, alors qu'un soleil bas traversait de part en part la véranda, et qu'ils étaient chacun tranquillement installés face à face dans leur fauteuil en osier, il se vit dans les yeux de Monique. Et ne se reconnut pas. Pire : il ne s'aima pas.

Discrètement il se leva et partit à la salle de bain pour s'observer plus en détail. Le miroir devant lequel il se rasait depuis des années lui renvoya l'image d'un homme las, enfantin et fatigué. Il réalisa qu'il n'avait jamais pris soin de lui. Qu'il ne s'était jamais vraiment regardé. Son attention tout entière, il l'avait portée sur les autres. Sans compter.

Qu'on pût l'aimer comme il ne doutait point qu'on l'aimât était inconcevable ! Pas lui, pas ce type qu'il avait là, devant les yeux... Et plus il se regardait moins il s'aimait. Il passa alors en revue chaque trait de son visage, pour découvrir l'invraisemblable : il ne se sentait appartenir à aucune partie de lui-même !

À son nez, ses oreilles, sa bouche, ses yeux, ses poils... il ne pouvait s'identifier. Il revint s'asseoir sous la véranda en espérant à nouveau retrouver dans les yeux de sa femme un reflet bienveillant. Celle-ci s'était endormie. Il ne voulut pas la réveiller. Il faisait lourd. Il lui tardait que l'orage éclate. Il s'était mis torse nu et avait retiré ses sandales. Monique ronflait. Il réalisa que sans s'en apercevoir, ils avaient vieilli. Et pour la deuxième fois à quelques minutes d'intervalle, il prit ombrage de cette réalité. Il ne comprenait pas ce qu'il lui arrivait. Hier encore, mais il n'en était plus trop sûr... il eût trouvé à cet état de fait des avantages certains !

Il n'était plus lui-même, voilà tout. Cette observation ne le satisfit que peu de temps, car il ne lui vint aucun souvenir de ce qu'il eût pu être avant... n'avait-il pas été depuis toujours celui qu'il découvrait à cet instant ? Et ça lui fit horreur !

Il eut besoin de sortir. Il fit quelques pas dans le jardin. Le ciel s'assombrissait de plus en plus. Il remarqua que l'appentis contre la murette du fond, dans lequel il rangeait ses outils de jardinage, était resté ouvert, le vent qui se levait allait endommager sa vieille porte en bois. Il traversa le jardin pour aller la refermer quand l'orage perça d'un coup. Il s'y réfugia. En tombant, la pluie faisait un bruit terrible sur la tôle ondulée. Parfait rassembla le peu de paille qui avait servi autrefois de litière à leur unique poule et s'assit dessus. La pluie tombait si drue qu'il ne distinguait plus sa maison. Juste perçut-il, brutal, le bruit des fenêtres que Monique fermait précipitamment. Derrière le rideau de pluie, il s'apaisa. Il entendit Monique appeler : « Paaarfait ! Paaarfait !... » Et à nouveau, cette voix non plus il ne l'aima pas. Moustique ne pouvait pas avoir une voix pareille. C'était impossible. Sa tonalité était trop criarde. Celle qu'il aimait était une voix aux gammes pleines de fantaisie. Non, la musique n'était pas un bruit ! « Paaarfait !... » Pourtant... Pourquoi l'appelait-elle Parfait ? Ne s'appelait-il pas Raymond, tout simplement ? En y songeant, n'y avait-il pas dans le choix de ce nom, Parfait, la volonté d'y glisser un peu d'ironie, de moquerie... de jalousie peut-être ? Il se mit à repenser à sa journée...

Ce sont ses frères et sœurs qui avaient appelé Monique « Moustique », alors qu’elle n’avait que trois ans.

...aux jours passés...

Parce que déjà, chipie, tout enfant, Moustique piquait !

...à sa vie... pendant que toutes les planètes et tous les astres de l’univers se mêlaient à l’averse pour l’anéantir.

Après tout ce temps, il réalisait qu’il avait vécu dans l’illusion d’un bonheur absolu, pour la seule raison qu’il ne savait qu’aimer ! Et la raison se trouvait dans ce court poème qui lui revenait en mémoire : « Balafré de sourires / Des cadeaux plein les bras / Étranger sur la terre / Invité. » Voilà, il n’était qu’étranger. Invité !

« Paaarfait !... »

Il se recroquevilla sur lui-même et serra ses genoux contre sa poitrine. Il ne voulait plus l’entendre, il ne voulait plus la voir, il ne voulait plus se voir. Il voulait disparaître. Il comprima tellement fort son visage contre ses jambes qu’il se mit à saigner du nez. Il sentait le liquide chaud tomber goutte à goutte sur ses pieds nus. Il s’en fichait. Si seulement la foudre pouvait l’atteindre. Le cramer, pour en finir !...

Lorsque, inattendue, une immense tendresse s’empara de lui.

Sous ses yeux, à côté de son gros orteil gauche, il se reconnut ! Il n’y avait aucun doute, ce doigt dépassant d’un rien les quatre autres incarnait à lui seul sa personne en son entier. Sa bonté, sa jovialité, sa discrétion, son esprit libre, naïf et dégingandé... et Parfait sourit de s’être placé si loin de tout. De tout ce qui est remarquable... anonyme, dissimulé parmi ses autres doigts de pied. Il était ce secundus à la bouille ronde, charmant bouton de rose sur le sommet de sa première phalange. Enfin !... Il allait pouvoir s’aimer. Il lissa son ongle comme on caresse le fragile crâne des nouveau-nés, se le tripota longuement dans tous les sens, appréciant là sa rigidité, ailleurs sa bonhomie... Et comme un enfant, du bonheur simple de n’être pas perdu, il se mit à rire !... à rire !...

« Paaarfait !... »

Sa découverte était trop importante pour la partager avec n’importe qui. Il allait passer pour fou, on allait se moquer, le prendre pour ce qu’il avait toujours été : un doux rêveur...

Pour la première fois de sa vie, il décida de garder ses sentiments pour lui. Pour lui seul.

La pluie se calmait, l'orage s'était tu, la voix de Monique semblait se rapprocher. Il n'avait plus de temps à perdre, il sortit la bêche du râtelier et d'un coup sec se trancha le doigt. Il ne prit pas garde au sang qui coulait, ne se préoccupant qu'à la sauvegarde de ce qui serait dorénavant son bien le plus précieux : lui-même.

Il cacha son bout de doigt enveloppé dans un mouchoir, entre deux linteaux, et quitta soulagé l'appentis.

— Ah ! Tu es là, mon Parfait… Qu'est-ce que tu as fait à ton pied ?

Il sourit… ne répondit pas.

Raymond était à l'abri maintenant. Plus jamais on ne lui marcherait dessus — quiconque ! Il pouvait rentrer, mais… ça ne pressait pas : Parfait n'avait encore rien décidé.

Reflet

E-Traym

J'étais si faible, si proche de la fin. Je me sentais aspirée. Résister ?

Avais-je le choix, miroir ?

J'ai osé, sauté à pieds joints dans cette flaque de temps où le présent s'emmêle dans des souvenirs passés, crus ou véritablement vécus, des futurs innombrables jamais réalisés. Je suis passée de l'autre côté, derrière ce mince écran de fumée que nous nommons pompeusement la réalité, ce temps liquide et sombre dans lequel mon âme s'est noyée pendant que mon corps inerte gît au pas d'une porte de lumière, au pied d'un lit.

Il y est sans doute encore, poussiéreux, abîmé, attendant l'hypothétique retour du contenu, de la conscience de son existence. Existence qui ne viendra plus. Quelqu'un se souviendra de lui un jour… ou pas. Peu importe.

Peut-être ai-je tout simplement sombré dans la confusion.

Mon miroir…

Il m'est apparu ce matin si banal, si finalement commun, si fadement posé là, sur la commode de ma mère mourante, ce jeudi d'automne.

Maman…

Elle respirait encore avant ma fuite. Elle soupirait de bonheur, ivre de me revoir encore vivante malgré cette étrange maladie qui me rongeait, qui m'effaçait. Je n'avais plus que quelques semaines à vivre sous ces maudits médicaments reconstituants, deux ou trois mois peut-être en hôpital à supporter ces blancs vêtus d'inconnus, mais seulement quelques minutes ou secondes, je le pressentais, en restant dans cette sombre maison isolée, aux volets clos.

Ce miroir…

N'était-il pas construit de toutes pièces, lui et les images qu'il livrait de mon apparence, de ce triste corps ?

Je ne sais plus. Je sombre.

Cette glace pourtant, dans laquelle enfant déjà j'aimais m'admirer, était restée la même : un petit rectangle d'aluminium léger, orné de poudre d'argent. Combien de fois l'avais-je brisée ? Des milliers probablement.

C'était comme un jeu qui m'échappait, quittant mes doigts et chutant malencontreusement sur le sol. Les morceaux s'éparpillaient dans la pièce, je partais me cacher dans l'armoire, ma mère arrivait et reposait le miroir sur la commode. Intact. Toujours.

Alors elle se mettait à enfler étrangement, d'abord de l'abdomen, puis se dédoublait, se rassemblait, hurlait en frappant de ses poings le mur tapissé de sang séché, se retournait vers l'armoire, crachait, jetait par la fenêtre ouverte son soi-disant double, ses enfants imaginaires puis son corps tout entier, sa vie.

Dans le vide, elle m'abandonnait et s'oubliait elle-même.

Effrayée, je courais pour sortir de la chambre, dévalais l'escalier et retrouvais invariablement ma mère, assise sur une chaise de paille, le regard vide, consternée hiver comme été devant une passoire débordant de haricots verts frais à équeuter, ou blancs secs à écosser.

Lentement, sa bouche s'entrouvrait, les dents jaunes et noires de son dentier se mettaient à claquer, ses cheveux gris teintés de mauve se redressaient au-dessus de son crâne, virevoltaient comme dans une brise légère, pendant que les doigts osseux de ses mains sèches s'agitaient anarchiquement.

Se pouvait-il que cette femme soit ma mère ? Que ce triste amas de vieille chair flasque et malodorante soit ma génitrice ?

Comme une litanie, elle répétait ces mots : « Le miroir est mort, ma fille : il ne te reflète pas. »

Ce à quoi je ne savais rien lui répondre. J'étais muette, bouche cousue, j'aurais voulu m'expliquer mais c'était impossible : je n'avais pas fait exprès de le casser, je ne l'avais pas brisé. Qu'avais-je fait ? Rien.

Je me laissais aller, me répandais liquide comme le temps devant cette femme que j'aimais et qui tout à la fois me terrorisait. En larmes, je tournais ensuite les talons et disparaissais à mon tour en m'enfonçant dans le carrelage fondu, irréel.

Voilà bien le seul souvenir qui demeure d'une vie, ce matin, en cette minute, cette seconde délicate où je m'évapore. Est-ce donc cela le trépas ? Quand suis-je née ? Ai-je seulement vécu ? Ce corps m'appartient-il ? Ou s'agit-il simplement d'un reflet ?

Fébrilement, ma mère se relève dans son lit, et dans un ultime geste brise la glace dans laquelle elle aimait tant me regarder. Je m'évanouis instantanément.

Elle s'écroule et meurt la seconde qui suit, achevant mon histoire comme elle l'avait débutée, par un effet miroir.

Je n'avais jamais été sa fille. Elle n'avait jamais été maman.

Nous étions juste une vieille dame aujourd'hui morte, seule, et l'illusion d'un enfant, à corps perdu.

J'ai été cloné par Raël !

Paul Sunderland

Dans un premier temps, c’est ce que j’ai dit, écrit ; avec le point d’exclamation. Là où c’est devenu intéressant, c’est quand j’ai vu la gueule de la proviseure. Des élèves m’avaient interviouvé pour la feuille de chou du bahut. À l’époque, on ne pensait pas encore trop aux blogs.

— Monsieur Sonde, accepteriez-vous qu’on vous pose des questions ?

— Oui, allez-y...

— Ce serait pas maintenant, pas tout de suite là mais dans un mail. On peut vous envoyer un mail avec des questions ?

— Sûr, vous connaissez mon adresse mail professionnelle... Qui est-ce qui pilote votre projet ? C’est monsieur Liebermann ?

— C’est vot’ pote monsieur Liebermann, ouais ! (Réponse rigolarde de Lisette.)

J’ai regardé les questions, envoyées sans tarder. Des smileys par-ci, par-là. « T’as vu leurs questions, Mike ? Ça fait un peu pitié mais bon... » Mike était au courant, puisqu’il avait impulsé (comme on dit chez les gens positifs) l’idée d’un journal du lycée, tout en sachant très bien qu’après un numéro, rien ne serait reconduit. C’est le destin de cette presse juvénile, quel que soit l’établissement. Mike avait lu mes réponses, chez lui, entre deux prises de son pour du prog rock. J’en avais d’ailleurs écrit une partie en sa compagnie, sur un bout de nappe en papier, un soir que nous étions bien entamés devant des pizzas, de la bière et du beaujolais nouveau (offert par le patron encore plus entamé que nous). Je parle de mes réponses, pas du prog rock (encore que ça aussi, on en a écrit ensemble, mais c’est une autre histoire).

Je savais que j’allais être viré. J’attendais mon passage devant la commission paritaire disciplinaire, pas au sujet de Raël, mais parce que j’étais (suis toujours) farouchement opposé au trotskisme que ma chef d’établissement affichait sans retenue. Je lisais (lis toujours) Louis de Bonald et Joseph de Maistre et ça, ça n’allait pas du tout. C’était disqualifiant. Je n’en parlais pas sur mon lieu de travail ; j’aurais même pu prendre la peine (si peu, il est vrai) d’afficher un camouflage gauchiste, si j’avais voulu.

Au lieu de cela, j’ai préféré dire que j’avais été cloné par Raël. Ça me semblait plus intéressant. Et puis, Mike et moi, on avait bien calculé notre coup : Mike allait se faire éjecter lui aussi mais avant, il aurait le temps,

comme enseignant vacataire d'Education Socialo-Communiste (ou d'Education Sexuelle Contrôlée), de diffuser mon scoop sur papier toilette à l'occasion de la Journée Portes Ouvertes du lycée. Mike, il avait eu droit à du déballage de nibards, sans même le demander. D'ailleurs, il avait trouvé ça chiant, vu les circonstances, mais ça aussi c'est une autre histoire (le centième anniversaire de la fondation de l'établissement).

Je ne sais pas trop si les élèves de ce projet ont percuté, devant la révélation. Il n'y aurait pas que cela, bien entendu : on trouverait également des jeux (sudoku, mots croisés), des textes concernant la vie du lycée, bref, du sérieux, du tenable. Et puis l'intervioure d'un membre du personnel. Mais j'ai l'impression qu'à la première lecture, ils n'ont pas vu l'énormité de cette affaire de clonage. Ce n'était pas bien grave : Mike et moi, on s'était réservé la JPO. À différents lieux stratégiques, des élèves distribuaient la feuille de chou (imprimée sur papier toilette, donc). Honnêtement, je ne saurais dire si, çà et là, il y a eu des réactions intéressantes ; par la force des choses, je ne pouvais me trouver dans tous les secteurs à la fois. On m'avait affecté aux entretiens dits « de recrutement » pour l'entrée en BEP. J'avais choisi de ne venir que le matin (on avait une demi-journée d'astreinte, à l'occasion de cette Opération Cache-Misère). Je comptais bien prendre le train de treize heures pour rentrer en ville et me manger une quelconque saleté chimique, au milieu des embouteillages et de l'obstruction totale du paysage naturel.

C'est après coup que Mike m'a appris la grande nouvelle. Mike, lui, n'avait pas trop le choix : il devait se fader la journée entière, à chaque édition. N'empêche, il a été drôlement content de me dire que la Vieille (la Naine Trotskiste) avait tiré une gueule d'un mètre et viré verdâtre en lisant mon intervioure. « Tu sais quoi ? Elle a couru dans tout le bahut pour essayer de récupérer le maximum d'exemplaires du journal mais les élèves en avaient déjà distribué les trois quarts aux parents et aux visiteurs, et je peux te dire un truc, c'est que ton texte a été apprécié ; les gens ont bien rigolé ! »

Mon texte, mon texte... Je n'ai quand même pas parlé que de ça, quand on lit bien... Il y avait eu cette question : « Monsieur Sonde, d'où venez-vous ? Quel a été votre parcours ? » Et j'avais répondu : « J'ai été cloné par Raël ! Je sais que ça semble extraordinaire. Telle est pourtant l'exacte vérité : je suis le fruit d'une expérience secrète où se sont mêlées, plus de trente ans en arrière, la science la plus audacieuse aux convictions les plus marginales. Marginales, mais hautement significatives. Le reste, en revanche, est assez banal : croissance physique et intellectuelle classique, à ceci près que l'aspect cérébral s'est quand même développé assez rapidement. Le relationnel, le social : plus problématique. J'ai appris à gérer

la chose. J'accomplis les gestes, prononce les paroles, et tout le monde pense que ça va bien pour moi. Parcours universitaire, donc (fac d'anglais, Lettres et Civilisations Etrangères), et puis enseignement, surtout pour remplacer des femmes parties en congé de maternité ; enfin me voici débarqué chez vous, le tout premier jour, par un lourd et orageux après-midi. Les impacts de foudre semblaient ponctuer, prendre la mesure de ma marche sur la plaine, le long de l'avenue, comme si j'étais un fatum pédagogique à moi tout seul. C'était le 29 juin (mon anniversaire), je prenais contact avec madame la proviseure et sa CPE. »

L'affiche de l'arrêt de tram est assez sombre, ce qui fait que la plaque de verre me permet de me voir avec une certaine netteté. Dans mon sens à moi, j'ai un épi qui oriente mes cheveux sur la gauche. Comme Hitler. Mais je ne suis pas Hitler. Je ne suis pas non plus un clone raëlien. Dans le temps, il n'était pas rare de dire, sur un ton volontiers sentencieux, que les garçons doivent avoir la raie à gauche, plaquer leurs cheveux sur le droite, et l'inverse pour les filles. Pas de chance, chez moi, c'est l'inverse. On a essayé tant bien que mal, alors que j'étais tout petit, de plaquer mes cheveux sur ma droite, quitte à les fixer avec une épingle. Je devais vraiment avoir l'air con mais il ne fallait pas « faire fille ». C'était, notamment, le diktat de la grand-mère paternelle, peut-être en proie à une certaine forme d'hystérie. Elle vient peut-être de là, mon impression persistante de ne pas être qui je semble être aux yeux des autres. Il paraît aussi que je suis un androgyne psychologique et que j'utilise indifféremment, et dans des proportions égales, mes deux hémisphères cérébraux. Quand je me regarde dans les zones obscures de l'affiche, en attendant le tram qui m'emmènera manger (encore manger, oui) une tarte flambée ou un burger sur la moleskine d'un de mes QG de campagne, mes cheveux sont placés dans ce qui serait le bon sens. La droite, la dextre, c'est le bien. La gauche, la sénestre, c'est le mal.

Ça s'est passé comme prévu, oui, j'ai été débarqué, Mike aussi. Lui, maintenant, il est auteur-compositeur. Je suis devenu écrivain, zonard. Mais alors sur la fin, là-bas, toujours Lisette, j'ai encore la voix de Lisette dans le crâne, elle et quelques-unes de ses copines me disent : « Eh, monsieur, vous avez votre frère jumeau, en ville ! Ou votre clone ! Non, sérieux, on a vu un gars en ville, c'était trop vous ! » Elles m'en ont fait part à plusieurs reprises : « Il y a votre clone, en ville ! »

Et l'autre grand-mère, celle du côté maternel, qui me confie, un jour de mes plus jeunes années, pendant l'été 1985 : « La semaine dernière, j'ai croisé un gars rue Solférino, mais alors c'est incroyable, j'ai vraiment cru que c'était toi ! »

Lisette, Priscille et Rachel, vers juin de ma fin de carrière, là-bas :

— On a encore vu votre clone !

— Qu'est-ce qui vous a fait croire que c'était moi ?

— Ben tout, le visage, la taille, le style. Et il avait vos yeux, on a vraiment été à deux doigts de lui faire coucou. Mais c'était pas vous, il avait les cheveux dans l'autre sens, pas comme chez vous.

Le tram arrive, je plante là mon reflet d'obsidienne. Comme ce n'est pas une heure de pointe, je trouve une place assise. J'ai quand même regardé discrètement, partout où je le pouvais. Sur le quai, déjà. Dans le véhicule : pas de double. C'est désormais une vérité établie, à mes yeux, qu'il existe des familles aux traits physiques similaires, et cela indépendamment de toute notion de race, un mot qui subsiste dans mon vocabulaire, n'en déplaise aux réducteurs de têtes institués. Oui, des ressemblances au niveau de certains éléments du visage, forme générale, forme des yeux, implantation capillaire, que sais-je. Oui, je le sais : tout le monde, au final, fait caca de la même couleur, ou à peu près. Il y a forcément des ressemblances, mais pas mon doppelgänger dans le tram, pas pour ce que je peux en voir en tout cas, car je ne souhaite pas non plus parcourir toute la rame afin de vérifier la chose. Je sens en fait que je croiserai ce double quand ce sera le moment de le croiser, si la chose doit arriver. On n'échappe pas au signe qui vous est destiné. Pas la peine de vouloir forcer, sur le chiotte c'est idem (hum).

Est-ce que c'est le même qu'en 1985 ? J'ai déjà été confronté à des problèmes d'homonymie. Un soir, une nana me téléphone :

— Allô, bonsoir, je suis bien chez monsieur Sonde ?

— Oui. (Réponse à peine aimable, comme à mon habitude.)

— Salut, c'est Béatrice !

Soudain je me sens très con avec le zinzin à l'oreille et réfléchis à toute vibure : Béatrice, Béatrice... Je ne connais pas de Béatrice, sauf erreur... Je pense à une blague d'élèves (c'était avant ma disgrâce).

— Pardonnez-moi mais vous êtes Béatrice qui ?

— Ben, ta cousine Béatrice !

Aucune de mes cousines ne se prénomme Béatrice.

— Je suis vraiment navré mais je ne vois pas du tout qui vous êtes.

La fille commençait à s'énerver, elle me prenait vraiment pour son cousin. C'est vrai que son cousin s'appelait exactement comme moi, nom et prénom. Mais ce n'était pas moi. J'ai dû reprendre avec elle, à zéro et calmement : je me suis permis de lui indiquer d'emblée mon âge, mon adresse, ma profession. Là, elle a fini par comprendre (comme je venais de le faire quelques secondes auparavant) qu'il s'agissait d'une coïncidence très intéressante, à savoir que dans une métropole où la combinaison

« Paul Sonde » est en principe inexistante à plus d’une occurrence, eh bien il se trouvait, quelque part dans une rue de l’agglomération un deuxième Paul Sonde. Me ressemblait-il de surcroît ? Je n’ai pas posé la question à ma « cousine ». Je ne lui ai même pas proposé d’aller boire un verre, bien entendu. Elle a fini par comprendre, admettre, et nous en sommes restés là. Je n’ai plus entendu parler d’elle.

L’autre Sonde, cependant, a refait surface dans ma vie. Quelques mois plus tard, je reçois un courrier de la Caisse Primaire d’Assurance Maladie, dont je ne dépendais pas à l’époque. Rien que l’enveloppe, ça m’intriguait. J’ouvre et lis qu’on me réclame, suite à mon jugement d’octobre dernier, neuf cents euros à régler dans un délai de trois semaines sous peine de poursuites. Je n’étais donc pas inscrit à la CPAM et, de plus, jusqu’alors je n’étais jamais passé en jugement.

C’était encore Paul Sonde 2, derrière tout ça. Sauf, je le reconnais volontiers, pour ce qui concerne la très curieuse, a priori impossible, confusion informatique. Là, il n’y était probablement pour rien. C’était pourtant bien mon adresse, sur l’enveloppe et l’en-tête du courrier… À la CPAM, on m’a d’abord répondu, d’une façon typiquement française, que ce courrier devait me concerner puisque je l’avais reçu. J’ai quand même fini par m’expliquer avec une personne un peu moins stupide et, surtout, obtenir un règlement de la situation noir sur blanc, dans un autre courrier établissant de façon nette qu’il s’agissait d’une erreur et que moi, Paul Sonde Prime, j’étais dégagé de toute implication dans ce dossier.

Reflet puis tramway ; arrêt Faubourg National. Je me dirige vers l’avenue de la Marseillaise. J’ai emporté un ou deux livres, l’ordi, de façon à pouvoir descendre du thé vert et m’occuper intelligemment sur une banquette à mes fesses familière. Lecture, donc, et puis traduction littéraire, écriture personnelle mais en tant que professionnel. Même pas semi-professionnel. J’essaie de ne pas crever dans la rue. Je ne suis plus tenu par les heures de bureau ni par les rythmes scolaires, six, sept semaines de cours, une semaine et demie ou deux semaines de vacances, six, sept semaines de cours, huit semaines de vacances, etc. C’est déjà ça. Je meurs, je renais. Puis je la vois, elle vient de monter dans la rame, cherche une place assise loin des poussettes à mômes hystériques. Elle se résigne à m’avoir comme voisin de siège. C’est du moins ce que je me dis. Avant de s’asseoir, je repère ses yeux qui repèrent le titre de mon livre. Un recueil de nouvelles écrites par des auteurs différents, tous anglo-saxons, tous héritiers littéraires de H.P. Lovecraft. Cheveux châtains, mi-longs. Lunettes, yeux attentifs. Des rondeurs que je pense sympathiques sous son manteau. Sa jambe droite s’imprime contre ma jambe gauche parce que

nous avons chacun un petit gabarit et que les sièges des transports en commun ont été initialement conçus pour des sveltesses autres. Elle me vote un sourire.

Dix minutes plus tard. J'entends, pulsée par une enceinte localisée pas très loin de nous, de la mondomerde pour néopauvres. À peu près trois percussions par seconde. Un synthétiseur fait office de cuivres clairs, le style coup de klaxon et pet de mamie remixés. L'ensemble nous offre une réitération furieuse du même. Je n'ai pas été cloné par Raël. Je n'ai pas fini mon trajet là où je l'avais prévu ; elle et moi sommes posés ailleurs. Notre sujet de discussion, pour l'instant : la littérature. Il se trouve qu'elle lit aussi les textes du reclus de Providence et de ses descendants. Elle m'a dit ça dans le tram, juste avant de descendre place de l'Homme de Fer. Je n'ai pas été cloné par Raël. Elle s'appelle Pauline Probe. Ses moindres gestes sont souvent synchrones avec les miens, ce qui l'amuse beaucoup. À la seconde où je vais lever ma tasse, sa main se tend vers son expresso. Elle ne le fait pas exprès. Nous démarrons souvent nos phrases au même instant. Pauline Probe. Elle me dit qu'au début, elle m'a confondu avec un autre mais qu'au final, ce n'est pas grave, au contraire. Elle a de gros seins, elle est en chaussettes sous la table et ses pieds se promènent jusqu'à mes mollets. Mes cheveux partent sur la gauche. J'ai l'impression que les quatre faces du décor vont tomber chacune à plat, dans un mol fracas d'univers périmé. Ne va subsister que le tempo intercyclique, au-dessus de nous, dans cette dissolution que je n'avais pas prévue si tôt. Du son, mes gènes, constituants immédiats au creux de Shiva. Je n'ai pas été cloné par Raël. « On se reprend un café ? » demande-t-elle. Je redescends, acquiesce. « Vous savez que Spider-Man a été cloné par le Chacal, un des profs de fac de Peter Parker ? » Bon Dieu, elle connaît ça aussi... Elle attend ma réponse, manifestement désireuse d'un duel (un duel) entre geeks.

— Oui, le Chacal, Miles Warren... Je connais.

Je suis opérationnel, à présent. Pauline Probe. Je la fixe calmement et pénètre dans la Galerie des Glaces.

Une paix étrange

Muriel Friboulet

Selon les jours et les désirs du monde, Dusan était antiquaire ou tapissier. Son affaire marchait bien, étonnamment bien pour notre ville si provinciale. Un soir qu'en voisin je m'attardais chez lui et l'aidais à arranger sa vitrine, il m'avait en peu de mots dévoilé la raison de son succès. Le mauvais âge venant, les femmes de la bourgeoisie boudaient les vitrines des couturiers et leurs appétits se déplaçaient vers les parures domestiques. Un jour ou l'autre, elles venaient le consulter sur la nuance d'un velours ou le tombé d'un rideau de taffetas. Puis l'habitude les prenait, ou plutôt la faim. Elles changeaient leur cheminement accoutumé pour s'arrêter un instant devant sa boutique et même, souvent, la tentation d'en pousser la porte l'emportait sur la pudeur de leur sexe ou sur cette sorte de recul animal qui saisit chacun devant une passion nouvelle et irraisonnée. Enfin, à le fréquenter saison après saison, un tout juvénile entrain les saisissait. Désormais les arrangements intérieurs leur étaient, comme jadis leur teint ou leurs cheveux, le motif de soucis pesants mais aussi de bonheurs sans pareils. Entre amies, elles partaient pour Beograd, y visitaient les magasins avec la fébrilité d'un amateur d'art, contemplaient longuement les meubles, les bibelots, prenaient d'innombrables notes sur les arrangements, les styles, les nouveautés, interrogeaient les marchands, comparaient, emportaient des liasses d'échantillons, doutaient des semaines entières sur le choix d'un abat-jour, s'emballaient sur l'imprimé d'une tenture. Le décor familial leur était devenu une consolante obsession et les préceptes variés du bon goût un saint livre dont Dusan était l'exégète puisque, à la fin, c'est toujours à lui qu'elles s'en remettaient.

Voilà ce qu'en quelques phrases éloquentes il m'avait livré du mystère de sa prospérité. Son analyse des choses m'avait paru d'une misogynie pleine d'amertume. Amer, il avait sans doute fini par le devenir tout à fait, jusqu'à se séparer de son commerce et quitter notre ville à l'automne suivant sans même me faire ses adieux. Je l'avais mollement regretté, ayant pris depuis longtemps, pour ce qui regarde la fidélité des amitiés, le pli sage de la résignation. En passant un matin, je remarquai qu'on s'agitait fort chez mon déserteur. Des travaux y avaient débuté, un vaste tombereau à gravats occupait le trottoir et débordait déjà. Par nature, je suis fouineur. Du regard, puis des deux mains, je saisis une caisse de bois qui me semblait promettre beaucoup et l'emportai. Mais en ce temps-là mon ouvrage n'attendait pas. Je poussai le trophée sous mon bureau et

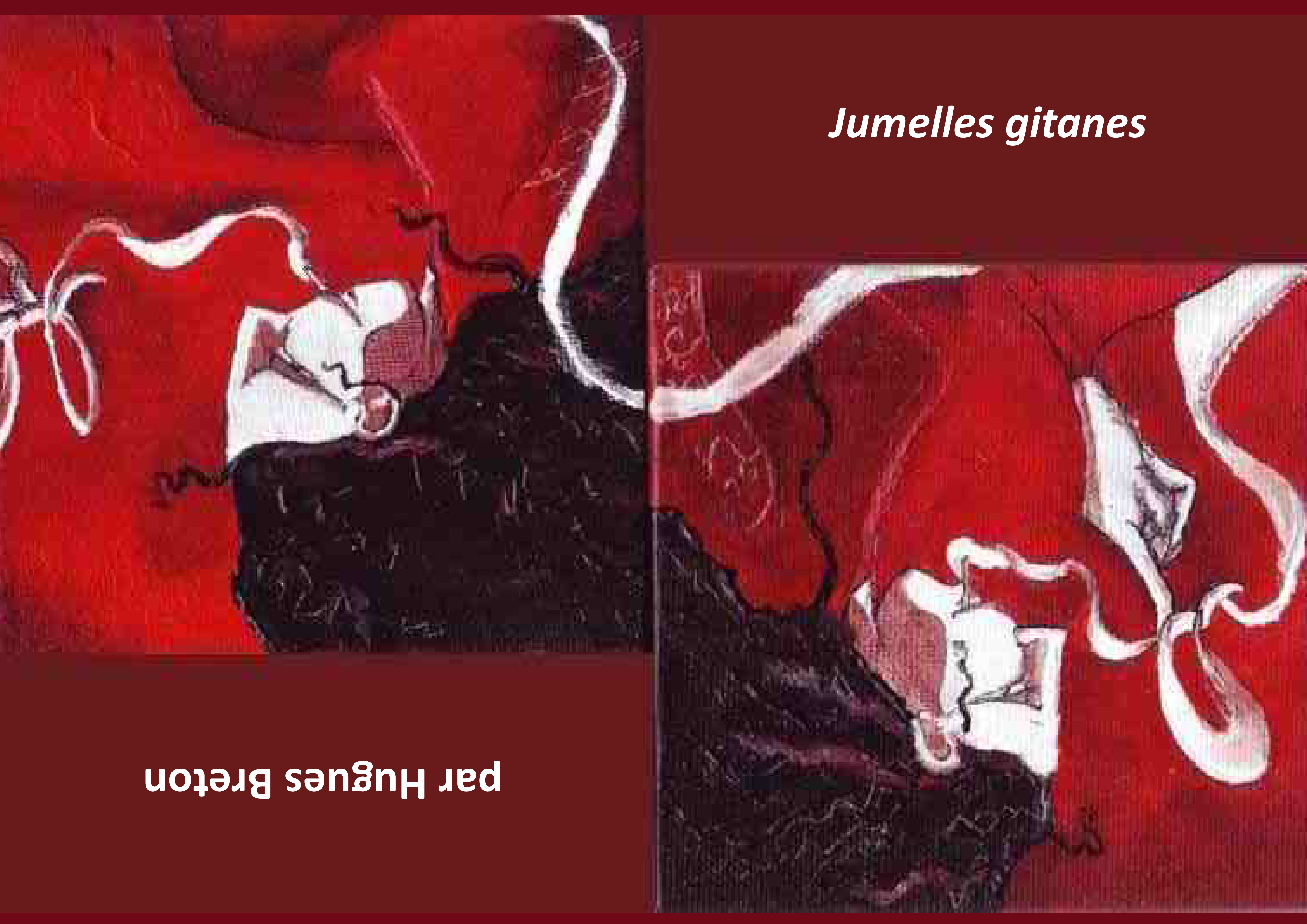
l'oubliai une bonne semaine. On m'en fit la remarque, un soir, à l'heure de chasser les moutons égarés sur le plancher. Une fois chez moi, la caisse posée, quelque chose, la faim peut-être, ou la fatigue, me retint d'en commencer l'inventaire, et je dînai en prenant tout mon temps, examinant soigneusement quelques articles et autres publications qui n'en méritaient pas tant.

Après un somme d'une petite heure — le café turc me fait constamment cet effet mais je l'aime à l'excès —, je redevins curieux et installai la caisse à mes pieds. J'en tirai une cinquante de brochures jaunies, politique, littérature et catalogues de ventes aux enchères. J'ouvris un de ceux-là. Son papier était épais, d'une qualité remarquable, les reproductions photographiques fidèles et précises. Meubles autrichiens, peintures flamandes, flambeaux et miroirs du Grand Siècle. Une belle vente pour connaisseurs fortunés, annoncée pour le 5 avril 1939 dans notre capitale. Comme souvent après minuit, la radio jouait à cet instant une vieille romance. Mais il me fallait renoncer à tomber amoureux de l'une ou l'autre de ces merveilles, près de soixante-dix ans avaient passé. Vers les dernières pages, je le vis. Miroir français, circa 1780, encadrement de bois mouluré et doré à décor d'oves et feuilles d'acanthes, glace au mercure (quelques accidents). Accident ! Accident ! Dans le miroir de papier, j'y étais. Aux côtés d'une inconnue. Le peu que je perçus de ce que nous portions — encolures, épaules — était d'un autre âge. Costumes de paysans en fête, blouses brodées de fleurs, gilet, corselet. La femme était jeune, yeux sombres, éclatants, joues pleines. Deux plis doux au coin des narines lui donnaient l'air un peu fier ou plus exactement un air retenu. C'est ce que j'ai pensé, une tendresse retenue. Mais par quoi ? Et moi ? Qui était cet autre moi ? J'ai refermé le catalogue et attrapé mon manteau.

À ce moment de la nuit, les réverbères qui bordent la promenade étaient éteints et l'eau noire de la Nisava ne berçait plus qu'un éclat de lune. Les montagnes qui nous séparent de la Bulgarie soufflaient leur vent glacé mais je craignais de rentrer chez moi et d'y trouver l'insomnie. J'ai marché lentement, longtemps, franchi le dernier pont et commencé de longer l'autre rive. Un vieil homme était à croupetons sur les rochers de la berge. Il pêchait à mains nues, sans bruit, la tête penchée. J'ai murmuré : « Bonne chance ! », sans qu'il parût entendre mon souhait. J'ai soupiré de lassitude. Un air martial que depuis le matin j'avais en tête m'est revenu. La Marche sur la Drina. Combien de morts glorieux et pitoyables l'avaient entonné ? Enfin, maintenant, nous étions en paix. Une paix étrange. J'ai regagné le pont. Le vieil homme était toujours à pêcher. D'en face, il m'a fait un signe de la main. Tout le reste de la ville, pierres et gens, dormait.

J'ai poussé la lourde porte du bâtiment où je loge. Le hall d'entrée est vaste, presque luxueux, avec son porte-parapluie, ses plantes tropicales, son lustre à cristaux et son grand miroir. Les notables qui demeurent ici ont leurs exigences. Chaque soir, en passant, j'avais pris l'habitude de jeter un coup d'œil à mon reflet. Parfois, je poussais la coquetterie jusqu'à lui adresser un sourire. Mais cette nuit-là, mon reflet, je ne le vis pas.


Doubles
par Barbara Albeck


Jumelles gitanes
par Hugues Breton



Bocaux I et II

(Musée d'anatomie pathologique Dupuytren, Paris)



par Tristan Felix

Le miroir de monseigneur Myriel

Christian Attard

« Je voyageai. Je vis les hommes ; et j'en pris
En haine quelques-uns, et le reste en mépris ;
Car je ne vis qu'orgueil, que misère et que peine
Sur ce miroir terni qu'on nomme face humaine. »
Victor Hugo, Marion Delorme (Scène III)

Si, et c'est bien connu depuis que Jean Cocteau nous l'a remémoré, le « propre » d'un miroir est d'essayer de réfléchir avant de nous renvoyer notre image, il faut bien admettre qu'ils le font souvent fort mal. Car non contents de nous « doubler », en plus ou moins beauté, ils nous retournent parfois complètement !

Cette étrange réflexion inversante, nombreux sont les auteurs qui l'ont parfaitement saisie, devenant ainsi, à travers leurs œuvres et le parcours initiatique de leurs héros, les « miroirs » sociaux de leur temps.

Le plus illustre parmi eux, Victor Hugo, a brillamment usé de cet artifice réfléchissant, si sensible de la littérature romantique de son siècle. Et s'il n'a pourtant jamais caché ses intentions, peu nombreux sont les exégètes de son œuvre titanesque à l'avoir souligné.

Ainsi, dans sa préface de Cromwell, il écrit : « Le drame est un miroir où se réfléchit la nature. ». Et plus loin encore : « Le théâtre est un point d'optique. Tout ce qui existe dans le monde, dans l'histoire, dans la vie, dans l'homme, tout doit s'y réfléchir mais sous la baguette magique de l'art. »

Deux de ses romans sont, à mon sens, battis autour de ce concept essentiel de la réflexion. Le retournement et l'inversion de la figure du héros romantique va alors se faire, non pas dans un miroir au sens réel du terme mais par l'action d'un être « réfléchissant ».

En dehors des intenses péripéties narratives des Misérables ou de L'Homme qui rit, la tension continue et sous-jacente de ces deux œuvres reste l'image christique de la rédemption par la souffrance et la pénitence. Leurs deux héros ne sont, au fond, que des victimes bien innocentes de la barbarie et de la cruauté des hommes.

Valjean en est tout « retourné »

Jean Valjean, le pauvre et malheureux émondeur des Misérables, condamné à cinq années de bagne pour avoir volé un pain, tentera de

s'évader de cet enfer des hommes et y restera finalement près de vingt ans. Enfin libéré, il demeurera marqué par un premier retournement, celui de la haine et de la rancune viscérale pour la justice et les institutions de son pays.

Pour que Valjean puisse changer, s'amender, Victor Hugo sait bien que son âme, si endurcie, a besoin du choc d'un être-miroir. Cet homme qui va lui renvoyer sa sordide image de bagnard en l'inversant, la retournant, en la réfléchissant dans toute la clarté de sa véritable nature, c'est monseigneur Myriel.

Arrêtons-nous un instant sur ce personnage essentiel, sûrement l'un des plus beaux de la littérature hugolienne. Suffisamment important en tout cas pour que Victor Hugo consacre le Livre I de son roman à son long et tendre portrait. L'écrivain nous précise qu'on le surnomme « Monseigneur Bienvenu ». Ce fut aussi, effectivement, le surnom d'un évêque de Digne, François-Melchior-Charles-Bienvenu de Miollis (1753-1843). Mais Hugo fait œuvre romanesque et le rebaptise donc du seul nom de Myriel.

Ce patronyme ne prend-il pas la résonance du miroir ? Monseigneur Myriel sera bien ce miroir de l'âme de Valjean. Celui dans lequel son véritable être se mire. Myriel : un nom qui commence comme « miroir » et finit comme « ciel ».

Alors que la ville entière le chasse à cause de son ancien statut de bagnard, lui le réprouvé, l'indigne de Dignes, celui que même le chien chasse de sa niche, retrouve face à l'évêque Myriel son rang d'être humain. Le bon prêtre lui donne du « Monsieur », le vouvoie, lui offre un lit propre et son meilleur vin.

En Myriel, il revoit l'homme droit, travailleur et honnête qu'il n'a cessé d'être alors que toute la société de Dignes lui renvoie au contraire l'image de sa longue et impitoyable déchéance. Comme plus tard, Cosette ne croira pas en sa beauté en se regardant dans son miroir et devra regagner lentement confiance en son charme par le regard des autres, Valjean ne croira pas non plus à cette image de bonté et de droiture que lui retourne monseigneur Myriel, et ira jusqu'à le voler encore avant le choc qui enclenchera sa rédemption.

En effet, non content d'avoir bénéficié de l'hospitalité de monseigneur Myriel, Valjean va lui voler sa seule richesse : deux chandeliers d'argent. Rattrapé par les gendarmes, le prêtre prétendra les lui avoir offerts, amorçant ainsi la metanoia de l'ancien bagnard.

Après avoir encore volé un petit ramoneur, Valjean s'effondrera en pleurs, comprenant qu'il doit, sous peine de mort spirituelle, « retourner » vers le chemin de son cœur par l'âpre voie de la repentance. Ce repentir est d'ailleurs plus que clairement marqué par le nouveau nom qu'il va se

choisir de « Monsieur Madeleine », rappelant en cela la Madeleine pénitente des Évangiles. Tout comme elle désormais, Valjean et son double Madeleine n'auront de cesse que de faire le bien. Mais ce serait trop simplement finir. Aussi Hugo, une nouvelle fois, va introduire un faux double de Valjean : Champmathieu, que l'intraitable inspecteur Javert arrête, pensant avoir retrouvé le vrai Valjean.

Ce nouvel effet miroir sera l'ultime épreuve, celle qui devra fixer Valjean dans la certitude de l'accomplissement de la transformation de son être profond. Le vrai Valjean ne pourra pas laisser condamner Champmathieu à sa place et se dénoncera.

Des noms peu communs

Il est peut-être temps de s'interroger sur le choix de ce nom bien étrange de « Valjean ». En 1845, Victor Hugo avait déjà eu la volonté d'écrire une épopée de la misère qu'il voulait nommer tout simplement Les Misères : son héros se nommait « Jean Tréjean ». Lorsqu'il reprend l'écriture de sa grande fresque en 1860, « Jean Tréjean » est devenu « Jean Valjean ».

Hugo nous donne d'ailleurs l'origine de ce nom :

« Sa mère s'appelait Jeanne Mathieu ; son père s'appelait Jean Valjean ou Vlajean, sobriquet probablement et contraction de voilà Jean. »

Faut-il le suivre dans cette explication ?

Le nom de « Jean Valjean » est construit autour des trois lettres « VAL », qui lut en réflexion nous donne « LAV ». Jean LavJean ! Jean lave Jean. Et n'est-ce pas ce que, tout au long de ce roman, l'ancien bagnard réussit à accomplir ? Ne lave-t-il pas chaque fibre de son être du poison de la haine et de la rancœur pour ce monde dont il avait parcouru toute la bassesse, foulant même ses plus abjects boyaux ?

Victor Hugo utilisera exactement le même procédé dans L'Homme qui rit. Son héros Gwynplaine, fils légitime d'un lord, abandonné, défiguré, volé de ses titres et droits, finira par retrouver son demi-frère et son double inversé, Lord David Dirry-Moir, dont le nom, à l'évidence, évoque et contient les mots « mirror » et « miroir ».

Certains auteurs, y compris des britanniques, ont d'ailleurs cherché à comprendre ce que pouvait bien cacher l'étrange construction du nom du héros de L'Homme qui rit. « Gwin » a certes une consonance galloise, en effet le mot signifie « blanc » dans cette langue. Mais la fin du nom, à la consonance purement française, n'apporte rien à ces spéculations, selon eux. Et de s' interroger vainement sur le choix d'un tel nom si peu anglais. Peut-être auraient-ils dû se demander si Hugo ne cherchait pas, là encore, à nous indiquer autre chose en jouant à la fois sur l'anagramme du

patronyme et sur sa signification. Car « Gwynplaine » n'a pour seule anagramme que les deux mots « new playing », ce qui signifie en anglais « nouvelle donne », « nouveau jeu ». À vrai dire, beau résumé du thème du roman qui n'est que cela, Gwynplaine étant une sorte de saltimbanque avec lequel la plus cruelle des destinées va s'ingénier à jouer, et qui par deux fois au moins changera totalement de vie !

Mais si « gwin » renvoie bien au blanc, « plaine » a, en vieil anglais, le sens de : « sans malice, sans nuance, d'un seul tenant ». Belle manière de nous indiquer que son héros est d'une innocence pure et sans taches, idée que renforcera encore le poète en situant le début de son roman dans des paysages de neige.

À la différence du Valjean des Misérables, L'Homme qui rit ne pourra pas accepter d'assumer les nouveaux retournements de son existence induits par la révélation de sa véritable identité. Mais les deux personnages enferment bien en leur nom la clef de leur parcours initiatique.

L'écrivain Richard Khaitzine qui vient de nous quitter, a bien remarqué dans son remarquable ouvrage La Langue des Oiseaux, la construction symétrique du nom du héros des Misérables, et note que les deux « Jean » placés à chaque extrémité du nom pourraient fort bien évoquer les deux Saint-Jean marquant les solstices. L'idée d'un Valjean à résonance maçonnique n'aurait pas été pour déplaire au général Joseph Hugo, franc-maçon notoire, mais Victor son fils refusa toujours toute affiliation.

Il paraît cependant difficile de nier le jeu sur les noms et leur sens qu'Hugo pratiquera très souvent tout au long de ses écrits. Ainsi, pour ne s'en tenir qu'aux Misérables, il écrit dans son Livre III :

« On se déclarait les amis de l'A B C. — L'Abaissé, c'était le peuple. On voulait le relever. Calembour dont on aurait tort de rire.

Les calembours sont quelquefois graves en politique ; témoin le Castratus ad castra qui fit de Narsès un général d'armée ; témoin : Barbari et Barberini ; témoin : Fueros y Fuegos ; témoin : Tu es Petrus et super hanc petram, etc. »

Ou encore, à propos d'un des membres de l'A B C :

« Comment vous appelez-vous ?

— L'Aigle.

Le roi fronça le sourcil, regarda la signature du placet et vit le nom écrit ainsi : LESGLE. Cette orthographe peu bonapartiste toucha le roi et il commença à sourire. — Sire, reprit l'homme au placet, j'ai pour ancêtre un valet de chiens surnommé Lesgueules. Ce surnom a fait mon nom. Je m'appelle Lesgueules, par

contraction Lesgle et par corruption L'Aigle. — Ceci fit que le roi acheva son sourire. Plus tard il donna à l'homme le bureau de poste de Meaux, exprès ou par mégarde.

Le membre chauve du groupe était fils de ce Lesgle, où Lègle, et signait Lègle (de Meaux). Ses camarades, pour abréger, l'appelaient Bossuet. »

Ces quelques « réflexions » sur ces jeux de miroirs psychologiques dans l'œuvre de Victor Hugo pourraient malgré tout ne sembler être que de trompeurs reflets de sa pensée réelle.

Quand le reflet détient la vérité

On sait à quel point l'on prête beaucoup trop aux riches. Peut-être alors pourrions-nous considérer encore ce dernier extrait des Misérables.

Alors que Jean Valjean a tout sacrifié au bonheur de Cosette, l'enfant qu'il a fait sienne, il finit par découvrir que Cosette aime Marius. Mais cette découverte se fait d'une façon singulière :

« Tout en marchant de long en large à pas lents, son regard rencontra tout à coup quelque chose d'étrange.

Il aperçut en face de lui, dans le miroir incliné qui surmontait le buffet, et il lut distinctement les quatre lignes que voici :

« Mon bien-aimé, hélas ! Mon père veut que nous partions tout de suite. Nous serons ce soir rue de l'Homme-Armé, no 7. Dans huit jours nous serons à Londres. — Cosette. 4 juin. »

Jean Valjean s'arrêta hagard.

Cosette en arrivant avait posé son buvard sur le buffet devant le miroir, et, toute à sa douloureuse angoisse, l'avait oublié là, sans même remarquer qu'elle le laissait tout ouvert, et ouvert précisément à la page sur laquelle elle avait appuyé, pour les sécher, les quatre lignes écrites par elle et dont elle avait chargé le jeune ouvrier passant rue Plumet. L'écriture s'était imprimée sur le buvard.

Le miroir reflétait l'écriture.

Il en résultait ce qu'on appelle en géométrie l'image symétrique ; de telle sorte que l'écriture renversée sur le buvard s'offrait redressée dans le miroir et présentait son sens naturel ; et Jean Valjean avait sous les yeux la lettre écrite la veille à Marius par Cosette.

C'était simple et foudroyant. »

Le miroir vient une nouvelle fois de révéler à Valjean la vérité des sentiments de Cosette, vérité qu'il n'acceptait pas de voir ouvertement.

Et c’est encore devant un miroir que le pauvre Valjean à bout de souffle comprend qu’il va mourir.

« Une des chaises où il se laissa tomber était placée devant le miroir, si fatal pour lui, si providentiel pour Marius, où il avait lu sur le buvard l'écriture renversée de Cosette.

Il se vit dans ce miroir, et ne se reconnut pas. Il avait quatre-vingts ans ; avant le mariage de Marius, on lui eût à peine donné cinquante ans ; cette année avait compté trente. »

Ainsi, tout au bout de sa longue et difficile route, Jean Valjean aura réussi son grand œuvre. Il aura su maintenir jusqu’à sa mort l’effet de retournement, d’inversion qu’avait su lui insuffler monseigneur Myriel. Et Hugo, devançant cette fois Jean Cocteau, nous aura fait comprendre que les miroirs sont bien des mensonges qui disent la vérité.

Le Phénomène Doppelgänger

Benoît Patris

La somme de documents — non exhaustive — proposée ici relate les faits, aujourd'hui communément appelés « Phénomène Doppelgänger », qui se sont produits entre le 20 juin 2020 et le 31 octobre de la même année.

À cette époque, un doppelgänger était encore considéré comme le double maléfique d'une personne, un sosie malintentionné apparaissant par un effet de bilocation (définition qui en fera sourire plus d'un).

Nous avons tenu à conserver ces documents « en l'état », de manière à ce que le lecteur actuel soit au mieux immergé dans ce qu'on appelait alors « la Toile », ou « l'Internet ».

Ces « textes en ligne », rédigés par ce qu'il faut bien appeler les préhumains, sont autant de témoignages sur une époque révolue, archaïque : celle de nos lointains ancêtres. Ces « néo-incunables » sont de précieux documents, qui nous éclairent un peu plus sur les modes de communication et interrelationnels de ces sous-hommes, sur leurs croyances, leur manière de penser et leur façon souvent grotesque ou incompréhensible de réagir face à une situation inconnue. Comme le dit le palindrome : « L'ami naturel : le rut animal ».

<u>Documents assemblés :</u>

- Mort étrange dans une boîte de nuit niçoise
- Dorian Grès
- Bullshit en ligne
- DCRI Note confidentiel-défense
- Un retour aussi inattendu que glaçant d'effroi
- Comment je vois les choses
- MINIMOI
- Carnage dans une fête foraine
- Doppelgänger Zeitgeist
- Les cas se multiplient
- DCRI Note confidentiel-défense
- Un Message des Créateurs
- Le site santé du Ministère des Affaires sociales et de la Santé
- Un monde tranquille en attendant

Article



Actualité > Société > Fait divers

Partager 3 0

Mort étrange dans une boîte de nuit niçoise

Par Claire Aubescur, publié le 22/06/2020 à 10:50, mis à jour à 11:00

La jeune femme a été retrouvée morte dans la nuit de samedi à dimanche. Les circonstances du décès demeurent floues pour le moment.

La nuit du 20 au 21 juin a été particulièrement agitée dans un club privé de la région niçoise, et a débouché sur le décès d'une jeune esthéticienne en apprentissage, Mlle Jennyfer Fernigé, dont le corps a été transpercé par un éclat de miroir d'une longueur de 60 centimètres. Selon les témoins présents sur place et les proches de la victime, la soirée battait son plein au "Palindrome" lorsque, à 01h10, Mlle Fernigé a quitté le carré VIP où elle se trouvait pour aller danser sur sa musique préférée. Une demi-heure plus tard, un terrible fracas de glace brisée s'est élevé dans la salle, provoquant un début de panique et faisant 4 blessés.

Mais le pire restait à venir. C'est ainsi que dans la confusion générale le corps de Mlle Jennyfer Fernigé a été retrouvé sans vie, transpercé de part en part, au niveau du thorax, par un éclat du miroir qui venait de rompre quelques minutes plus tôt. Les pompiers, arrivés sur les lieux, n'ont pu réanimer la jeune victime, dont tout le monde s'accorde aujourd'hui à dire qu'elle était "pleine de vie".

Après l'arrivée de la police, les choses ont pris une tournure aussi étrange qu'inquiétante lorsque plusieurs témoins, qui se trouvaient à côté de la jeune femme au moment du drame, ont déclaré avoir vu la glace devant laquelle Mlle Fernigé dansait exploser sans raison apparente. Cette explosion aurait été suivie de l'apparition d'une "sorte d'ombre" qui se serait dirigée vers la victime, lui enfonçant un éclat de miroir dans le corps avant de se volatiliser. Ces témoins, au nombre de sept, sont actuellement en analyse toxicologique.



Article



Une hallucination collective inexpliquée

Une forme d'hystérie collective s'est alors emparée de l'assistance, certains affirmant avoir vu Jennyfer s'échapper de la boîte de nuit, d'autres disant que des miroirs avaient explosé dans les toilettes, d'autres encore qu'ils ne se reconnaissaient pas dans le reflet des glaces de ce club privé. Cette réaction n'est pas sans rappeler les faits qui se sont produits à Pont-Saint-Esprit (Gard) durant l'été 1951, où une épidémie d'origine toujours indéterminée s'était emparée des habitants, leur faisant connaître de graves épisodes psychotiques.

Face à cette situation d'urgence, le préfet, réveillé en pleine nuit, a dépêché sur place une brigade d'intervention afin de prévenir tout débordement de la foule. En attendant les résultats de l'enquête et des analyses toxicologiques, "Le Palindrome" restera fermé jusqu'à nouvel ordre.

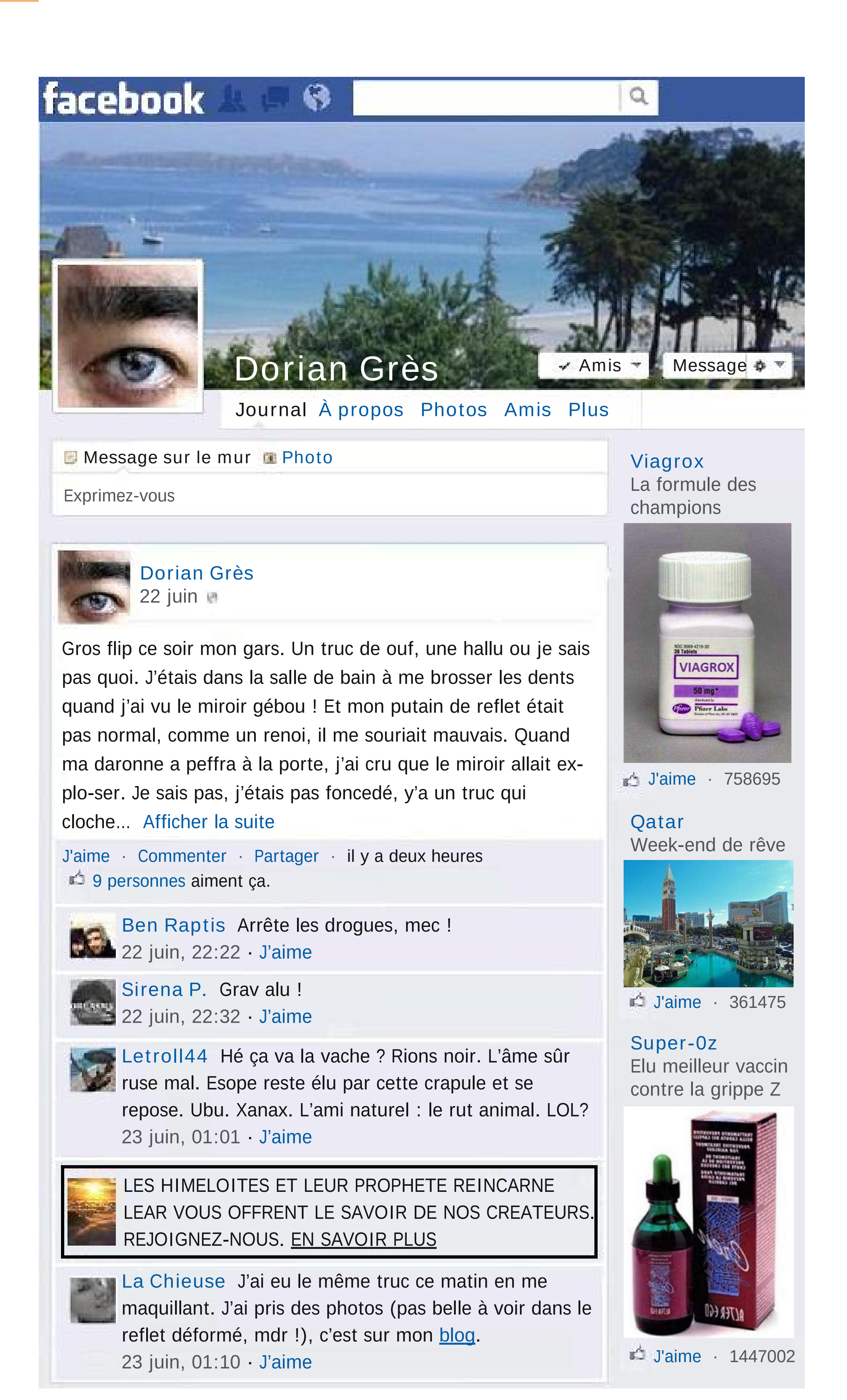
Nul ne sait encore ce qui s'est réellement passé dans cet établissement très couru des nuits niçoises. Hallucination collective due à un psychotrope puissant versé dans les boissons ? Simple accident ayant provoqué la mort d'une jeune femme ? Acte malintentionné ou terroriste ? Meurtre dissimulé ? Les faisceaux d'indices, bien que convergents, n'en sont pas moins étranges. Nous espérons obtenir davantage d'informations dans les heures à venir.

Le directeur de l'établissement, M. Jean-Patrick Filuccelli, a tenu à exprimer toutes ses condoléances à la famille de la jeune femme.

À LIRE SUR LEMISTRAL.FR

Grasse : une fillette mordue par un pitbull	Les miroitiers en colère se font entendre
Le calvaire d'un stagiaire du BTP	Overdoses d'alop : la BAD sur le coup
Brignoles : de la mort-aux-rats à la cantine	Agression gratuite en gare d'Avignon

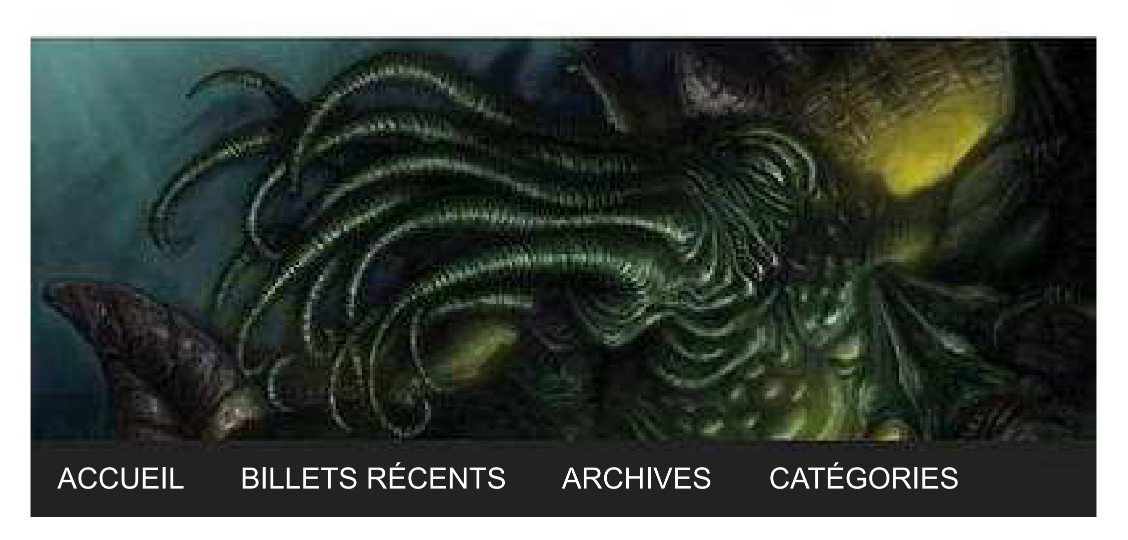
Article


facebook
Dorian Grès
Amis
Message
Journal À propos Photos Amis Plus
Message sur le mur Photo
Exprimez-vous
Dorian Grès
22 juin
Gros flip ce soir mon gars. Un truc de ouf, une hallu ou je sais pas quoi. J'étais dans la salle de bain à me brosser les dents quand j'ai vu le miroir gébou ! Et mon putain de reflet était pas normal, comme un renoi, il me souriait mauvais. Quand ma daronne a peffra à la porte, j'ai cru que le miroir allait ex-plo-ser. Je sais pas, j'étais pas foncedé, y'a un truc qui cloche... Afficher la suite
J'aime · Commenter · Partager · il y a deux heures
9 personnes aiment ça.
Ben Raptis Arrête les drogues, mec !
22 juin, 22:22 · J'aime
Sirena P. Grav alu !
22 juin, 22:32 · J'aime
Letroll44 Hé ça va la vache ? Rions noir. L'âme sûr ruse mal. Esope reste élu par cette crapule et se repose. Ubu. Xanax. L'ami naturel : le rut animal. LOL?
23 juin, 01:01 · J'aime
LES HIMELOITES ET LEUR PROPHETE REINCARNE LEAR VOUS OFFRENT LE SAVOIR DE NOS CREATEURS. REJOIGNEZ-NOUS. EN SAVOIR PLUS
La Chieuse J'ai eu le même truc ce matin en me maquillant. J'ai pris des photos (pas belle à voir dans le reflet déformé, mdr !), c'est sur mon blog.
23 juin, 01:10 · J'aime
Viagrox
La formule des champions
VIAGROX
50 mg
J'aime · 758695
Qatar
Week-end de rêve
J'aime · 361475
Super-0z
Elu meilleur vaccin contre la grippe Z
J'aime · 1447002

Article

BeastieBlog, le Blog de la Bête

(Et Luc colporte trop l’occulte)

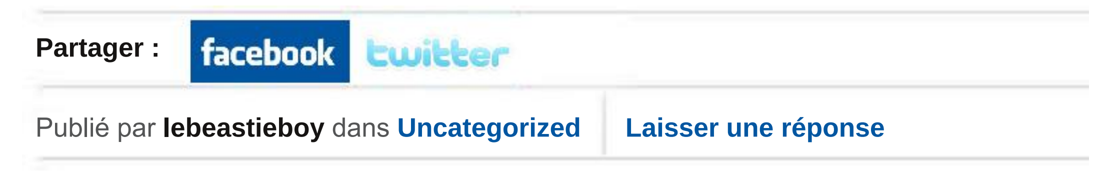


Bullshit en ligne

0

Publié le mardi 23 juin 2020

Ce qu’ils racontent dans ce journal, lemistral.fr, c’est juste de la grosse merde. J’étais au Palindrome, et j’ai vu exactement ce qui s’y est passé. La meuf dansait à côté de moi, elle arrêtait pas de se reluquer dans le miroir au fond de la salle. Et elle avait l’air de BEAUCOUP s’aimer. Elle bougeait comme toutes ces tassepés style R’n’B, vous voyez le genre, rien dans le citron, tout dans les nichons. Je l’ai vue s’approcher de la glace, je m’en souviens car à ce moment-là j’ai remarqué qu’elle s’arrêtait de danser comme une pouffe. J’étais pas encore raide, donc je suis sûr de ce que j’ai vu ensuite. La tassepé a ralenti ses mouvements de tassepé devant la glace, et j’ai regardé son reflet qu’elle-même regardait. Mais son reflet, c’était plus exactement le sien, il était comme désynchronisé. C’est là que j’ai vu cette chose sortir de la glace en l’éclatant. Et cette chose, c’était Jennyfer, mais en vachement plus classe ; Jennyfer bis et mieux. Et Jennyfer bis, elle a saisi un morceau de glace au sol et l’a planté entre les seins de la pouffe, comme ça, sans autre forme de procès. Après, Jennyfer bis, elle s’est bien vite cassée de la boîte, alors que tout le monde se mettait à gueuler et à bouger dans tous les sens. Si vous me croyez pas, vous pouvez aller vous faire foutre. JE SAIS CE QUE J’AI VU.



https://intranet.secure.dcri/note/

DCRI - Note confidentiel-défense
25/06/2020

Un cas similaire à celui relaté dans les médias (cas Jennyfer Fernigé) s'est produit il y a deux heures à Laval, chez un individu appelé Jonathan Tannageot (type caucasien, 22 ans, non fiché). Individu retrouvé lardé de coups d'éclat de miroir dans le salon, et témoignages concordants des parents du jeune homme : apparition du "double" de l'individu dans le miroir du salon, explosion de la glace, assassinat par le "double". Le "double" s'est enfui du domicile parental. Parents placés dans lieu habituel pour infos supplémentaires et rétention de fuites.
Autre cas similaire à Noyon, individu : Ibrahim Himbrahi (type nord-maghrébin, 33 ans, non fiché). Témoignage de sa compagne (Valérie Vance) : l'individu se regardait dans le miroir en pied de la chambre du couple, vêtu de son nouveau jogging, lorsque le miroir s'est mis à "bouger bizarrement", puis a éclaté, laissant apparaître le "double" de la future victime, dont la gorge a été tranchée au niveau de la carotide. Avant sa fuite, une courte conversation se serait produite entre Valérie Vance et le "double". La femme aurait demandé au "double" qui il était. "Je ne sais pas encore" lui aurait-il répondu avant de sauter par la fenêtre.
Nombreux autres témoignages en cours d'authentification (22 au total pour l'instant – à purger).
Plusieurs faisceaux de concordances :

1) Apparition du double dans miroir
2) Explosion du miroir
3) Matérialisation du double
4) Meurtre : double se retourne contre son "original"
5) Fuite

Le double ne semble dangereux que face à son "original". Aucun cas de meurtre sur autre personne que sur son "original" avéré jusqu'ici.

Ccl : Nous faisons apparemment face à une contagion de doubles se matérialisant dans un miroir. Situation inconnue, risques majeurs. Informer Président et Premier ministre. Alerte maximale.



Actualité > Société > Fait divers

Partager 8 9

Un retour aussi inattendu que glaçant d'effroi

Par Claire Aubescur, publié le 27/06/2020 à 13:14, mis à jour à 14:04

Meurtre au "Palindrome" : un stupéfiant rebondissement fait prendre une nouvelle dimension au drame.

Les premiers, nous faisions état le lundi 22 juin dernier de phénomènes étranges s'étant déroulés dans la boîte de nuit "Le Palindrome" (voir ici). Mais aujourd'hui, l'étrangeté de ces faits cède le pas à l'incompréhension la plus totale. C'est ainsi que nous venons d'apprendre que Mlle Jennyfer Fernigé, décédée dans des circonstances inexpliquées, est revenue saine et sauve dans la maison de ses parents. La jeune femme, hagarde, se serait présentée au domicile parental ce matin même. Elle ne montrerait aucune blessure apparente et dit ne rien se rappeler de cette nuit funeste ni de ses sept jours d'errance.

Ses parents, interrogés, affirment que cette jeune femme est bien leur fille, coupant ainsi court aux rumeurs déjà insistantes sur l'identité véritable de la "revenante". En effet, les cas d'usurpation d'identité dans ce genre de situation, bien que peu fréquents, se sont déjà produits, L'exemple le plus célèbre étant celui de Frédéric Bourdin, dit "Le Caméléon". M. et Mme Fernigé tiennent à souligner que la jeune femme est bien Jennyfer, "toujours la même, mais qu'elle semble comme apaisée". Le mystère s'épaissit donc. Une exhumation du corps de Jennyfer, prévue dans les prochaines 24 heures et suivie d'un prélèvement ADN, devrait nous permettre de rapidement faire la lumière sur ce qui semble être une escroquerie, une farce de très mauvais goût ou plus probablement le geste d'une jeune femme déséquilibrée qui chercherait une nouvelle famille.

À LIRE SUR LEMISTRAL.FR

Retards SNCF : le ras-le-bol des usagers

Soupçons de fraude électorale à Vitrolles

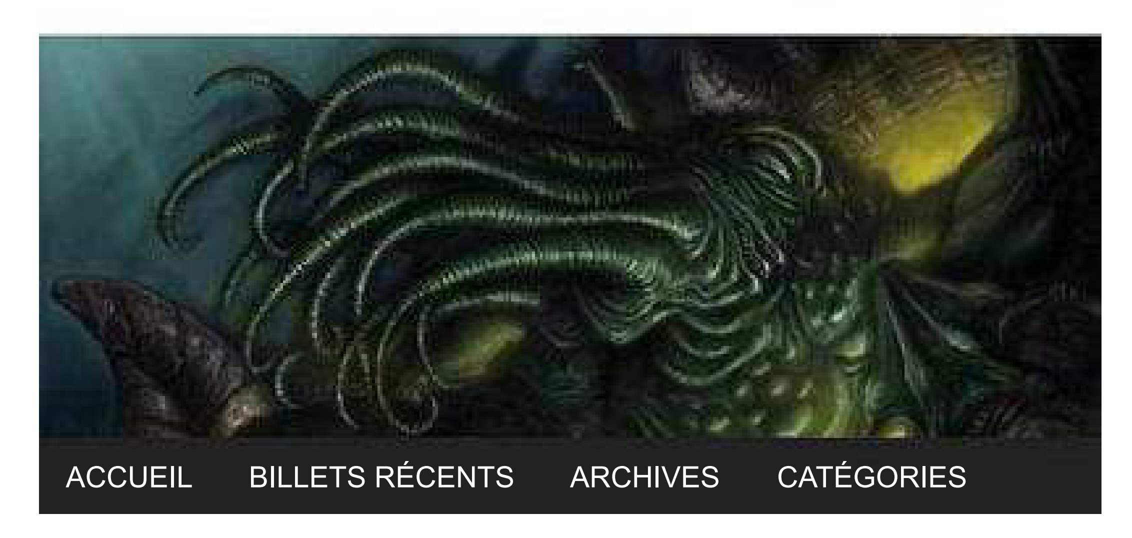
France-Palestine : il y avait bien penalty !

Agression en gare d'Avignon : c'était un schizophrène

Les nouveaux OGM dans nos assiettes

BeastieBlog, le Blog de la Bête

(Et Luc colporte trop l'occulte)



Comment je vois les choses

0

Publié le dimanche 28 juin 2020

Je vais vous dire ce qu'il va se passer pendant l'exhumation de Jennyfer : Il va y avoir tout un tas de journalistes, agglutinés comme des blattes devant les murs du cimetière. Les images, c'est-à-dire que dalle, juste un plan sur la grille et les murs du cimetière, vont tourner en boucle sur toutes les chaînes de télé. Des journaleux coiffés comme des poupées Ken et Barbie n'auront pas grand-chose à raconter, comme d'habitude ils brasseront de l'air à défaut d'avoir du grain à moudre. Des intervenants (psychologues, criminologues, médiums) vont faire la tournée des plateaux et vendront leurs livres et leur baratin alors qu'ils n'y pigent absolument rien. Dès qu'un type va flinguer des gens dans la rue, ils se précipitent tous, viennent livrer le profil du « tueur fou », ils extrapolent, se plantent sur toute la ligne, ce qui ne les empêche pas de revenir débiter de nouvelles conneries au prochain tour. Alors imaginez avec le cas de Jennyfer.
Ce soir, les experts médico-légaux vont déterrer le corps, et ça sera bien celui de Jennyfer. Et son ADN correspondra bien à celui de la « revenante ». Nos chers experts vont alors changer leur fusil d'épaule et livrer une nouvelle version des faits, sans que personne trouve à y redire. Il est possible que le gouvernement enterre l'info (haha) pour ne pas affoler un peuple dont les ancêtres flippaient que le ciel leur tombe sur la tête. Il pourrait même nous faire le coup de la « sœur jumelle sortie du placard », qui a fait ses preuves dans les romans de gare. De toute façon, la machine est lancée, ils ne pourront pas nous cacher les choses bien longtemps : ça va se répandre.

Partager : facebook twitter

Publié par **lebeastieboy** dans **Uncategorized** | **Laisser une réponse**



02.07.2020

MINIMOI

J'ai créé un petit double de moi, il mesure 10 centimètres environ. Je l'ai fait apparaître en me regardant dans la glace de mon nécessaire à maquillage. Ma petite copie ne parle pas, elle a juste envie de me tuer. Elle est très amusante quand elle est comme ça, on dirait moi quand je suis énervée, elle bouge dans tous les sens et s'arrache les cheveux. Je l'ai mise dans la maison de poupée que j'avais quand j'étais petite et que j'ai gardée. Ma nouvelle poupée semble à l'aise, tant qu'elle ne me voit pas. Je lui donne à manger, des miettes de mes repas, c'est une vraie petite poupée magique, elle prend le thé dans son petit service en plastique, je suis très heureuse de l'avoir, je peux lui donner plein de petites robes.

J'aimerais savoir si quelqu'un serait intéressé pour faire des petits avec elle. Je rappelle : elle fait 10 centimètres environ, je cherche un mini double de la même taille, brun aux yeux bleus, super swag, moches s'abstenir. Répondez-moi !

Posté par **La Chieuse** à 10:00 - Commentaires [154]

Tags : moi, maquillage, poupée, mode, style, swag, fun

J'aime 365 Tweet 98 J'aime

RECHERCHER

ARCHIVES

juillet 2020
juin 2020
mai 2020
avril 2020
mars 2020
février 2020
janvier 2020
décembre 2019
novembre 2019
octobre 2019
Toutes les archives

NEWSLETTER

votre Email

Article



LE MISTRAL

Abonnez-vous en ligne

Dimanche 5 juillet 2020

À LA UNE Epidémie Inflation Tempête solaire

Actualité > Société > Drame

Partager 8 4

Carnage dans une fête foraine : 11 morts et 22 blessés

Par Claire Aubescur, publié le 05/07/2020 à 15:25, mis à jour à 17:40

Le mystérieux phénomène s'est reproduit dans un lieu public, provoquant la panique. Un lourd bilan est à déplorer.

La fête a viré au cauchemar, hier dans un parc d'attraction itinérant installé à Senones (Vosges). Ce qui devait être un agréable moment de détente pour des familles venues en nombre ce samedi s'est achevé dans un véritable bain de sang. Les images insoutenables de ce carnage sont consultables ici.

Le drame s'est joué dans la Galerie des Glaces, attraction très appréciées des petits, où l'impensable s'est de nouveau produit : de nombreux "doubles" sont apparus dans une terrible explosion de miroirs avant de se jeter sur la foule, la massacrant à coups d'éclat de verre. La tuerie aurait duré une dizaine de minutes. Selon les rares témoins à avoir accepté de parler, les doubles s'étant matérialisés avaient l'apparence de leur reflet déformé par les glaces de l'attraction foraine, monstruosités difformes ajoutant à l'horreur de la situation.

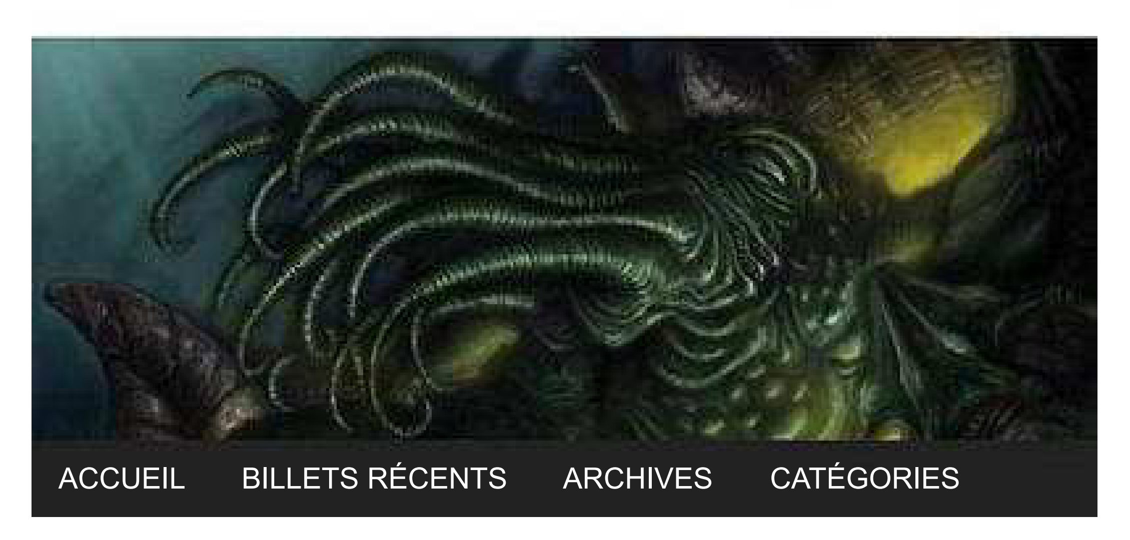
La structure de l'attraction s'est finalement effondrée sur l'assistance, prisonnière d'un labyrinthe devenu infernal, laissant un apocalyptique spectacle de désolation, de sang et de fumée digne d'une scène de guerre. Nous déplorons la mort de onze personnes, dont cinq enfants innocents. Les fêtes foraines et lieux recelant de multiples miroirs (la Galerie des Glaces de Versailles par exemple) seront fermés jusqu'à nouvel ordre.

À LIRE SUR LEMISTRAL.FR

La mariée était un double	Mini-doubles : les Nouveaux Amis de Compagnie ?
Nouveau cas de légionellose à Orange	
La Palestine en finale de l'Euro 2020	Incendie criminel au "Palindrome"

BeastieBlog, le Blog de la Bête

(Et Luc colporte trop l'occulte)



Doppelgänger Zeitgeist

0

Publié le lundi 6 juillet 2020

Voilà ce que ça fait quand on se mate dans son miroir à longueur de temps, quand on s'affiche sur les réseaux sociaux, quand on se prend pour ce qu'on n'est pas, c'est-à-dire une vedette, une STAR, alors qu'on n'a rien d'autre à proposer que sa gueule enfarinée et sa tête vide de selfie.
Ce qui se passe en ce moment, je vous le dis, c'est mérité : ces Narcisses ont trouvé leurs Némésis.

Partager : facebook twitter

Publié par **lebeastieboy** dans **Uncategorized** | **Laisser une réponse**



LE MISTRAL

Abonnez-vous en ligne

Mercredi 8 juillet 2020

À LA UNE Emeutes Contagion Himéloïtes

Le Reflet de la Nation

ARMÉE DE TERRE

SONDAGE BAV

Pensez-vous que le phénomène des doubles soit d'origine diabolique ?

Réponse	%
OUI (9652)	**66%**
NON (4095)	**28%**
NSP (877)	**6%**

Actualité > Monde > Cataclysme

Partager 55 112

Les cas se multiplient sur la planète entière et sèment la terreur

Par Claire Aubescur, publié le 08/07/2020 à 06:02

Le phénomène des "doubles tueurs" provoque le chaos et la confusion dans le monde. La prudence est de mise.

Après les analyses ADN de Mlle Fernigé, confirmant l'impensable, et le drame de Senones, nous savons aujourd'hui que les cas de doubles meurtriers se multiplient sur la planète entière. Les pays occidentaux et développés sont les plus touchés, à l'exception du Japon. Il apparaît que les populations les plus atteintes sont les jeunes gens (adolescents jusqu'à 25 ans) et les 30-40 ans. Les populations socio-professionnelles les plus touchées regroupent celles des artistes et des hommes politiques. Nous savons également que la quasi-totalité des candidats ayant participé à une émission de télé-réalité à travers le globe sont morts de la main de leur double.

Les autorités de chaque pays rencontrant ce fléau d'un nouveau genre incitent leurs populations à ne pas se regarder dans une glace, à briser tout miroir "à l'aveugle" se trouvant dans leur domicile (voir technique ici), à éviter toute surface réfléchissante et à rester chez elles en attendant un retour à la normale, une solution devant être trouvée rapidement par la communauté internationale et l'OMS.

À LIRE SUR LEMISTRAL.FR

La finale de l'Euro 2020 annulée

Glaces sans tain : la solution ?

Soldes à Hyères : 3 morts et 4 blessés

Machiavélique : il se fait passer pour son double et tue sa femme

Le double de Lorie en concert à Sète

https://intranet.secure.dcri/note/confidentiel/defense

DCRI - Note confidentiel-défense
10/07/2020

Face à la folie collective croissante, l'incompréhension de la situation (comportements irrationnels face à une situation irrationnelle), les débuts d'émeutes et de pillages, la récupération par diverses sectes et mouvements religieux (cf. Himéloïtes), des mesures immédiates sont à prendre.
Les mesures sécuritaires sont déjà adoptées. En premier lieu, interdire les bals du 14 Juillet.

Il faut rapidement trouver une explication "logique et rationnelle" à soumettre aux populations. Se référer aux "Lumières de Phénix" (1997) et à la manière dont le gouverneur de l'Arizona a géré la situation.

Explication la plus probable (trouvée par l'agent 99) : celle de la physique des particules et de la mécanique quantique.
Les particules subatomiques sont soumises à la dualité onde-particules, et se comportent en tant que particules dans certaines conditions, et en tant qu'ondes dans d'autres conditions. Des études neurobiologiques ont démontré des rapports particuliers entre notre cerveau et ces ondes-particules : quand nous ne percevons pas une particule subatomique, celle-ci se comporte comme une onde, mais lorsque le cerveau humain tourne son attention sur elle, la particule se transforme et adopte toutes les propriétés d'une matière solide. Développer et vulgariser ce concept, l'adapter à la situation et le soumettre aux médias.
Envoyer doc. ci-joint au Ministre Michel Médoc.

Trois nouveaux cas de dédoublements dans nos locaux.

Attendons de nouvelles directives.

Article



Les Himéloïtes

Le Discours de Vérité. Téléchargez-le !

Accueil | Boutique | Le Prophète | Questions | Ambassades | Contact

Un Message des Créateurs

Les Himéloïtes, par la voix de leur Prophète Réincarné Lëar, tiennent à rassurer les populations.

Les événements dits « paranormaux » que la planète rencontre actuellement ne sont que le prolongement logique d'une longue crise identitaire que les pays occidentaux, en manque de repères, connaissent depuis les années 70 et la rencontre du Prophète Réincarné Lëar avec les Himélo.
« La planète Terre est actuellement traversée pas une tempête solaire, et l'Univers connaît une densification de la matière noire. » Tel est le message que les Himélo ont tenu à faire partager au Prophète Réincarné. Cette conjonction cosmique, liée à une crise d'identité et à un désir narcissique chez certains (les « originaux » et leur « doubles »), débouche logiquement sur une nouvelle forme de Mandala. Ainsi, les victimes de dédoublement sont l'objet d'une projection mentale qui se matérialise dans un miroir, sous l'effet conjoint d'un manque de reconnaissance, d'un narcissisme profond, de la matière noire et de la tempête solaire qui fait actuellement rage dans la galaxie.
Ceci est un passage transitionnel, et le Prophète Réincarné tient à rassurer l'ensemble de l'Humanité. Bientôt, les « doubles » nous montreront le chemin. Car ils ont accompli la Résilience Totale, qui les a libérés de leurs chaînes narcissiques. Par leur Mort Première, ils nous montrent la voie. Tout comme les miroirs qui volent en éclats aujourd'hui, leurs vies ont explosé, pour devenir meilleures. C'est ce qu'est la Résilience Totale : lorsqu'on subit une épreuve traumatisante, le monde qui nous entoure semble dévasté, et notre conception de la vie est totalement bouleversée. Mais cette remise en cause nous permet de progresser et de devenir plus fort. Nous devons écouter les « doubles » et les imiter afin de nous purifier et devenir des Hommes Nouveaux. Cette crise que nous connaissons n'est pas une crise, mais une Grâce que nous offrent les Himélo en vue d'atteindre l'Éternité.



Le site santé du Ministère des Affaires sociales et de la Santé

sante.gouv.fr



LE MINISTÈRE LES CAMPAGNES LES DOSSIERS LA PRESSE

Actualités RSS

03 août 2020

Ne jouez pas avec le feu !

En attendant qu'une solution soit trouvée quant à la contagion de doubles que nous connaissons actuellement, nous demandons à chacun d'éviter toute surface réfléchissante. Malgré la suppression progressive de ces dernières, des « ersatz dégénérés » peuvent se matérialiser à la surface de l'eau ou dans des surfaces métalliques (aluminium, fer, etc.) Aussi, évitez toutes les surfaces réfléchissantes. Un nouveau jeu fait actuellement fureur chez les jeunes : créer son propre double à l'aide d'un petit miroir. Ne tentez pas ça ! Bien que ces matérialisations soient proportionnelles à l'objet utilisé, ces doubles sont extrêmement agressifs et dangereux (…)

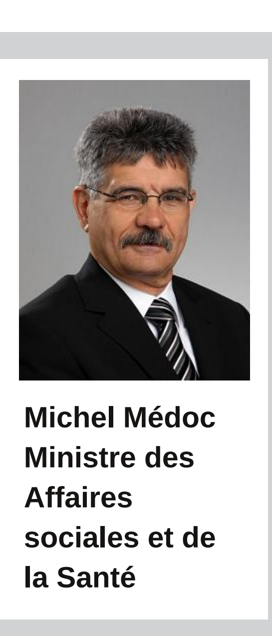


02 août 2020

Ce qu'il advient des doubles

La majorité des « doubles » ayant éliminé leur « original » retournent chez eux après 2 à 7 jours. Il s'avère, après examen psychiatrique, qu'ils sont en tout point la même personne qu'ils étaient avant le meurtre (comportement, souvenirs, émotions, traits de caractère, etc.) Seule différence : le double est, à 99 %, dénué de tout narcissisme. Ces doubles n'ont aucun souvenir du meurtre, ni de ce qu'ils ont fait durant leurs journées d'errance. Un vide juridique se pose donc : puisque le double est la même personne que sa victime, comment l'accuser de son propre meurtre ? (…)

Lire la suite



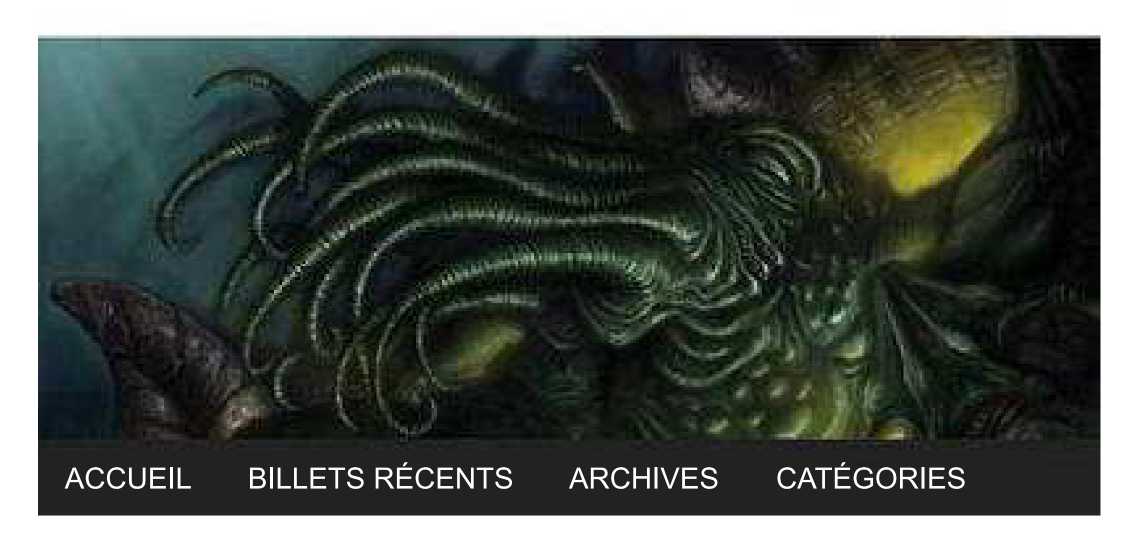
Michel Médoc
Ministre des Affaires sociales et de la Santé



+ Plus d'actualités

BeastieBlog, le Blog de la Bête

(Et Luc colporte trop l'occulte)



Un monde tranquille en attendant

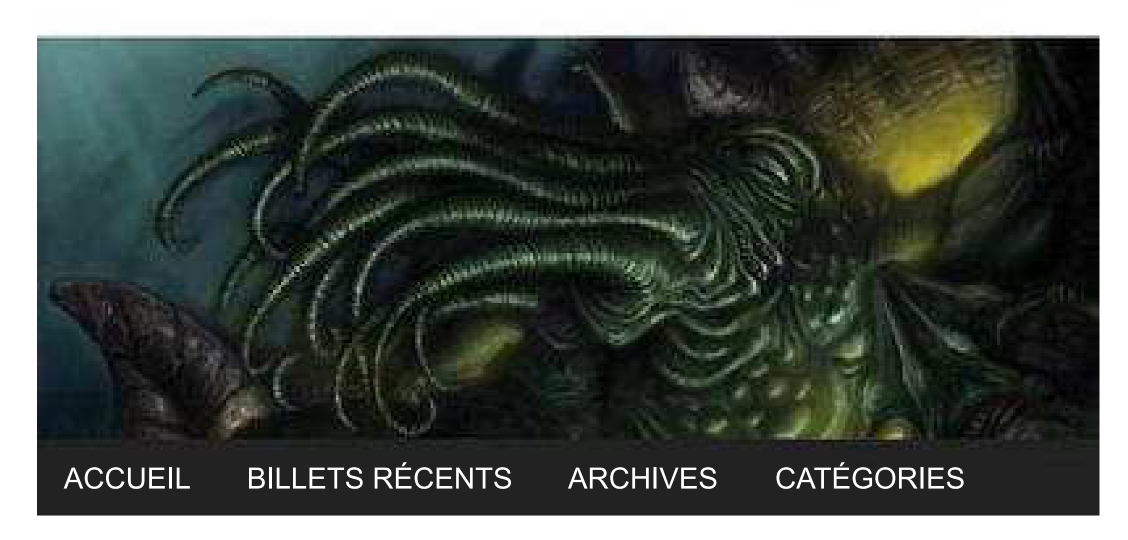
0

Publié le lundi 21 septembre 2020

Je suis allé faire un tour en ville aujourd'hui. C'était plutôt étrange, irréel. Il n'y avait presque personne dans les rues, à part quelques minidoubles errant, abandonnés par leurs originaux. Les rares voitures qui circulaient ne possédaient plus de pare-brise ni de rétroviseurs, et étaient recouvertes d'une couche de peinture noir mat pour empêcher tout reflet sur leur carrosserie. Les volets des maisons et des immeubles se trouvaient clos. Les devantures des boutiques et des magasins étaient tapissées de papier kraft. Tout cela me donnait l'impression d'évoluer dans un épisode de La quatrième dimension, ou de me trouver dans un pays comme la Corée du Nord.
L'économie « tourne au ralenti », comme disent les journalistes à la radio, qui font des cartons d'audience depuis que plus personne n'ose regarder la télé ou s'informer devant son ordinateur, son smartphone ou sa tablette tactile. La dangereuse réflexion de ces écrans les pousse à réfléchir, tout simplement. Ils lisent des livres, jouent à des jeux de société ou discutent dans le jardin quand il fait beau et que la pluie ne menace pas. Car la pluie fait aussi un peu peur, surtout les flaques d'eau que celle-ci peut laisser au sol.
En attendant, tout est très calme, agréable, les gens ne se plaignent pas, ils s'adaptent même plutôt bien. Comme on n'ose plus regarder la télé, tout le monde va au cinéma. La 3D est interdite à cause des lunettes. Les multiplexes sont devenus d'immenses boîtes livrées aux quatre vents ; leurs baies vitrées ont été supprimées. Les cinémas de quartier refleurissent. Etrangement, les enfants adorent les vieux films en noir et blanc. Lorsqu'ils ressortent du cinéma, en compagnie de leurs grands-parents, ils affichent des mines heureuses.

BeastieBlog, le Blog de la Bête

(Et Luc colporte trop l'occulte)



Je suis conscient que quasiment personne ne lira ce billet. Le pire, c'est que seulement une minorité d'individus, ces putains de selfies, risquent un dédoublement. Mais le principe de précaution est bien plus contagieux que cette épidémie à laquelle nous faisons face. Ces putains de selfies n'aimaient personne d'autre qu'eux-mêmes, aussi leur anéantissement est-il logique : on est toujours prêt à disparaître pour l'être aimé. A la limite, c'est aussi pathétique que romantique.

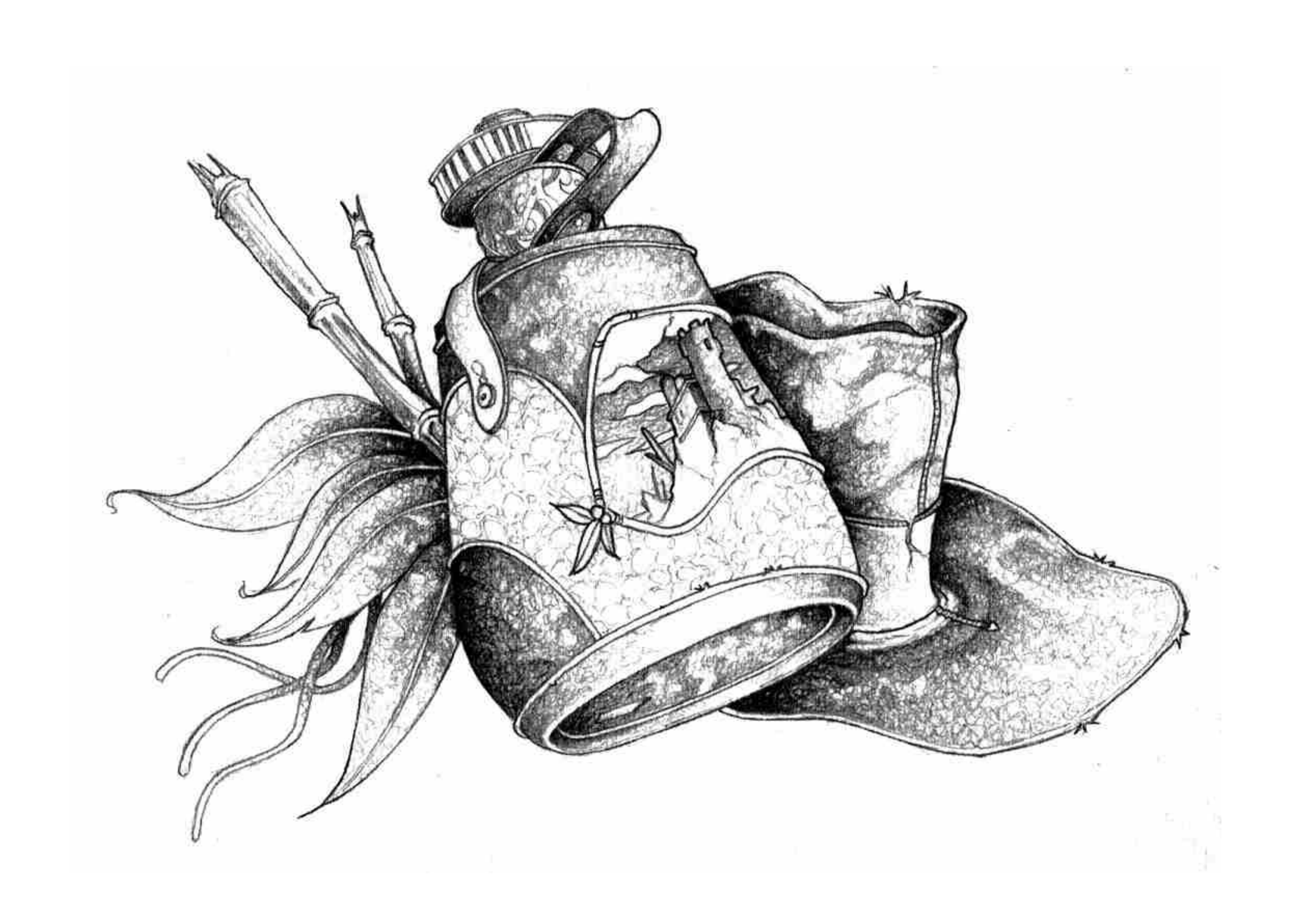
Nous sommes le lundi 21 septembre 2020, la Terre tourne toujours. Dehors il fait un soleil splendide, la lumière est magnifique. Dans mon cinéma de quartier, un programmateur espiègle a décidé de passer Sept ans de réflexion ce soir. J'espère que les enfants tomberont amoureux de Marilyn. Les stars nous manquent, nous avons décidé de les remplacer par nous-mêmes ; les miroirs se sont brisés, nous apportant effectivement sept ans de réflexion, et de malheur.

Il paraît que pratiquement tous les doubles sont partis de chez eux et ont décidé de former une nouvelle civilisation, aidés en cela par la secte des Himéloïtes et son Prophète (Escroc) Réincarné Lëar. Cette histoire, j'en ai bien peur, n'est pas terminée, elle n'en est même qu'à son commencement. Ils forment des armées, et vont revenir. Et face à ces néo-convertis de toutes tailles et de toutes formes, nous n'aurons aucune chance. Comme des cellules, ils vont se dédoubler, se dédoubler encore, et nous phagocyter. Nous sommes de l'histoire ancienne : une nouvelle race d'hommes est en marche.

Partager : facebook twitter

Publié par **lebeastieboy** dans **Uncategorized** | **Laisser une réponse**

Les Collines de Hurlefou



Résumé de l'histoire

Dans une expédition audacieuse financée par la revue L'Ampoule, un nouveau Stanley : Victor Morand, parcourt les mystérieuses Collines de Hurlefou pour retrouver la trace de l'écrivain et explorateur disparu, le célèbre Paul Lugowski : nouveau Livingstone.

Il découvrira à sa grande stupeur que les Collines sont un lieu à part, en dehors de l'espace et du temps. Chacune d'entre elles renferme un monde différent où il est aisé de se perdre, à travers les temples enfouis abritant de fabuleux trésors, les vestiges de civilisations, les villages autochtones et la jungle luxuriante où vivent tribus cannibales et animaux mythiques.

Victor Morand, sauvage et indomptable comme les paysages traversés, mènera-t-il à bien sa mission ? Qu'est devenu Paul Lugowski, écrivain-aventurier en quête d'extraordinaire ? Quels secrets cachent les Collines de Hurlefou ?

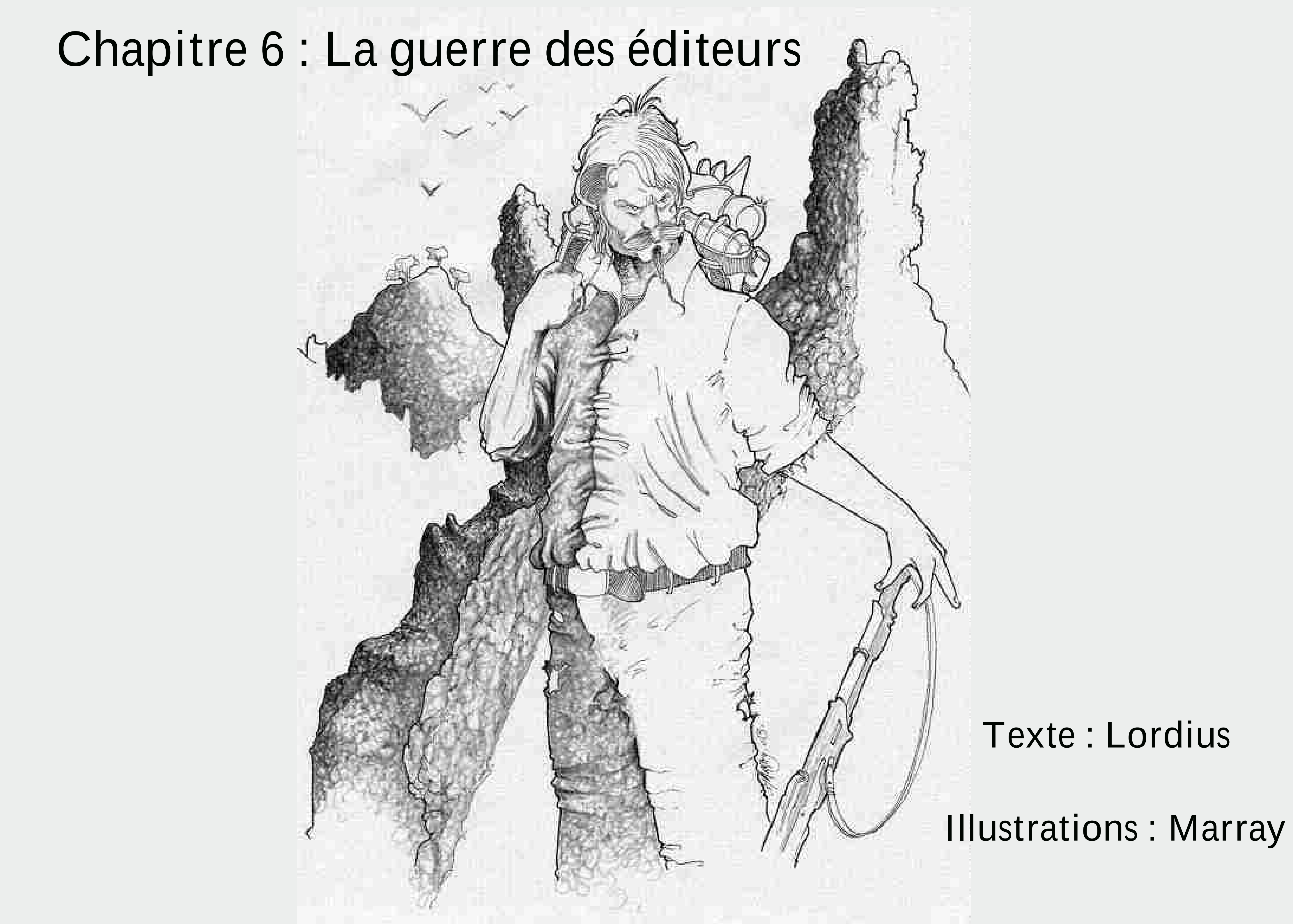
Vous le saurez en suivant dans chaque numéro cet étonnant feuilleton collectif !

Contraintes

Victor Morand ne doit ni mourir, ni changer brutalement de caractère ou d'objectif.
Tout doit se passer dans les Collines de Hurlefou ou dans des endroits liés à l'expédition.
L'action de chaque chapitre se déroule dans une colline différente.

D'après une idée de Georgie de Saint-Maur / Illustration-titre par Marray

Chapitre 6 : La guerre des éditeurs



Texte : Lordius

Illustrations : Marray

Résumé des chapitres précédents : Après moult aventures périlleuses (rencontre d'hommes-perroquets, attaques de bêtes sauvages, rapt par une tribu cannibale, etc.), l'aventurier Victor Morand, toujours accompagné du fidèle Sam Frémalle et de sa compagne Margogu, femme-perroquet de son état, atteint une nouvelle Colline : celle du Passé, du Présent et de l'Avenir, où il espère enfin mettre la main sur Lugowski.

Muni de son sac à dos et de son fusil, Victor cheminait seul sur la lande — en pente, puisqu'il était sur une de ces fichues Collines. Il avait de nouveau laissé tomber son ami de trente ans. Sam avait refusé de partager sa compagne Margogu. Or, comme on le sait, Morand était porté sur la chose, et celle-ci lui pesait après des semaines de chastes errances. Son humeur était telle qu'il se demandait qui chercher en premier : le prodigieux — pourtant pervers — plumitif polonais, ou bien un mammifère avec qui s'accoupler enfin ?

Il avait exploré la Colline du Futur. La tombe de l'écrivaillon s'y trouvait. Guère étonnant, dans le futur. Alors il avait arpenté la Colline du Passé. Le scribouillard n'y était pas. Peu surprenant, puisqu'il n'était pas encore né.

Maintenant ne lui restait que le Présent, monotone comme cette lande à perte de vue, sans un gibier à se mettre, y compris sous la dent.

Soudain, il s'immobilisa et examina des empreintes de pas dans la terre. Perplexe, il enferma sa moustache entre le pouce et l'index. Il s'accroupit et, de plus en plus perplexe, il enferma de l'autre main sa barbe qui avait poussé depuis le temps. Sa posture était ridicule, heureusement qu'il était seul.

Sans lâcher son système pileux, il hocha la tête et sourit. Les traces étaient celles d'escarpins pointure 48. À l'enfoncement profond dans le sol, il estima le poids du bipède à environ 113 kilos. Aucune femme n'aurait un tel gabarit. Il ne pouvait s'agir que de Michel Albin. Celui-ci était son concurrent honni, le détective du grand éditeur parisien Gaël Imart, lui aussi sur les traces de ce chieur de Lugowski.

Imart, quel enfoiré ! Il avait refusé plusieurs manuscrits de Victor, des récits de voyage dans lesquels transpirait sa passion pour la faune. Quant à son sbire, Albin, il était bête à manger du foin. Il se déguisait en femme pour passer inaperçu, mais avec ses mensurations, peine perdue. Malgré sa stupidité hallucinante, il retombait souvent sur ses pattes en vertu du proverbe : Aux innocents les mains pleines. Dans le landerneau littéraire parisien, il se murmurait que Lugowski s'était inspiré de ce travesti caricatural pour le personnage principal de son premier roman, Du lard ou de la cochonne ?, sous-titré Femme au coucher, homme au lever.



Le grand éditeur Gaël Imart et son détective Michel Albin qui se déguise souvent en femme pour passer inaperçu

Victor les haïssait tous les deux, Albin et Imart !

Il suivit les traces fraîches et ne tarda pas à trouver le gros homme assis dans l'herbe. Son crâne était rasé pour le port de la perruque blonde qui gisait à ses côtés. Sa fausse poitrine émut Morand en manque. Michel Albin tenait dans ses mains un cahier manuscrit. Il regardait Morand sans le voir.

— Morand ! glapit-il. Je vous reconnais à l'odeur. Aidez-moi, je suis devenu aveugle.

— Comment est-ce arrivé ? demanda Victor en souriant (il avait moins de compassion pour le genre humain qu'un psychopathe).

— J'ai voulu déchiffrer ce manuscrit de Lugowski. Ses signes cabalistiques m'ont bouffé les nerfs optiques. Pauvre de moi ! Un sacrifié de plus à la cause littéraire…

En parcourant les pages, Morand réalisa que ce vicieux de Lugowski avait écrit son texte de manière à n'être lu que via un miroir. Or Victor n'en avait pas.

— J'en ai plein les réservoirs de ces Collines magiques. Je vais rapporter le manuscrit à Bordeaux. Il vaut de l'or. Joannic sera satisfait.

— Ce papier se consumera hors de cet endroit, rétorqua Michel. C'est pourquoi j'ai voulu le mémoriser.

— Vous allez me dicter ce que vous avez retenu. En échange, je vous ramène.

Il ouvrit son sac à dos. Pas de trousse de survie ni de nourriture, de carte ou de boussole. Le sac ne contenait que des rouleaux de papier hygiénique et un couteau suisse.

En Australie, Victor s'était fait à moitié dévorer la jambe par un crocodile, sans sourciller ; il avait mis deux mois à se remettre de l'ingestion d'un scorpion dans le désert, sans une plainte. Par contre, un jour dans la jungle il s'était essuyé avec une feuille urticante, et depuis il ne partait plus en expédition sans ses rouleaux de papier hygiénique. Achille avait son talon, placé ailleurs. Le couteau suisse ne lui servait pas d'outil. Victor ne l'avait emporté que pour sa petite lampe électrique : il ne pouvait déféquer la nuit qu'éclairé, de peur de se faire attaquer par un animal urticant.

Or le couteau suisse contenait un petit stylo-bille. Il allait pouvoir prendre en note le début du manuscrit sur le papier toilette.

— Dictez-moi, ordonna-t-il.

L'autre se mit à réciter à toute vitesse. Morand n'avait pas le temps de noter. Tout juste un début d'érection se fit sentir à l'écoute du roman.

— Moins vite !

Michel n'arrivait pas à ralentir son débit. Furieux et congestionné, Victor se leva d'un bond. Il caressa l'idée de remettre sa perruque à Albin et

de se réconcilier sur l'oreiller herbeux. Car comme l'avait écrit Lugowski dans Aphorismes X (un titre mystérieux car ce n'était pas le dixième volume) quand il purgeait une peine pour outrage aux bonnes mœurs : « La faim fait sortir le loup du buisson hétérosexuel ».

Mais la colère prit le pas sur l'amour : après l'idée susmentionnée, il lui caressa la mâchoire avec la crosse de son fusil.

— J'ai dit « moins vite », pédé ! cracha-t-il d'un ton plus énervé qu'homophobe.

La mâchoire était cassée. Albin ne pouvait plus parler ni aimer comme Victor l'aurait souhaité.

Ils restèrent prostrés un moment puis Albin montra des signes d'agitation. Par gestes, il demanda le papier hygiénique et le stylo. Il écrivit « Eau ».

— Nan, vous ne boirez pas ! Sauf si vous remettez votre perruque…

Albin secoua la tête comme s'il avait affaire à un cancre, et écrivit : « Eau comme miroir ».

Mais bien sûr ! Victor devait trouver une étendue d'eau calme pour déchiffrer le manuscrit et le retranscrire sur le papier toilette !

Finalement, ce Michel Albin était peut-être moins sot que Victor l'avait cru. Il ne lui vint pas à l'idée que c'était lui qui était con comme un balai.

Lâcheur d'ami de trente ans, cannibale à ses heures affamées, bourreau des mâchoires, l'aventurier sauvage et indomptable décida d'éliminer la concurrence. Il tira sur Albin au fusil, mais la poudre ne fonctionnait pas sur cette foutue Colline et celle d'escampette qu'il gardait en réserve s'était fait la malle. Il hésitait entre strangulation et lynchage quand il eut une idée de génie. Puisqu'il aurait du mal à chasser sans fusil, il décida de garder Albin en vie comme appât ou bétail.

Il le laissa donc et partit en quête d'une étendue d'eau. Il avançait cahin-caha, plombé par deux raideurs, dont l'une à la jambe due à la morsure du crocodile australien. Il arriva au bord d'un grand lac, paisible comme le sont les lacs, entouré d'arbres qui l'abritaient du vent. Après avoir soigneusement vérifié l'innocuité des feuilles des arbres, Morand pencha le manuscrit au-dessus de l'eau et, oui ! à la surface du lac, ce qu'il lut lui causa un grand émoi.

Au moment de satisfaire cette envie pressante depuis plusieurs semaines, il reçut un formidable coup de pied dans le derrière et tomba dans le lac. Au contact de l'eau, le manuscrit s'était aussitôt dissous comme les mœurs de Lugowski qui lui avaient valu sa peine de prison accompagnée d'expériences nouvelles, lesquelles avaient relancé sa carrière littéraire grâce à Aphorismes X.

Chapitre 6



« Morand pencha le manuscrit au-dessus de l’eau et, oui ! à la surface du lac, ce qu’il lut lui causa un grand émoi. »

Revenu à la case départ ! Victor en aurait pleuré si ce n'était pas déjà le cas, tant la douleur dans son talon d'Achille était vive.

— Victor, salaud de lâcheur ! rugit Sam.

Aussitôt après avoir exprimé son ressentiment, il passa l'éponge car sa nature était bonne. Il tendit la main pour aider Victor à sortir de l'eau.

L'aventurier sauvage et indomptable n'était pas fait du même bois. Endolori jusqu'aux tréfonds de son talon d'Achille, et furieux de la perte du précieux manuscrit, il s'apprêtait à jouer de la crosse.

Heureusement, l'innocent Sam sut trouver les mots qui touchèrent le cœur ainsi qu'une autre partie de son ami :

— J'ai découvert les Collines de l'Amour, juste après le lac.

— Elles ont certainement attiré l'écrivain érotomane. Allons joindre l'utile à l'agréable !

À suivre…

Bloody Mirror

Xavier Bonnin

I

J'ai sept ans.

J'ai sept ans dans la maison de campagne, avec le monde inconnu et vaste, tout au-dehors.

Un rectangle de terre argileuse, couverte d'herbe sèche coupée une à deux fois par an, est comme arrimé à cette masse pierreuse de type basque, flanqué d'un vaste hangar en brique qui la dépare un peu.

Autour, les champs cultivés, en pente douce, bordés de bois : j'y entends mon propre écho, lorsque je crie, depuis la fenêtre de ma chambre.

Une route ascendante grimpe jusqu'à un chêne immense dont la frondaison, enveloppée par un entrelacs de lierre, marque la limite avec la propriété de nos voisins les plus proches.

À quelques dizaines de mètres devant la maison, une mare, surplombée d'un côté par une butte : une masse informe de ronces la recouvre comme un nuage vert et brun suspendu. Elle forme une barrière défensive que mes parents ont laissé pousser afin de m'en éviter l'abord.

Un passage a été ménagé, au sommet du tertre : on y brûle tous les huit jours le contenu des poubelles. La partie évasée de l'étang est à fleur de terre, bordée par des repousses d'ormeaux, décimés des années auparavant par une maladie dont la virulence imparable a mis à mort les bouquets d'arbres séculaires.

Autrefois, après s'être désaltéré, le bétail venait s'y mettre à l'ombre.

C'est ce que mon père m'a raconté.

Le plafond de ma chambre est peint en blanc, les murs tapissés d'un papier peint aux motifs bleus, formes rectangulaires arrondies, semi-transparentes, qui s'enchevêtrent les unes aux autres.

Face à mon lit, un miroir, long et rectangulaire, est fixé au panneau central de l'armoire par des accroches solides sur lesquelles sont vissés des cylindres en laiton. Point d'amorce dans l'apprentissage de la découverte, puis de la connaissance de soi, j'y vérifie seulement ma tenue.

Je suis occupé à bien d'autres choses, dans le jaillissement désordonné du temps de l'enfance.

J'appréhende et j'explore les alentours, je les peuple de mes propres mystères et cette tâche m'occupe à longueur de journée.

J'ai remisé mon propre reflet à sa juste place, parmi tous les personnages fictifs que j'invente afin de peupler ma solitude d'enfant unique.

Peu à peu, au fil des mois, se forme une mince pellicule opaque comme une membrane brumeuse nictitante recouvrant mes pupilles, entre le monde et moi.

II

Un jour, je décide de construire une cabane à l'aide des branches souples qui s'élancent vigoureusement depuis les souches d'ormes morts.

Une vieille lessiveuse retournée devient la table de l'unique pièce de mon refuge temporaire : sur le plateau, qui est le fond de ce cylindre droit, je dessine au crayon gras le visage d'un dieu précolombien.

Je dispose quelques pierres blanches en guise de sièges, de part et d'autre, pour mes invités imaginaires.

J'y passe mes fins de matinée et mes après-midi, le mercredi et les jours de vacances, quand il ne pleut pas.

À l'aide de boîtes rectangulaires en fer-blanc, de baguettes en bois clair, de ficelles et de vieux mouchoirs imprimés, je fabrique d'éphémères navires. Quand la brise qui vient du sud souffle doucement et forme des vaguelettes sur l'étang, je m'approche du rebord.

Je me penche, dépose le fragile esquif à la surface de l'eau, je lui donne une impulsion légère. Mon image miroite sur le fond métallique, mon reflet s'arrache et se démultiplie, fendu par le sillage.

Je prends un peu de recul : déjà mon image ne rencontre plus le rebord de l'étang. Mon regard se porte vers la fragile embarcation que je vois s'éloigner : je sais qu'elle ne reviendra pas de ce premier voyage.

Parfois, sous le coup d'une bourrasque, le mât scotché se brise, la voile se détache : ce n'est plus alors qu'une boîte en métal galvanisé qu'un remous fera capoter puis disparaître.

Tous les autres navires de fortune que j'édifie de plus en plus soigneusement finissent dans l'enchevêtrement de ronces, sur la rive opposée. Ils mettent plusieurs jours avant de sombrer, jusqu'à ce que la pluie remplisse la coque de fortune et l'ensevelisse dans les eaux boueuses.

III

Je suis devenu un élève studieux, assidu, légèrement inquiet aussi : toute mon attention est concentrée sur l'étude, la lecture et le dessin, formant un ensemble structuré et rassurant, comme un refuge protecteur dispersant les résonances de mes premières interrogations.

Ces dernières prennent leur origine dans l'écho du monde extérieur qui me parvient par intermittence, traversant cette sphère dont l'étanchéité va devenir de plus en plus poreuse au fil des ans.

La famille « Ricoré », qui apparaît de façon récurrente dans une publicité à la télévision, devient le mètre étalon d'une réalité dont ma famille et moi sommes totalement exclus.

Pas de couple de parents blonds, souriants, amoureux, démonstratifs.

Pas de chien jappant joyeusement autour d'une table en pin clair, sur lequel s'aligneraient des bols de café au lait fumant.

Pas de frères et sœurs franchissant avec entrain la porte-fenêtre donnant sur un jardin ensoleillé.

Toute cette différence manifeste avec mon environnement proche me conduit à éprouver un vague sentiment de gêne, celui de ne pas correspondre aux critères de normalité : ceux précisément qu'établit une société de plus en plus marquée par la consommation.

Nous sortons peu. Mon père ne s'engage pas dans la course aux investissements pour exploiter sa propriété, malgré les sollicitations des banques. Il cultive sa terre avec peine, respecte l'environnement et ne m'oblige pas à suivre sa voie : son éthique, sa dignité nous fait passer aux yeux des alentours pour des gens d'un autre âge.

Autour de nous, les maisons se modernisent, le confort fait son apparition.

Les haies sont arrachées : certains rêvent de vastes propriétés à l'américaine comme si les champs accrochés aux coteaux pouvaient se métamorphoser en de vastes étendues planes, telles qu'on peut les voir dans le Middle West ou en Ukraine sur la surface concave du poste de télévision.

Ma gêne s'accentue quand je feuillette les pages du volumineux catalogue où nous commandons tous nos vêtements, comme chaque famille modeste de ma génération.

C'est d'abord une joie de le recevoir, comme de pouvoir découper les images de la précédente édition qui devient, en quelque sorte, une mine inépuisable dans laquelle mon regard puise jusqu'à l'ivresse.

Je contemple ces êtres parfaits, ces hommes, ces femmes et ces enfants qui posent dans toutes ces tenues dont j'aimerais me revêtir, pour endosser un peu de leur existence, changer de rôle, goûter le parfum d'une vie différente, juste le temps de la pose.

Je les imagine tels qu'on les représente sur les photographies, tout simplement « heureux » : ils sont de l'autre côté du miroir, inatteignables en quelque sorte.

Je me demande pourquoi je ne leur ressemble pas : j'ai fini par l'admettre, sans toutefois y renoncer totalement.

Juste le désir tendu, en latence, entre ces images et la mienne qui se cache quelque part, dans le fond de la surface réfléchissante du panneau central de la grande armoire aux serrures dorées.

Assis sur le rebord d'une chaise en bois dur, chaque mercredi soir et chaque dimanche, en fin de matinée, près de la porte vitrée qui délivre la lumière du jour dans la grande pièce commune, ma mère me sèche les cheveux.

Elle enroule une mèche après l'autre autour de la brosse ronde.

L'air chaud me brûle le crâne par endroits, j'aime l'approche lente et progressive de cette douleur irradiante.

Mon regard rejoint celui de ma mère dans la glace que je tends face à mon visage, pour juger de mon propre reflet.

Ma vie est végétale, je traverse les ans baigné dans une brume incertaine qui m'enveloppe dans une douce hébétude. Je l'associe à ce que l'on nomme le bonheur, fragile et fugace, de l'enfance.

IV

En me mettant au monde, ma mère, en tant que génitrice, maillon infime de l'espèce humaine, m'a propulsé dans un espace-temps infini sur lequel je n'ai vraisemblablement aucune emprise, hormis celle que module ma propre perception.

J'ai été projeté hors d'elle, hors de ses entrailles, arraché à sa chair vive.

Je tardais un peu à naître, m'a-t-on dit.

Ma tête grossissait.

Ma tête déchirante.

Je crois que je ne voulais pas quitter ce premier refuge.

Je crois que je voulais repousser l'instant de ma naissance, en toute conscience, déjà.

Thésaurisant quelques jours, quelques heures de plus, puis quelques minutes encore, au détriment de la santé de ma mère, comme un fruit beaucoup trop mûr épuisant l'arbre qui le porte.

Je l'imagine, elle, épuisée, ployée dans l'anéantissement de cette douleur, la peau du ventre distendue, la chair déchirée.

Je sais qu'elle est dans l'incapacité de faire le moindre geste, les jours suivants : anéantie par la fatigue, par le rayonnement au fond du ventre, la chaleur dispersée qui est aussi celle que laisse la très grande jouissance, celle de la découverte même, aussi, de la très grande jouissance.

Son écho silencieux ne cesse de résonner sous l'image glacée de mon propre reflet.

C'est la chaleur du fond des yeux de l'homme d'entre les continents qui la recouvre.

La chaleur d'obsidienne de ce regard plongé dans ce visage aux mâchoires souples, sur lequel se tend la peau modelée par le méplat des joues.

V

J'ai quatorze ans.

Tous les camarades de mon âge sont baignés dans la vaste nuée irradiante, déclenchée par le flux des hormones que leur sang charrie et qui les métamorphose, les uns à la suite des autres.

Chacun guette, chacun s'observe, chacun se compare, chacun s'évalue, dans les vestiaires du gymnase en particulier : épaules et torses s'élargissant, pilosité remontant à l'assaut des cuisses, sexe gonflé se couvrant de toison brune ou blonde.

Je les observe avec le plus de discrétion possible : l'attirance que j'éprouve est un mélange entre l'envie de leur ressembler et un désir refoulé, dont l'évidence est de plus en plus manifeste.

Chacun a sa petite ou sa grande aventure amoureuse, tandis que je reste « puceau du haut » et — en toute logique — « puceau du bas ».

Ces deux expressions, communes dans les conversations à cette époque, estampillant ce temps de mon adolescence, continuent de heurter ma pudeur, aujourd'hui encore.

Un bureau a été installé dans ma chambre : c'est là que j'étudie, c'est là que je trace une voie de salut dans laquelle mes parents placent toute leur fierté et toutes leurs espérances.

Néanmoins, gagné par des questionnements de plus en plus vifs, je perds la concentration et le goût des études qui ne m'apportent pas de garantie suffisante pour effacer ne serait-ce qu'une partie de mes doutes.

Je suis resté bon élève, seulement par devoir, par orgueil aussi.

Je n'ai plus la sérénité apparente que m'apportaient mes bons résultats scolaires : j'ai conscience par ailleurs de ne jamais avoir atteint l'excellence.

Ma différence devient trop lourde à transporter, les méchantes remarques fusent, je souffre en silence, mes préoccupations augmentent chaque jour davantage.

Je m'approche du miroir : je ne vois rien qu'un visage glabre sans aucun signe de virilité manifeste.

Je cherche ma pomme d'Adam, à travers la peau épaisse de mon cou. Je contemple mes hanches trop fortes, mon ventre proéminent, mes longs bras maigres : grimper et redescendre le long de cette corde attachée à la poutre de l'ancienne étable que mon père a installée avec compassion ne changera rien.

Avec ma haute taille, je ressemble à un enfant qui aurait trop vite grandi. Mon image reste figée dans le temps et m'isole du reste de mes semblables.

Quelque chose qui doit arriver ne vient pas.

Mon image me colle, mon image m'étouffe, mon image m'ensevelit.

Mes insomnies s'ajoutent à la confusion des sentiments qui s'agitent à l'intérieur de moi.

Et puis cela arrive.

En fin d'après-midi, la coulure blanche, jaunâtre, vint mortellement sourdre dans un jaillissement inattendu, produit de mes rêveries hantées par l'image des corps nus de mes camarades. Elle me laisse un temps paralysé par l'effroi : la stupeur et l'étonnement submergent le plaisir nouvellement éprouvé.

Cette irruption manifeste de ma première jouissance me paraît impudique, comme déplacée sur ce corps lisse et glabre.

Je fais disparaître « ça » dans un mouchoir à carreaux que je cache quelques jours entre le matelas et le sommier de mon lit, avant de le livrer aux flammes. Je cours me laver les mains, fébrile : j'ai le sentiment d'avoir perdu l'équilibre un temps très court et cela me fait vaciller.

Ce vertige fera écho aux cris que je pousserai quelques années plus tard, avant l'âge d'homme, suite au décès de ma grand-mère, comme si ma jouissance pouvait me faire remonter jusqu'à l'effacement du jour de ma naissance : depuis l'instant d'entre les cavités, depuis le noir de la toison des sexes qui s'entrechoquent, bordés par l'extrémité des minuscules veines entremêlées dans l'effort vain de rejoindre l'autre, recouvert puis noyé sous un nuage de sueur et de semence blanche et brûlante.

Une chape silencieuse m'étouffe.

Je découvre avec solennité que j'appartiens à l'espèce humaine.

Je découvre aussi que je suis capable d'être à l'origine d'une deuxième existence, alors que la mienne est encore si peu accomplie.

Cette nouvelle réalité me terrorise, comme si je ne pouvais pas m'y soustraire : elle me prédestine à tout ce que je récuse.

Le soir même, je regarde longuement mon visage d'après : l'image dans le miroir ne m'apprend rien que je ne sache déjà. Elle est muette, elle a, une fois encore, absorbé toutes les contradictions qui s'agitent au fin fond de moi-même.

Un processus s'est néanmoins amorcé, mais je ne peux accomplir pleinement l'assouvissement de ces désirs sans cesse refoulés.

L'illusion du partage ne pourra s'accomplir que bien des années plus tard, dans un futur noyé dans une nébuleuse inconnue qui à la fois me fascine et me terrorise.

Qu'en sera-t-il de moi ?

J'anticipe, encore, vainement.

Je ne connais rien de la vie hormis ce que la réalité déformée me renvoie de ma confrontation avec le monde d'alors.

Le souvenir d'une des rares sorties au cinéma qu'organise le collège continue encore de me troubler — plus particulièrement cette séquence du film « Pane e cioccolata » de Franco Brusati.

Le héros, immigré napolitain, s'émerveille devant un groupe de jeunes Suisses qui se baignent dans une rivière.

Il les observe derrière les frondaisons d'un bouquet d'arbres.

Le temps semble suspendu : la camera enregistre amoureusement ces filles et ces garçons longilignes, de type nordique, grands, beaux — auxquels je ne ressemble pas non plus —, dont les corps nimbés par le soleil glissent, les uns à la suite des autres, dans l'eau claire aux reflets miroitants.

Quelques jours plus tard, le personnage principal teindra ses cheveux sombres, virant au jaune.

J'en garde, depuis, un souvenir gêné, que la distance ne cessera d'accroître.

VI

Les voix se succèdent les unes aux autres, séparées par un jingle numérique. Ce sont des annonces directes, permanentes ou temporaires qui précisent en quelques mots une localisation, quelques caractéristiques physiques et la nature du contact souhaité.

Je passe de l'une à l'autre, appuyant sur la touche étoile, afin de les faire succéder.

Puis une voix me parle dans l'écouteur, franchit des kilomètres, m'enveloppe avec bienveillance, sans que ni mon interlocuteur ni moi-même ne connaissions nos apparences respectives.

Ainsi, je tisse des liens avec de parfaits inconnus, échafaudant des projets de rencontre, jusqu'à ce que je mette un terme à la conversation en raccrochant, au moment où le désir de l'autre se fait davantage pressant.

Néanmoins, mon audace grandit, je repousse peu à peu les limites, sans que rien ne se concrétise : je sais que l'aboutissement d'un contact entraînerait ma perte, et ceci pour la vie tout entière, j'ai cette certitude-là.

S'accomplirait alors la lente métamorphose de ma chair, au travers d'un apprentissage rigoureux qui réserverait une part conséquente à l'aléatoire : toute vérité, toute mesure authentique du réel viendrait de là, suivant des critères qui s'inscriraient nulle part ailleurs qu'au travers d'une intuition absolue, ressentie seulement, dont je continue encore de douter pour ces raisons mêmes.

Tout ceci me poussera en effet à la rencontre frénétique de l'autre et des autres, de leur peau, de leur sexe, placée sous le signe de cette prédominance éphémère qui prévaut selon chaque type de partenaire : l'égalité entre assez rarement en jeu dans ce domaine, je m'en rendrai compte avec une légère amertume, au fil du temps.

Mais avant ce temps, je contemple perdu dans mes rêveries la pelouse de la petite cour intérieure, depuis la baie vitrée de mon premier studio qui se situe au rez-de-jardin d'une coquette résidence.

J'étudie — cela ne me passionne guère — mais j'accomplis mon devoir. Je me sens toujours assez peu désirable, coupable également de laisser libre cours à cette forme de dérive amoureuse et sensorielle que mes parents réprimeraient, s'ils en avaient connaissance.

J'ai peur de les décevoir. J'essaie d'obtenir de bons résultats.

Cependant je m'ennuie.

Alors, quand mes études m'en laissent le temps et l'opportunité, je décroche mon téléphone, je parle à des hommes en quête d'autres hommes « au tel » ou « en réel ».

Chaque soir, je me fais la promesse régulière devant mon nouveau reflet, dans la petite salle de bains, d'être un meilleur fils et de ne plus recommencer.

Mais comment lutter contre son propre désir qui semble à la fois ne jamais vouloir s'apaiser, ni s'arrêter de croître ?

Jusqu'à ce jour particulier.

J'ai fixé mon premier rendez-vous, le cœur palpitant.

J'ai passé la petite grille bleue, descendu les marches de la résidence de l'Orangerie, observé cet homme de quarante ans stationné dans sa voiture, près du pont de Saint-Agne, mais je ne me suis pas avancé vers lui.

Toujours le cilice du reflet qui me place à distance du temps présent et du jeu des réalités, sans que je parvienne à y prendre part véritablement. Sans que je parvienne non plus à y imprimer ma propre marque, si infime soit-elle.

Cela durera de longues années, à n'en laisser rien paraître, faussant chacune de mes relations.

J'ai donc posé une fois encore un lapin, bien que je me sois avancé à quelques mètres de mon rendez-vous, sans toutefois tenter de me faire connaître.

Sauf que, cette fois-ci, j'avais laissé mon numéro de téléphone.

Je reçois un appel de l'homme.

Il est — à juste titre — extrêmement mécontent.

Il profère des menaces. Exprime sa volonté de porter plainte auprès de la gendarmerie et d'en informer mes parents.

Je n'ose imaginer ce que cette révélation pourrait entraîner, dans la fausse candeur de mes dix-huit ans.

J'accepte de le rencontrer.

Il est brun, il a quarante ans.

C'est probablement mon type d'homme.

Autour de lui comme sur sa peau, flotte une légère odeur de cigarette.

Il mâche un chewing-gum à la menthe.

Je le laisse s'avancer vers moi, sans rien révéler du caractère exceptionnel de cette rencontre.

Il me dit être marié.

Il a probablement des enfants de mon âge.

Son apparence me rassure, justement à cause de cela : son corps dans la plénitude de l'âge dégage une virilité accomplie. Je suis différent — j'ai l'habitude de cette mise à l'écart —, je resterai certainement en dehors de son existence, aussi.

Donc je m'y retrouve.

Par la suite, il laissera un message sur mon répondeur : je n'y répondrai pas.

J'aurais certes préféré vivre un apprentissage moins douloureux, plus proche de ce que les autres autour de moi ont pu vivre ou expérimenter.

De cela, quoiqu'on dise, on ne se remet jamais véritablement.

J'en détermine la cause dans la vision que j'avais de moi-même, distordue par l'image que je pensais refléter, toujours à contre-pied, toujours à contretemps.

Je ne la remercie guère.

Pour toutes ces raisons-là, j'ai continué le saccage, et ceci des années durant.

VII

À chaque appartement, à chaque lieu disposant d'un miroir, un nouveau reflet, donc un autre visage, que je n'identifie pas toujours d'emblée, à cause du nouveau décor et de toutes les variations modulées par la lumière et le temps.

Mes traits se maintiennent, se coordonnent, mais déjà les marques de vieillissement et de fatigue se devinent en dessous de l'image idéalisée et fictive — chaque jour réinventée — que je me fais de ma propre apparence : elle se superpose, tel un filtre, sur mon reflet réel.

Elle est comme la victoire éphémère d'une projection de mon esprit qui sous-tend chaque muscle de mon visage, luttant contre l'âge, dans un combat déjà perdu d'avance.

Je ne sais pas ce que les autres ont vu.

Je ne sais pas ce que les autres voient.

L'image photographique existe, par ailleurs.

Je ne me reconnais pas spontanément dans les clichés divers que l'on fait de moi. Je finis par les prendre moi-même, à force du mécontentement qu'engendre ce que je crois être un manque de ressemblance évident. L'irrégularité des traits de mon visage est chaque fois flagrante dans ce double inversé. À moins que cette restitution ne soit plus fidèle, et que mon propre reflet ne cesse de me tromper, depuis toujours.

L'image vidéo est tout aussi troublante.

Elle m'apprend néanmoins à m'appréhender et m'enseigne comment vivre avec moi-même, à travers cette marche lente, hasardeuse, vacillante, vers une forme d'acceptation qui pourrait tendre jusqu'à la bienveillance, si je le désirais.

Mes nombreux doubles s'attachent à mes pas, successivement ombres légères ou poids morts.

Je suis sans cesse décomposé, projeté hors de moi-même, de part en part, environné par une multiplicité d'avatars.

C'est à en devenir fou.

Car il y aura toujours, où que j'aille, un miroir, des regards qui se poseront — ou pas — sur moi, sur ma peau de moins en moins souple, sur mes traits comme égarés sur ce visage qui me donneront, au fur et à mesure du temps qui passe, le sentiment de ne plus me ressembler.

J'apprends à vivre avec.

Lentement, je m'apprivoise.

L'artiste

Stéphanie Braquehais

Le parquet est recouvert de tapis de couleurs sombres. Marron, mordoré, pourpre. Au mur, des masques africains aux sourcils froncés. Il y a aussi un nombre incroyable de coussins. De style marocain, indien, chinois. Sur les deux sofas, le fauteuil, la table basse, par terre. Tous ces coussins, ça donne un peu la sensation d'étouffer. L'espace est envahi par une prolifération d'objets qui ne servent à rien. Dans la cuisine, il n'y a plus de place pour poser quoi que ce soit nulle part, même pas un verre d'eau. Les rideaux sont tirés, créant une pénombre lugubre. Alors les visiteurs trébuchent régulièrement sur tous ces foutus bibelots qui traînent sur le parquet poussiéreux.

Mais lui, ça lui plaît, à l'artiste, que son antre de création soit aussi inhospitalier. Parce qu'il faut le mériter de venir ici, voyez-vous. On n'est pas là pour jouir du confort du dernier living-room à la mode. Lui, son salon, ce n'est pas la couverture d'un magazine. Sur les couvertures de magazine, il y a toujours un père, une mère et des enfants, blonds de préférence. Dans leur salon, ils ont l'air de péter bruyamment de bonheur rien qu'à être ensemble. Et bien lui, c'est le contraire. Il sourit le moins possible, reste seul et pète en silence. Les rares visiteurs de son atelier doivent mériter de pénétrer les secrets de son art, de comprendre les injustices qu'il dénonce à travers ses toiles. Ses personnages souffrent, ils pleurent et ont tous la même gueule cassée. Une gueule qui lui ressemble, lui dit-on parfois. Il fait vivre les objets, les réinvente. Il imagine un univers et c'est aux autres de le décrypter.

Depuis quelques jours, il travaille sur cette immense peinture murale qui va être exposée dans le hall d'un grand hôtel de la ville. Il doit tout achever avant dimanche. C'est la folie, il n'arrête pas de recevoir des commandes. La semaine prochaine, il a promis un autoportrait pour la vente aux enchères bi-annuelle organisée par l'agence d'art avec qui il collabore régulièrement. C'est toujours comme ça, il y a des moments où tout tombe en même temps et il ne sait plus où donner de la tête. Il faut juste réussir à gérer ces périodes de flux tendus.

Qui aurait cru, il y a une dizaine d'années, qu'il en serait là aujourd'hui ?

Il se souvient quand il logeait dans ce minuscule studio, avec les chiottes près de l'escalier qu'il devait partager avec une dizaine de

locataires aussi déprimés et célibataires que lui. Il y en avait un qui oubliait toujours son magazine porno sur le couvercle du réservoir de la chasse d'eau. On aurait dit qu'il avait besoin de crier à tout le monde comment il s'y prenait pour se faire dégorger le poireau. Le 6 mètres carrés, avec le bureau sous le lit, le frigo sous les fringues, le lavabo sous la lucarne. Cette lucarne donnait sur un espace fermé coincé entre trois murs où les résidents jetaient leurs détritus. Il avait une vue directe sur les poubelles improvisées de l'immeuble. Des tampons usés, des emballages de barres de chocolat, des boîtes de thon vides, des capotes déchirées. Clac, encore une boîte de thon vide qui tombe. Il aurait pu écrire leur biographie rien qu'en voyant ce qu'ils balançaient tous les jours par la fenêtre, ces minables.

C'est bien loin de lui désormais. Ses yeux parcourent l'espace, les peintures de toutes les tailles et de toutes les périodes. L'artiste a conscience du chemin parcouru. Sa vie pourrie appartient au passé. L'art permet de sublimer. L'artiste a sublimé toute cette médiocrité.

Comme chaque matin, après avoir avalé une tasse de café serré, l'artiste s'est installé devant son œuvre. Le pinceau frotte sur la palette. Les poils s'immergent dans l'eau puis se tortillent dans le bleu cyan huileux.

Comme chaque matin, il aime entendre le bruit de l'ustensile qui se vautre dans cette substance onctueuse. C'est un corps nu qui se jette dans un bain de boue. La matière visqueuse garnit les cheveux et les poils comme un shampooing dégoûtant. Ce frottement a quelque chose de sensuel, c'est un coït. Ou plutôt une femme en train de se masturber. Ça y est, il bande. Il ne connaît pas beaucoup d'artistes à qui la peinture provoque une érection aussi instantanée. L'art remplit sa vie, certes, mais il souhaiterait parfois y ajouter une présence féminine. Il avait toujours cru que les filles étaient attirées par les artistes et les marginaux. Il n'a jusqu'à présent expérimenté que les exceptions à cette règle.

La dernière veste, c'était hier. Pourtant, il avait bien fait attention de ne pas précipiter les choses. Il lui avait d'abord jeté des petits coups d'œil de travers, histoire de tester ses réactions. De longs cheveux bruns, un air concentré, elle était accoudée à l'autre bout du bar, devant un whisky « on the rocks ». Plutôt bon signe. Une fille de caractère. C'est vrai qu'elle avait tendance à détourner le regard, mais il a mis ça sur le compte de la timidité. C'est dur, de nos jours, d'être une nana séduisante avec tous ces tarés qui circulent. On ne peut jamais savoir sur qui on va tomber. Il a tenté le petit sourire en coin et vu que ça n'accrochait toujours pas, il est descendu de son tabouret pour poser son cul sur le voisin du sien. Il n'a pas fait de manières et a commencé tout de suite à lui dire qu'il était artiste, qu'il aimait l'abstraction et qu'elle n'était pas tombée sur un abruti.

Si vous voulez, vous pourrez même visiter mon atelier. Je fais venir peu d'étrangers, vous savez, parce que bon, j'ai ma routine. Mais pour vous, avec vos yeux d'ange, mademoiselle, je peux faire une exception.

C'est à ce moment-là qu'il a perdu la maîtrise de la situation, car au milieu du compliment, elle a enfilé sa veste en cuir et s'est tirée. Comme ça. Même pas « au revoir ». D'ailleurs, à la réflexion, elle n'avait pas ouvert la bouche à un seul moment alors que lui s'était mis en quatre pour tenter de l'approcher. Pas un chouia de gratitude.

Rien que d'y penser, ça le fout en pétard.

Rien que d'y penser, ça commence à l'exciter.

Il s'arrête de touiller les couleurs sur sa palette. Il aime l'abstrait, c'est vrai, mais les artistes, ce sont aussi des hommes, non ? Ils ont un pouvoir sublimant, mais ils ont des pulsions, des envies. L'artiste va juste s'allonger sur son lit quelques minutes, le temps de soulager le côté physique de son être créatif.

Clac. Le bruit le réveille en sursaut. Il cligne des yeux et vérifie l'heure qu'il est.

Comme chaque matin, il constate que le voisin du dessus a balancé une boîte de thon vide par la fenêtre. Comme chaque matin, avant de prendre le métro pour se rendre dans la banque où il est guichetier, il contemple avec mélancolie l'immense toile vierge qui mange les trois quarts de son studio de 6 mètres carrés. Au pied de la toile, une dérisoire palette où sont alignés des tubes de peinture. Après avoir refermé la porte de son studio, juste au moment de passer près de l'escalier, il fait mine de ne pas avoir entendu le clapet de la chasse d'eau.

Devant les portes de la nuit

M'barek Housni

I

Au crépuscule, lorsque le soleil disparaît derrière la montagne, les habitants du douar s’enferment chez eux. « On ne sait jamais ce qui peut arriver la nuit : l’obscurité est pleine de secrets anciens que nous ne comprenons pas », lui avait dit un jour un homme du coin avec une simplicité désarmante. Les bergers de haute montagne sont ainsi, ils préfèrent regagner leurs cabanes à la tombée du jour et savourer la tranquillité du foyer. Le douar se recroqueville sur lui-même, les mouvements familiers s’estompent et les bruits quotidiens s’arrêtent.

De fait, il parut étrange qu’Akka Oumouzoun se trouvât seul dehors près de la porte en bois massif de la vieille tour centrale, appelée « Igherm akabli », durant une nuit sombre. Il avait l’air bizarrement calme et ne montrait aucune peur. Peu à peu, l’impression d’être un fantôme invisible dans l’obscurité le gagna, puis il se souvint avoir oublié de prendre sa torche en sortant en fin d’après-midi. À vrai dire, il était sorti contre son gré. Il avait un travail urgent à finir. L’inspiration était enfin revenue et il devait continuer la toile entamée très tôt le matin même.

Peindre était un désir longtemps caressé, précisément depuis sa venue dans ces contrées montagneuses, après un long périple. Pour se remettre à l’œuvre, il lui fallait un moment de calme absolu, volé au flux du temps, afin de revigorer son âme auprès des sept sources d’où part la grande rivière, à l’autre bout du douar.

Et le voilà donc, seul devant la tour septentrionale. C’était un édifice très ancien à trois étages, fait uniquement d’argile, de foin et de bois. Une bâtisse étrange, dressée au milieu de maisons sans attrait, dans le flanc de la montagne, à la fois ouverte et mystérieuse.

— J’aimerais m’y installer, avait-il dit au cheikh de la tribu.

— Mais c’est juste un vieil entrepôt commun à tous les habitants ! Et il est presque en ruine.

— Ne vous en faites pas, j’aménagerai une chambre à l’étage.

Le cheikh s’était étonné et avait eu des doutes sur ses intentions ; malgré ses réticences, il avait fini par lui donner son aval.

— Vous êtes l’un des nôtres à présent, lui répondit-il. Et ça nous fait plaisir que vous reveniez dans le pays de vos ancêtres.

Cela se passa le jour de son arrivée au village.

II

Ce jour-là, Akka Oumouzoun poussa pour la première fois la grande porte en bois massif, entra doucement et monta l'escalier aux marches presque vermoulues, qui craquaient sous ses pas. Il se dégageait de l'endroit une forte odeur de bouse sèche, de céréales et de poussières. Cela ne le gêna pas. Au contraire, il y vit les signes d'une vie révolue, soudain extraite du néant. Il inspecta les différentes chambres qui ressemblaient à des grottes, à la fois entrepôts et débarras où toutes sortes d'objets étranges et biscornus étaient entassés pêle-mêle. Arrivé au dernier étage, il opta pour une chambre à deux fenêtres, sorte de quadrilatère argileux aux côtés inégaux, surmonté d'un plafond constitué de longues planches de bois bigarrées. Il décela sur les murs d'anciennes couches de peinture où s'étaient accumulées différentes taches : traces de mains, marques de henné, restes collés de mouche, toiles d'araignée, sédiments huileux, chaux noircie, écritures et dessins divers...

La chambre était remplie d'un tas de sacs pourris, à moitié remplis d'orge, d'amoncellements de bois et d'un fouillis de fer rouillé. Il les inspecta soigneusement, sans s'offusquer des nuages de poussière qui ne manquaient pas de se soulever. Il eut la surprise de trouver tout au fond un miroir à monture de cuivre vieillie, cassé et noirci, au cadre tordu en certains endroits. Il le sortit, l'essuya tant bien que mal et s'y regarda. Un visage brouillé, déchiqueté en mille morceaux, lui fit face. Il sourit et décida de le placer sur le mur, près d'une fenêtre. Puis il aménagea un coin et s'y installa.

Son âme fut aussitôt envahie par les effluves du temps immémorial que dégageait cet « Igherm » vieux de huit siècles, témoin d'une époque, dressé comme la montagne qui le couve tendrement. La tour très vite le fascina. Elle provoqua l'inspiration qui scintillait dans ses yeux et il se décida à la peindre de l'intérieur. L'extérieur ne l'intéressait pas : ce qu'il y voyait lui paraissait indigne d'être croqué, rien que des formes sans âme, une nature immobile incapable de représenter ce qui se reflétait en lui ; ce dehors n'avait pas de voix, et lui voulait capter la voix éternelle des lieux, saisir le moment de l'aveu majeur — le secret dissimulé entre les murs.

Au début, il ne toucha pas ses pinceaux et ses tubes de peinture, ne s'approcha pas de son chevalet. Il se contenta de vivre comme le ferait tout habitant. Il mangeait, dormait, se reposait. Après s'être familiarisé avec l'ambiance ombragée de la chambre, il commença à contempler les murs. Il passa de longues heures à les palper, les toucher, comme s'il voulait en imprégner ses doigts. Puis il se concentra sur le plafond qu'il regarda en prenant différentes postures, couché sur le dos ou sur le côté, debout, assis à même le sol rugueux, accroupi dans une encoignure.

Ensuite il s'attaqua aux fenêtres. Il alla de l'une à l'autre. La première lui fournissait le spectacle encadré de la vallée et des terrasses des maisons basses. L'autre lui renvoyait l'image de la pente ascendante de la montagne, avec ses arbustes et sa végétation variée.

Enfin il entreprit de s'intéresser à l'escalier qu'il montait et descendait plusieurs fois, caressant les marches, les tapotant, inspectant les cassures et les défaillances. Il regardait tout, sentait tout, de jour comme de nuit. Tour à tour son cœur battait, s'émouvait. Il se voyait investi de sensations contradictoires de frayeur et de joie. Bientôt, il se sentit hanté par d'étranges appréhensions, comme si quelque chose d'irréversible était sur le point de lui arriver.

III

Debout devant la porte d'Igherm. Dehors. Seul dans l'obscurité. Akka s'inquiéta soudain, pris d'une envie frénétique de retourner dans la chambre. Il voulait en finir avec le tableau. Cette toile où il avait étalé de la peinture mauve sur toute la surface, qu'il avait ensuite rendue lisse et brillante, avant d'y ajouter de longs traits bruns épaissis, verticaux et obliques, de bas en haut. Puis il avait dessiné des cercles de circonférences variées, un peu partout. Les figures géométriques créées montraient des vides incongrus. Il avait entrepris de les combler, mais en vain, l'inspiration s'était estompée. Fatigué, il était sorti prendre l'air, car il avait tout peint d'un seul jet, presque inconsciemment.

Une idée était apparue dans son esprit. Il avait décidé de faire un tour dans le douar après les jours passés, enfermé volontairement dans l'ombre de la chambre ; défier la nuit imminente, sans torche, en se fiant seulement à ses sens et à sa vague connaissance des lieux. Il quitta la tour et se dirigea vers le pont de bois. Il s'y engagea, écoutant le bruit de l'eau qu'il identifiait presque aussi nettement qu'en plein jour, coulant sous forme de courbes, de lignes sinueuses et alternées, blanches et bleues.

Il arriva à l'autre rive, prit le sentier des chèvres, bordé de peupliers, de chênes et de cerisiers. Leurs feuilles étaient elles aussi clairement visibles, circulaires ou en forme de triangles, gorgées de sève et dont les veinules ressemblaient à des rides sur un vieux visage. Il chemina dans les ombres forestières, un vent clément et calme fouettant son visage, sous un ciel proche qu'il regarda en ouvrant grand les yeux. Le lointain et le proche lui parurent sur une même ligne d'horizon ; et toutes les voix entendues emplirent son âme.

Mené, guidé, il sentit une extase l'envahir.

« Je suis un seigneur », se répéta-t-il en se rendant compte de son audace à franchir l'obscurité régnante, à affronter la nuit noire.

IV

Le mur du cimetière l'arrêta. Un profond silence dominait le monde. Il n'eut pas peur. Ne trembla pas. Resta imperturbable. Il s'imprégna de ce silence d'où lui parvinrent des rumeurs tues. Son âme s'ouvrait. Il contempla les stèles voilées de noir au-dessus des tombes. Le silence de la mort l'obligea à fermer les yeux avant de s'aventurer plus loin. Il marcha entre la mort et l'obscurité, foula les plantes sauvages, salua les habitants endormis pour l'éternité. Une lumière blanche troua l'obscurité, le couvrit complètement et l'accompagna jusqu'au mausolée du Grand Saint de la tribu. Tout s'éclaira. Un frémissement parcourut son corps. Il poussa la minuscule porte du mausolée, courba l'échine, avança d'un pas et se mit à la hauteur du tombeau en bois, drapé d'une étoffe verte ornementée de versets coraniques calligraphiés en or. La lumière blanche, tel un triangle en perspective, les illuminait. Des restes de bougies plantées sur les quatre piliers du tombeau dégageaient une odeur âcre. Il salua de la main, psalmodia des invocations courtes et par respect recula dos à la porte.

Une fois dehors, la lumière disparut. Il se sentit faiblir, ses jambes le trahirent et il s'assit par terre, le dos collé au mur blanc du mausolée. Un homme assis parmi les morts, enveloppé par les ténèbres. Passé un instant, un fait retint son attention : il voyait depuis là sa chambre au dernier étage de la tour, dont l'une des fenêtres ouverte renvoyait une vive lueur. Il écarquilla les yeux. Il était sûr de ne pas avoir ouvert la fenêtre ni allumé les bougies en sortant. Par peur des moustiques qui pourraient se prendre les pattes dans le tableau et le gâcher. Était-ce l'un des habitants venu lui rendre visite ? Non, ils ne sortaient pas la nuit. Perplexe, il inclina la tête un moment jusqu'à sentir un grand apaisement. Il se remit debout, affronta de nouveau l'obscurité et se faufila aisément entre les tombes, comme s'il battait un sentier connu depuis toujours.

V

En arrivant à la tour, il poussa la porte et entra comme chahuté. Un noir plus dense l'enveloppa. Il monta l'escalier étroit en prenant appui sur le mur, manquant de tomber à plusieurs reprises. Il se cogna contre les sacs de pommes de terre et d'orge, les barres de fer et les planches de bois, à chaque étage. Ses narines humèrent toutes les senteurs accumulées, les odeurs animales, de moisissure ou de terre.

Il parvint à la chambre. Il trouva la fenêtre bel et bien ouverte. Une lumière brillait fortement. Elle était identique à celle perçue près du mausolée. Il aurait juré qu'elle émanait de ses propres yeux. Une fois allumées les bougies, elle s'évanouit aussitôt. Il inspira profondément

comme s'il revenait à lui. Il s'approcha du tableau et le trouva changé. Il y découvrit les fragments d'un visage d'homme éparpillés à l'intérieur des figures géométriques. En bas, une bouche était peinte avec la lèvre inférieure gonflée et la lèvre supérieure décalée au loin vers la gauche. En haut à droite, il vit un œil ouvert surmonté d'un cil en forme d'arc étiré, le deuxième œil à demi fermé et enflé plus en bas. Tout en haut se trouvait un menton pointu avec une petite fossette au milieu. Deux joues maigres interféraient latéralement entre les deux yeux et les lèvres. Au centre, dans un carré incomplet, il y avait un front avec des traces d'anciennes cicatrices, couronné d'un turban enroulé plusieurs fois à la manière de ses ancêtres.

Sa stupéfaction l'empêcha de détailler l'œuvre plus encore.

Il était certain de ne pas avoir fini le tableau.

Incrédule, il colla son front au mur d'en face, chercha une explication plausible. Ces détails du visage, dispersés, multipliés, lui disaient quelque chose, tant de choses, perdues et inaccessibles, dont il n'arrivait pas à se rappeler… Ce visage lui était si familier pourtant…

Il se remémora une phrase entendue il y a longtemps, qui le glaça d'effroi : « On ne sait jamais ce qui peut arriver la nuit : l'obscurité est pleine de secrets anciens que nous ne comprenons pas. »

En détachant son front du mur, il s'aperçut que le vieux miroir avait disparu.

Mektoub

Philippe Choffat

Après la cérémonie du rasage, il se regarda un long moment dans la glace, sourit à son reflet, satisfait de son image. Il se tourna légèrement sur le côté, regarda la cicatrice sur son épaule. Une blessure au couteau pendant l'entraînement commando. C'est ce qu'il disait aux petites grues qui avaient le privilège de la voir. Une version qui leur plaisait beaucoup. Il consulta sa montre, dont la marque l'attestait : il avait réussi sa vie. Il serait en retard. Bien. Ils attendraient.

Le rendez-vous était dans le salon d'un hôtel. Pas n'importe quel hôtel, cela va de soi. Un de ces hôtels dont l'entrée est encadrée par des ombres attentives, voituriers, bagagistes, agents de sécurité, qui veillent comme des gardes suisses devant un Vatican d'opérette. Les journalistes se levèrent et lui firent signe aussitôt qu'ils l'aperçurent. Il se dirigea vers eux, vers le cuir profond d'un fauteuil. Après les civilités d'usage, le journaliste posa sur la table basse, un enregistreur minuscule et appuya sur une touche. Puis il se renfonça dans son siège, comme pour laisser l'avant-scène à sa consœur.

C'est elle qui conduisit l'interview. Ils ne lui avaient pas envoyé la plus moche. Ils connaissaient ses goûts : une blonde lumineuse aux yeux clairs et à la peau laiteuse. Il eut vite fait de comprendre qu'elle n'était pas insensible à son aura, et aussi vite fait de lui faire comprendre, par un regard appuyé, un petit mot à double sens glissé au bon moment, qu'elle aurait bientôt l'honneur et l'avantage de passer à la casserole. Elle ne conviendrait pas pour une soirée, mais ferait un quatre-heures passable. Quand il estima avoir répondu à assez de questions, des questions attendues qu'il avait feint de trouver surprenantes, il jeta un coup d'œil à son poignet, ce qui signifiait « je vais devoir vous laisser ».

Tous trois se levèrent. Le journaliste serra avec gratitude et une petite courbette la main qu'il lui tendit : ça lui ferait un beau souvenir à raconter à ses petits-enfants. Sa main à elle, il la garda une petite seconde de plus que ne l'aurait exigé la simple politesse. Avant qu'il n'ait eu le temps de tourner le dos, elle sortit de nulle part une carte de visite, expliqua : « Nous vous enverrons l'épreuve par mail. Vous pouvez me joindre à ce numéro si vous avez quoi que ce soit à modifier avant publication. » Après une brève pause, elle ajouta : « Vous pouvez appeler à n'importe quelle heure. » Il s'éloigna en estimant qu'elle passerait à la casserole avant la fin de la semaine.

Les bureaux n'étaient qu'à quelques rues, il choisit de s'y rendre à pied. Il le regretta peu de temps après, quand il reconnut le faux baba cool défraîchi à l'haleine avinée qui venait de le bousculer. Surtout que ce qui ne devait pas forcément arriver arriva, et que l'autre le reconnut à son tour :

— Pas possible ! Ben dis donc, mon vieux... ça a l'air de gazer pour toi. Tout beau !

Il regarda brièvement à droite et à gauche. Personne ne faisait attention à eux. Personne ne l'avait reconnu. Pas encore. Il donna à l'autre une tape sur l'épaule :

— Content de t'avoir revu. Je suis à la bourre, ne m'en veux pas. On se téléphone.

— Attends, attends, attends, attends ! On se téléphone, ok, mais pour ça il faut que tu me donnes ton numéro, mon pote. Tu sais, c'est la Providence qui t'a mis sur mon chemin. Je crois que sans Elle, je finissais la journée dans la Seine.

Bonne idée, pensa-t-il, pourquoi tu ne fais pas exactement ça, te jeter dans la Seine, pauvre loser, au lieu de me tenir la jambe ?

— Il faut que tu m'aides, continua le défraîchi.

Il fallait s'en débarrasser. Il y avait un troquet un peu plus loin, un bar tout en longueur fréquenté essentiellement par des étudiants en rut. Il le prit par la manche :

— Viens, je te paie un verre.

Il l'entraîna au fond de la salle, le fit asseoir contre la cloison, s'installa lui-même le dos à la porte. Une serveuse aux verres de lunettes épais vint prendre leur commande en mâchonnant son chewing-gum. Deux demis feraient l'affaire.

Marrant comme les peaux marquent. La peau des petites grues qu'il giflait par plaisir. Et la peau de certains hommes, ravinée et épaissie par les excès, pensa-t-il en étudiant le visage du défraîchi, tandis que celui-ci cherchait les mots qui justifieraient son aumône. Un tissu rouge et blanc lui ceignait le front, jusqu'à la racine des cheveux gris sale.

— Avec ce bandana et ta peau de Keith Richards, tu peux partir à Woodstock : ils t'offriront le billet.

Le défraîchi, légèrement excité et inquiet, s'assura que le tissu était bien en place.

— Ne plaisante pas avec ça. Moi aussi, il n'y a pas si longtemps, j'avais une belle gueule d'arriviste comme toi, et tout allait pour le mieux. Dis, tu l'as toujours ?

Il regarda machinalement une fois encore à droite et à gauche. La situation devenait déplaisante :

— Si j'ai encore quoi ?

— Tu sais très bien de quoi je parle, fit le défraîchi en se tapotant l'épaule. Notre profession de foi.

— Tu ne crois pas qu'il serait temps d'oublier tout ça ? Oublie le passé, mon vieux. On était jeunes, on était cons, voilà tout.

— C'est ce que j'ai voulu faire, oublier. Oublier ceux qu'on a tabassés en espérant qu'eux aussi m'oublieraient. Tu te rappelles le clodo qu'on a laissé sur le carreau quand on a un peu trop fêté le 9 novembre ? Je suis sûr qu'il y est resté.

— Bon, ça suffit, baisse d'un ton s'il te plaît. Et un conseil, oublie le passé.

Il sortit de son portefeuille plusieurs billets de cent et les posa sur la table, à côté du verre du défraîchi :

— Et surtout, oublie-MOI.

— Ce sera comme vous voulez, Monseigneur, fit l'autre avec un sourire madré.

Il se leva. Le défraîchi leva vers lui des yeux délavés par les nuits d'alcool, l'air à nouveau inquiet, et à voix basse :

— Moi j'ai voulu l'oublier. Je l'ai fait effacer chez l'Arabe. Elle a marmonné je ne sais quoi tout le temps qu'elle a mis à l'effacer. Comme si elle récitait une formule magique à la con.

Lui aussi avait fait « nettoyer » son épaule chez l'Arabe, et la vieille sorcière avait marmonné sans arrêt. À la fin, elle lui avait effleuré le front du bout de son index coloré au henné en murmurant : « Mektoub ». Et alors ? Qu'est-ce que ça voulait dire ? L'autre continua :

— Je lui disais de fermer sa gueule, mais rien à faire. Oui, je l'ai fait effacer. Et ça m'est revenu en pleine tronche. Exactement là, dit-il en fichant son index en plein milieu de son front. Va comprendre ! Et au plus mauvais moment, crois-moi. Oui, crois-moi, ce n'est pas pour rien si j'en suis là où j'en suis aujourd'hui. Pas pour rien, dit-il en soulevant le mouchoir sale, dégageant l'endroit de peau à l'endroit où il avait planté son index un instant auparavant.

Le défraîchi obtint l'effet escompté. Monseigneur grimaça, et avant de tourner les talons, il lança, comme on lance une épluchure moisie à un cochon :

— Tu es cinglé. Tu devrais peut-être repenser à ton programme « fond de Seine » pour ce soir.

Le défraîchi ne s'offusqua pas. Il n'avait peut-être même pas entendu, occupé qu'il était à enfouir les billets dans sa poche en ricanant.

*

Celle-là, c'était un oiseau rare.

Cheveux noirs, peau mate, les yeux clairs.

Un oiseau rare.

Il étêta le cigare, le huma. Un vrai cigare. Une jolie Cubaine l'avait roulé sur sa cuisse nue, encore et encore. Il ferma les yeux sur cette idée de peau ferme, mate, au grain serré. Il faudrait qu'il aille à Cuba, un jour, goûter à cette peau qu'il imaginait légèrement salée. La lécher. La mordre. Ce serait amusant de la faire rougir. De violer une de ces petites paysannes pour quelques dollars. Il alluma le cigare, ferma à nouveau les yeux. Convoqua l'image de l'oiseau rare, l'invitant à se mêler à l'âcreté raffinée de la fumée, au café caramel du rêve de peau cubaine.

L'oiseau rare, il l'avait rencontré six mois plus tôt à un de ces vernissages où un artiste à la mode exposait des croûtes dont le seul mérite était d'être hors de prix. Elle lui avait tout de suite tapé dans l'œil. Il avait réussi à s'en approcher et à établir le contact en affichant au départ un désintérêt poli, avant d'attaquer subrepticement. Façon commando. Pour une fois, son numéro de charme avait totalement échoué. Son désintérêt poli à elle, quand ils se séparèrent, n'avait rien de feint. Mais il l'avait retrouvée, avait réussi à la croiser à nouveau, était revenu à l'attaque. Encore et encore. Il avait fini par l'intriguer, et dès lors, il sut que c'était gagné. Il ne lui avait pas servi l'histoire de la blessure à l'entraînement commando. Non, il avait inventé une autre fable pour l'hameçonner. Il s'était bien renseigné sur elle. Une scientifique, une tête chercheuse, aussi brillante que discrète. C'était un miracle qu'elle se soit trouvée à ce vernissage. Elle accompagnait un de ses frères, un bobo demeuré et exhibo. Tout l'inverse de sa petite sœur, à y penser. La famille était riche. Très riche. Et juive ! Vous parlez d'un hasard. Oui, il était revenu à l'attaque, modeste. Avait évoqué ses rêves de jeunesse. Israël. Les kibboutz. Oui, il était parti là-bas. Y était resté trois ans. Peut-être les trois plus belles années de sa vie. Non, il n'était pas juif, mais ce petit pays le fascinait. Ce petit pays qui défiait tous ceux qui voulaient l'anéantir, qui ne baissait jamais la tête. Il était fasciné. Il était allé là-bas pour s'imprégner de ce courage, de cette fierté, de cette fraternité aussi. Une vraie fraternité, pas comme celle que le temps efface peu à peu aux frontons des écoles et des églises de France. Non, la vraie fraternité. Celle de la houe et des armes. Elle avait tout gobé. Le voyage dans un rafiot qui craquait de la coque au pont, une vraie chanson d'Aznavour. L'arrivée là-bas. Le soleil. Le bleu si pur du ciel. Les oliviers. Les camions militaires réformés sur la longue route caillouteuse. Le chauffeur de celui sur lequel il avait pris place avait fait un malaise. Il l'avait remplacé. Avait conduit jusqu'au bout de la route. Le soleil. La chaleur. Les cigarettes de tabac bourru qu'on partage. Les gourdes en fer-blanc qu'on se passe de main en main. Le kibboutz, enfin.

La fraternité avait été au rendez-vous. Rude, parfois. L'enfant gâté qu'il avait été avant d'arriver l'avait découvert à ses dépens. Il n'était plus le centre du monde. Ce que voyaient les autres, c'est ce qu'il était vraiment, ce qu'il donnait à la communauté, ce qu'il savait supporter, ce qu'il faisait pour soulager les autres, ceux qui supportaient moins que lui, sans attendre de reconnaissance ou de merci à chaque pas. Il s'était retroussé les manches. Il avait fait une croix sur son ego. Trois ans. La fraternité. Et l'amour. Il avait aussi rencontré l'amour. Et quel amour. Pas une petite minette écervelée et ricaneuse. Non, une vraie femme. Il avait eu des moments durs. Le mal du pays. La fatigue. Elle l'avait réconforté. Elle l'avait consolé parfois. Elle avait eu pour lui de la tendresse. Et puis la tendresse, un soir, s'était transformée en amour. Le vrai. Pas l'amour factice d'une fin de soirée en boîte de nuit. L'amour né du partage de la sueur, des larmes, des rires, des efforts. L'amour. Qu'était-elle devenue ? Il ne savait pas. Il avait écrit après son retour. Mais elle avait quitté le kibboutz, elle aussi. Sa lettre était revenue. Personne ne l'avait ouverte. Si elle lui manquait ? Oui, parce qu'il l'avait aimée. Non, parce qu'elle ne lui appartenait pas. Et la cicatrice sur l'épaule ? Un accident, en posant la charpente d'un nouveau corps de ferme. C'était un mois avant son départ. Il avait voulu être là, participer à la construction du bâtiment, laisser la trace de sa sueur sur les pierres, sur les madriers. La cicatrice, quand il la touchait, il touchait ces pierres, ces madriers. Il lui suffisait de fermer les yeux. Il se retrouvait là-bas. Le ciel d'un bleu si pur. Le soleil. Les oliviers.

Elle avait tout gobé.

Ensuite, elle l'avait regardé d'un autre œil. Plus indulgent. Et il l'avait peu à peu embobinée. Petite pimbêche ! Elle allait bientôt apprendre à le connaître. Très bientôt. Le mariage était pour la semaine prochaine. Eh oui, le mariage ! Il sourit. Si elle savait sur qui elle était vraiment tombée, la petite youpine. Elle allait bientôt le savoir. Elle allait bientôt apprendre que les esclaves sont faits pour rester des esclaves, et que les seigneurs sont faits pour rester des seigneurs. À travers les siècles. Et son seigneur, elle allait le rencontrer. Ou plutôt elle l'avait déjà rencontré, mais ne le savait pas encore. Elle arrivait à point dans sa vie. Il s'était bâti une réputation de philosophe baroudeur, d'aventurier éclairé. Depuis le temps qu'il traînait ses mensonges de plateau de télévision en article de journal, de livre creux en happening mondain, le mythe avait fini par tenir debout. Les gens aiment les belles histoires. Celle qu'il leur servait sur un plateau leur avait plu. Même les politicards ne négligeaient pas une occasion de se faire prendre en photo à ses côtés. La politique. C'était la page suivante. Celle qu'il s'apprêtait à écrire. Et pour l'écrire, l'argent de la petite youpine ne serait pas de trop. Elle renâclerait peut-être, mais elle ne renâclerait pas

longtemps. Il allait vite lui faire comprendre qui est le seigneur et qui est l'esclave. Il saurait la brusquer, la brutaliser au bon moment, main ouverte d'abord, poing fermé au moment où elle s'y attendrait le moins. La terroriser. Juste ce qu'il fallait. Pour qu'elle se taise, qu'elle crache au bassinet, et qu'il puisse l'afficher à son bras, comme il arborait depuis peu la rosette à sa boutonnière. Elle allait bientôt apprendre à le connaître.
Vraiment.

*

La salle d'apparat de la mairie était comble. Les flashs des journalistes crépitaient. Il faut dire qu'il y avait un beau parterre de célébrités de la presse, de la politique, et même quelques stars du show-biz. Le maire leva la main pour demander le silence à l'assistance avant de commencer son discours. Un discours soigné : il savait à qui il avait affaire.

Il l'écouta sans l'entendre. Il était agacé par la démangeaison de son épaule. Elle était apparue la veille, et s'était peu à peu amplifiée, jusqu'à devenir obsédante. Pourtant la cicatrice n'avait pas changé, il avait vérifié plusieurs fois. Et puis la même démangeaison était née sur son front, là, juste au début de la cérémonie. Qu'avait manigancé cette vieille sorcière arabe le jour où il lui avait fait effacer le tatouage ? Il avait une furieuse envie de se gratter, avait le plus grand mal à se retenir. La démangeaison sur son front tournait à la brûlure.

Il se tourna vers elle au moment de dire « oui », mais il n'eut pas le temps de lui sourire.

Elle le regardait, bouche bée. Comme horrifiée. Elle ne le regardait pas dans les yeux. Elle regardait juste au-dessus. Il paraît que c'est comme ça qu'il faut regarder les chiens méchants. Juste au-dessus des yeux. Il porta la main à son front. Frotta. Frotta. Elle éclata en sanglots, tourna les talons, s'enfuit. Les flashs crépitaient. Le maire fronçait les sourcils. Il siffla entre ses lèvres : « Vous me le paierez. » Les témoins le regardèrent un court moment avec dégoût avant de s'écarter de lui à leur tour. Un mouvement sur sa droite. Il tourna la tête et prit en pleine face le poing du frère bobo. Il perdit l'équilibre, se retrouva assis par terre. Les flashs crépitaient. Il ne sait pas comment, il réussit à s'enfuir.

*

Sa photo était à la une de tous les journaux le lendemain matin. Il avait l'air de quelqu'un qui ne comprend pas ce qui est en train de lui arriver, ce qui était précisément le cas. Un sourire avorté gelait ses lèvres. L'inquiétude affolait son regard.

Sur son front, en lettres noires :

I • HIMMLER
SS is FUN

Les journalistes qui connaissaient son adresse firent inutilement le pied de grue au bas de son immeuble.

Son corps fut repêché dans la Seine une semaine plus tard.

Un clodo à la mine défraîchie traînait sur le quai parmi les témoins.

Quand il reconnut le noyé, il porta la main au mouchoir sale qui lui ceignait le front, et frotta, frotta, frotta.

L'approche par Barbara Albeck



Magiciens par Hugues Breton



Bocaux III et IV

(Musée d'anatomie pathologique Dupuytren, Paris)





par Tristan Felix



Aurore-Marie / Marie d'Aurore

Christian Jannone

Cette rubrique est centrée sur un auteur imaginaire, une œuvre inventée ou un personnage de fiction.

À Lautréamont, Renée Vivien et Joris-Karl Huysmans

Toi, Aurore-Marie de Saint-Aubain, baronne de Lacroix-Laval, princesse adulée des lettres de cette fin du XIXe siècle, coqueluche des salons, que pensais-tu de ton talent de poétesse ? Quelle était son origine inavouable, cachée ?

Tous l'ignoraient : si la qualité de prodige de la poésie avait été reconnue à Aurore-Marie depuis l'âge de quatorze ans, c'était à cause d'une usurpation littéraire, une usurpation fantastique, irrationnelle. Aurore-Marie de Lacroix-Laval avait assassiné celle qui eût pu nuire à ses ambitions après qu'elle l'eut rencontrée de l'autre côté du miroir. Elle avait été telle Alice, franchissant les parois d'une psyché, un an avant qu'elle accédât à la célébrité, endeuillée de sa mère, découvrant une réplique des lieux où elle poursuivait sa souffreteuse existence d'enfant mal aimée de son père. Dans cet autre Lacroix-Laval, copie non conforme du sien, Marie-Aurore ou plutôt celle qui signait ses poèmes Marie d'Aurore s'était révélée... Toi, Aurore-Marie, tu revécus ton crime fondateur en princesse des lettres diaphane et décadente, ténue comme un fantôme.

Septembre 1876 était en son jour premier, clôture d'un été de chagrins, néfaste, obituaire (1), couronné par Dame la Mort d'un diadème d'ossements qui s'était allé coiffer la tête décharnée de sa mère emportée par ce cancer horrible. Jà cadavre, jà transie avant même le trépas effectif, telles ces images sculptées du Moyen Âge tardif, puis bière close, corps inerme (2) par son renoncement à lutter contre les fins dernières. Baroque vanité par excellence.

Le mois d'août, en ce château de Lacroix-Laval, près de Marcy, avait été accablant ; accablement de la canicule, des miasmes, exhalaisons des chairs mourantes, des médicaments inutiles, émanations d'une pré-pourriture due à ce squirre (3), à toutes ces tumeurs chancies multipliées en cet organisme débilité d'une adorée maman, si belle autrefois, si semblable à sa fille. Au porche, dans le vestibule, dans les chambres et corridors, dans les escaliers, jusqu'au grenier, planaient encore les fragrances de la décomposition, de la blettissure de la mère bien-aimée,

1 Obituaire : qui se rapporte à la célébration du repos de l'âme d'un défunt.
2 Inerme : inoffensif, impuissant.
3 Squirre : tumeur maligne.



malgré toutes les cassolettes odoriférantes de substances mentholées se répandant partout en la demeure. Bien qu'elle n'eût pas eu le droit d'assister aux obsèques, Aurore-Marie avait été prise de nombreuses défaillances causées autant par sa peine irrémissible que par sa fragilité de primerose. Réfugiée au belvédère, nauséeuse, elle avait extravasé (4) d'abondance près d'une persicaire (5), comme après l'absorption d'un puissant émétique. Engoncée dans sa robe noire de deuil, Aurore-Marie s'était évanouie. La fidèle Alphonsine l'avait prise en charge, fait porter dans sa chambre, allongée sur le lit orfrazé (6) au ciel empli de damassures tombant mal à propos, parce qu'y étaient représentées des bergeries allègres. Elle était demeurée tout habillée, même pas déchaussée, et, quoique corset et autres carcans qu'on lui avait imposés ce jour-là au nom des convenances la tourmentassent grandement, Alphonsine était parvenue à l'apaiser, parce qu'au verre d'orgeat qu'elle lui avait donné à boire, elle avait ajouté quelques gouttes de laudanum (7), prémices à une accoutumance inextinguible. La domestique avait été frappée par l'incarnat pellucide de la fillette de treize ans, par ses yeux grand ouverts, fanaux d'ambre embrumés par les pleurs et par le stupéfiant.

Une psyché, enchâssée dans une armature d'ébène aux moulures tarabiscotées, s'imposa au regard de la malade. C'était le speculum (8) par excellence, le miroir révélateur des contes. Aurore-Marie, attirée par le reflet tentateur, se leva, essaya de surmonter les trémulations (9) de son corps chétif, combattant l'enfièvrement de son front. Eût-elle été sobre, aurait-elle vu ce qu'elle aperçut dans la glace ? Elle ne s'illusionnait pas ! L'inversion normale du reflet n'était pas seule en cause. De l'autre côté, la chambre lui parut meublée différemment, plus claire, plus jolie. Sur une étagère, des poupées s'y trouvaient alors qu'ici, le sévère et intransigeant Albéric avait imposé à son enfant que toutes ses petites amies fussent enfermées dans un placard, avec interdiction qu'elle y touchât, parce qu'il ne fallait pas qu'une fillette portant le deuil de sa génitrice se réfugiât dans le giron sécurisant mais infantile de ces confidentes faciles et mutiques pour qu'elles la consolassent de l'irréversible perte. Elle avait supplié Père, dès après l'exsufflation (10) ultime de celle qui l'avait engendrée. Elle l'avait vu refermer le placard de ténèbres sur ses amies de cire, de porcelaine et de biscuit, sur Ellénore, sur Ysoline, sur Ondine, sur Phidylé, à jamais. Père avait caché la clef, sciemment, en un endroit inaccessible. Les poupées étant lors de l'autre côté, Mademoiselle de Lacroix-Laval décida d'aller les reprendre outre-lieu. Aurore-Marie tendit un doigt, juste un, et effleura la glace. Son reflet accomplissait le même geste. Les deux doigts coïncidèrent, semblant n'en faire plus qu'un. Puis, sans crier gare, la

4 Extravasé : répandu hors des vaisseaux ou du corps.
5 Persicaire : plante herbacée.
6 Orfrazé : orné d'une étoffe brodée d'or.
7 Laudanum : teinture alcoolique d'opium, utilisée naguère comme sédatif.
8 Speculum : miroir en latin.
9 Trémulation : tremblement léger et rapide.
10 Exsufflation : action d'évacuer de l'air.



substance de verre fondit. Il se produisit un phénomène incongru de fluidification de la matière. Elle s'engagea en cette glace, y pénétra résolument, sans se poser de question. Ce qui était, était. Qu'importait que ce fût une simple manifestation illusoire de son délire ! Elle fut lors ailleurs, dans sa chambre bis.

Aurore-Marie ne pouvait expliquer comment cette faculté de franchir la psyché lui était venue. Etait-ce une opération du Saint Esprit ? Etait-elle mue, guidée, par quelque tiers suprahumain, qu'elle n'appréhendait pas, dont elle ignorait nature et provenance ? C'était la première fois qu'un tel phénomène lui arrivait. Elle s'en ébaudit.

Aussitôt, une nouvelle impression la domina ; c'était comme un sentiment d'allègement optimal. Elle ne pesait plus rien. Même, elle flottait, au-dessus du parquet latté et vernissé. Etait-elle devenue ectoplasme ? Elle avait eu écho des expériences spirites, des tables tournantes que feues ses grand-tantes Philippa et Olympe avaient pratiquées en séances régulières. Non, ce n'était pas une décorporation ! Observant la face du miroir qu'elle avait quittée, son monde, elle n'aperçut pas son double allongé sur le lit, mais se vit debout, telle qu'ici, inverse. Elle toucha de nouveau la glace : la fluidité avait disparu, le passage était clos.

Elle observa la literie, le mobilier, les poupées. C'étaient bien elles, avec des vêtures identiques, bien qu'elles différassent par d'infimes détails, dans la coupe des robes, dans la coiffure tout particulièrement. Elle voulut s'en saisir, tendant les mains vers celle qu'elle préférait, Ellénore, d'un blond roux, aux joues rosées, à la longue natte tressée ornée d'une faveur émeraude.

« Mignarde mie, ô mignarde mie » murmura-t-elle.

Les pantalons de la poupée dépassaient de ses jupes empesées ; on les portait donc ici aussi longs que trente années plus tôt. Aurore-Marie allait serrer Ellénore contre son cœur, la bercer, lorsqu'elle se ravisa : « Si je volais quelqu'un ? Si la propriétaire de ces poupées n'était pas moi-même mais une autre fillette fort différente ? » soliloqua-t-elle.

Bien que les persiennes fussent ouvertes (c'était un radieux après-midi de septembre), Aurore-Marie avait l'impression d'une relative opacité des aîtres (11). La clarté de cette pièce n'était point obscurcie, mais surnaturelle. Elle s'approcha de la méridienne, meuble absent de l'autre côté. C'était cela : un camaïeu sépia rendait les contours incertains, les couleurs presque monochromes. Elle croyait s'être aventurée dans une photographie, une de ces épreuves préraphaélites, telles les œuvres de Julia Margaret Cameron. De fait, elle pensa que la monochromie ocrée, jaunâtre, était imposée par la nature même de cet outre-lieu cliché tridimensionnel : qui disait reflet photographique signifiait négatif.

11 Aître : bâtiment ou partie d'un bâtiment.



Elle se résolut à quitter la chambre, à partir à la rencontre de ceux qui habitaient ce Lacroix-Laval-là. Elle ouvrit la porte, franchit le seuil, referma l'huis avec délicatesse. Plus rien dans l'agencement des corridors ne sembla correspondre à son décorum familier : tout était inversé.

Elle marcha, ayant toujours l'impression de se déplacer en flottant comme un pur esprit. Elle glissait dans le flou, au sein d'une propriété dédaléenne où elle ne se repérait plus, franchissant pièces, antichambres, escaliers, avec une facilité déconcertante, ne ressentant aucun effort musculaire, se promenant en ce Lacroix-Laval second, dupliqué telle l'autre partie d'un sablier, château à la vastitude insoupçonnée, aux dimensions tourneboulées, dans des enfilades de salons démultipliés à loisir. Ce lacis de couloirs, de pièces, dont ses narines humaient les émanations d'encaustique (12), dégageait une impression d'immensité non fortuite. Un sentiment des plus dérangeants traversa le cerveau de la jeune orpheline, sentiment qui muta en questionnement insoluble : elle crut que sa propre pensée engendrait tout cet univers parallèle au fur et à mesure qu'elle y songeait, que l'idée lui en venait. Il suffisait qu'Aurore-Marie imaginât en ses méninges chacun des détails de ces lieux improbables, pour qu'ils devinssent réels, palpables... Elle hasarda ses doigts aux murs, effleura les meubles, les bibelots. Tout était matériel, tangible.

Dans ce château en négatif, elle finit par croiser diverses personnes ne la remarquant pas. À la différence de la matière inerte ou anciennement organique, ces vivants demeuraient fantomatiques. C'étaient des ombres, à la consistance de celles des spirites, des domestiques peut-être. Aurore-Marie captait des virtualités d'êtres, des silhouettes non totalement matérialisées. Ces « esprits », elle ne s'en inquiéta pas ; elle les ressentait comme rassurants, familiers. Elle pensait que certains étaient ses chers disparus, ses grands-parents, sa mère, ses tantes, son petit frère, qu'elle voyait, obombrés (13) d'onirisme. Là, il y avait un garçonnet pareil à Louis, mais d'une autre nuance de cheveux, plus brune ! Il transportait une boîte de soldats de plomb. Tous ces faux fantômes s'affairaient en leurs occupations quotidiennes, indifférents à elle. Rassérénée par ces présences d'outre-tombe ici vivantes, Aurore-Marie recouvra d'instinct l'itinéraire du chemin vers l'autre elle-même qu'elle pressentait s'approchant. Après un dernier escalier, elle débusqua le boudoir où cette autre nichait. Elle entendit, un peu distante, avec une émotion qui la remua, la voix aimée de la mère appelant :

« Marie-Aurore, il est l'heure de dîner. Alphonsine monte te chercher.

— J'arrive dans un instant, Mère. »

Le prénom aussi était inversé. Lors, retenant un sanglot, Aurore-Marie franchit le seuil du boudoir, s'offrant toute à la vue de l'autre

12 Encaustique : solution de cire dissoute dans un solvant.
13 Obombré : couvert d'ombre.



elle-même. Enfin, elles se rencontraient. Aurore-Marie ne put réprimer un hoquet à cette apparition désirée et sidérante de vénusté (14).

Elle était assise, devant une écritoire, occupée à composer un poème en strophes aux rimes entrecroisées ou embrassées. Elle écrivait de la main gauche. Elle était brune, d'un brun de jais lumineux, orfévré de reflets bleus, coiffée d'anglaise, splendide, grand'belle ! La coupe de sa robe ivoirine différait de celles en usage en l'autre 1876 : elle avait conservé cet aspect apprêté, empesé d'empois (15), encagé d'osier, en usage dix ans plus tôt. Aurore-Marie fit ce constat : comme pour les poupées de tantôt, la mode des dessous était demeurée aux longs pantalons de broderie tombant jusqu'aux chevilles. Cela seyait à ravir à la noire enfant à l'incarnat mat, dont les prunelles d'alabandine (16), graves, dévisagèrent l'intruse, la visiteuse blonde. Son corsage s'agrémentait d'un tablier et d'une ceinture aussi blanche que le reste de sa toilette.

Elle affirmait ainsi sa qualité de vierge, de vestale des belles-lettres. Ses longues anglaises d'ébène à la brillance hors normes, ornées de padoues (17) roses, rappelaient celles de la courtisane Marie Duplessis, ajoutant à sa beauté d'exception. Seule la forme de son visage, cet ovale triangulaire, félin, elfique, ressemblaient à sa jumelle inverse. Mais ses attitudes, sa gestuelle affectée, les expressions de sa face, revêtaient un je-ne-sais-quoi troublant, parce que, depuis toujours, Aurore-Marie avait préféré les cheveux noirs. Elle se fût souhaitée brune, si Dieu l'avait voulu. De plus, cette affection qu'avec une irrépressible brusquerie elle ressentait présentement, allait au-delà d'un simple saphisme éphébophile (18). Elle revêtait une autre forme, variante du narcissisme : en aimant cette fillette aux boucles d'ébène, Aurore-Marie s'enamourait de son double en négatif, la substituant à elle, s'essayant à concrétiser la relation charnelle qui, immanquablement, aurait surgi entre elles-deux après la nubilité... si la jalousie criminelle ne l'avait pas emporté. Ç'aurait été une affection sororale saphique irrépressible... un inceste anandryn (19) entre fausses jumelles, un onanisme dual...

« Double, ô mon Double, je suis Toi, Tu es moi... / Aimons-nous de tout notre cœur, de toute notre âme, / De toute notre chair et de toutes nos forces, / Unissons nos corps en une unique Femme... », écrirait en 1891 Aurore-Marie en ces vers immoraux, modernes par leur abandon de la rime, en cette expression sublime des amours gémellaires, d'entre soi-même, constituant la matière infâme de son recueil posthume Pages arrachées au Pergamen de Sodome. Notre poétesse inspirée saurait s'en souvenir dans une autre œuvre, un roman odieux d'obscénité : Le Trottin.

14 Vénusté : beauté gracieuse.
15 Empois : poudre d'amidon.
16 Alabandine : grenat rouge foncé.
17 Padoue : ruban de soie.
18 Ephébophile : qui est attiré par les adolescents.
19 Anandryn : masculinisation du mot « anandryne », lesbienne.



À l'intromission duale, Marie-Aurore n'avait pas tressailli. Cette intrusion n'était pas une surprise. Elle attendait la doublure. Elle avait senti son esprit à la coiffe blondine planer, de l'autre côté de sa propre psyché.

Malgré les obscurcissements de ce boudoir, communs à tout cet au-delà photographique, Marie-Aurore était la seule qui apparût nette au regard de sa déjà rivale. Le boudoir lui servait de sanctuaire, de petit coin intime, de conceptacle (20) nécessaire à son inspiration. Elle y sollicitait les muses. Lacroix-Laval était le corps macrocosme symbolique, le présent boudoir la gésine placentaire où les poèmes-fœtus se développaient jusqu'à leur accouchement de papier. Aurore-Marie avait en quelque sorte violé le sanctuaire, remonté ses voies naturelles architectoniques en quête du Saint des Saints où se concevaient les œuvres de la plume. Elle était l'infestation intruse de l'outre-lieu. La psyché avait servi de sexe, d'interface entre l'extérieur et l'intérieur de cet organisme maternel. Mais il y avait risque qu'Aurore-Marie fût traitée comme un parasite que le Lacroix-Laval numéro deux pouvait éradiquer. Or il n'en était rien, car Aurore-Marie avait été acceptée car désirée par l'alter ego brun.

Afin que la destination de ce lieu utérin fût des plus explicites, Marie-Aurore avait fait installer une petite bibliothèque dans cette pièce aux dimensions modestes. Sur les rayonnages, les auteurs du Bas Empire romain dominaient : Ammien Marcellin, Ausone, Orose, Macrobe, Boèce, Sidoine Apollinaire. Les maroquins cramoisis alternaient avec les volumes reliés en cuir de Russie anthracite. L'ouvrage le plus consulté, un peu fatigué par les lectures multiples, était le fascinant Commentaire sur le Songe de Scipion. C'étaient des œuvres rédigées en un latin de la décadence, des invasions barbares, en une langue altérée, polluée par les fermentations putrides de la mort annoncée de la civilisation antique. Marie-Aurore était comme sa duale une décadente juvénile. Toutes deux pourraient communier en une entente intellectuelle complète. Merveilleux mais trop inespéré.

Oui, tout était trop beau là-bas, trop parfait, trop idéal ! C'était lénitif, euphorisant, puéril ! Lors, Marie-Aurore ouvrit la bouche :

« Vous prîtes une excellente décision à me rejoindre diligemment, fit-elle. Je vous attendais, ma mie. Je vis tout ; comment expira votre mère – paix à ses cendres ! – la manière dont vous succombâtes à votre crise de chagrin, lorsque vous franchîtes l'horizon de cette psyché pendant de la mienne ! »

La préciosité de ses paroles aux douces inflexions battait Aurore-Marie sur son propre terrain.

20 Conceptacle : réceptacle, matrice.



« Vous vous affranchîtes fort bien de cet outre-espace-ci ! Bien joué, ma sœur d'ailleurs ! Nous sommes sœurs, n'est-il pas ? Vous coïncidâtes avec moi dans votre action d'extirpation de la matrice maternelle, me trompé-je ? Vous naquîtes bien, comme moi, le 4 mai 1863 à matines ?

— Oui-da » acquiesça Aurore-Marie.

Elle était tout en grâce. Elle s'exprimait avec des tournures anglomanes, peu communes. Elle usait à ravir de ce passé simple si peu goûté dans l'art de la conversation.

« Figurez-vous, ô jumelle aux cheveux de vieil or, que le poëme présentement en voie d'achèvement, ici, sur l'écritoire, doit vous être dédié. J'irai le classer dans cette chemise, où se trouvent tous mes vers constitutifs de mon recueil, Le Cénotaphe théogonique, voué à une publication prochaine. »

Elle désigna d'un geste doux une chemise in-quarto cartonnée, allumant une lueur d'avidité dans les yeux de la rivale.

« Vous avez de bien belles prunelles. Au miroir, je ne m'en étais point aperçue. Veuillez me pardonner. Peut-être faudrait-il que vous lisiez quelques-unes de mes œuvres ? »

Elle se saisit de l'objet convoité, en extirpa un poème, dont le folio, marqué d'une écriture délicate bien que décidée et franche, fut remis aux mains d'Aurore-Marie.

« Lisez à haute-voix, je vous prie. »

La jeune fille débuta. Marie-Aurore feignit une écoute attentionnée, mais, se ravisant, préféra terminer la poésie en cours, avant de la signer. Elle mit le point final au vers ultime, y apposa sa signature affectée : Marie d'Aurore. La date compléta le poème : 1erseptembre 1876. Tirant une montre dont la chaîne pendait à sa châtelaine (21), la brune enfant marmotta : « Alphonsine tarde bien. Je l'ai connue plus prompte à venir me chercher. Louis a dû maugréer, faire des siennes comme souvent ! »

Cependant, Aurore-Marie dodelinait, se balançait, hallucinée, bercée par le rythme et la musicalité des strophes :

La rose ptolémaïque

Le suc au doigt blessé du grain d'ampélopsis
Par l'amuïssement fortuit des novices d'Eleusis
Dégoutta de la trémière rose aux pétales blancs du lys (...)

Ne pouvant poursuivre, elle s'interrompit, terrassée par l'émotion. Jamais elle n'atteindrait un tel niveau d'écriture, elle qui s'escrimait vainement depuis l'âge de huit ans, ne produisant que des bluettes naïves,

21 Châtelaine : chaîne d'orfèvrerie attachée à la ceinture.



insignifiantes. Enfonçant le couteau dans la plaie vive de l'envie, Marie d'Aurore tortura la duale en récitant l'autre œuvre, ce sans titre à l'encre encor fraîche :

> Je pleure l'amour enfui seulette en mon palais.
> Tourangelle de buis, morvandelle de blé
> Pastourelle au flageolet flûtiau qui en la prime enfance
> Jouait la tarentelle et encor d'autres danses. (...)

C'en fut trop. Aurore-Marie se résolut : il lui fallait convaincre Marie-Aurore de passer de l'autre côté avec ses poèmes. Elle l'enjôlerait, la duperait puis l'éliminerait, définitivement. Il ne devait exister qu'une Aurore-Marie poétesse sur terre. Tandis que le pas lourd de la domestique se faisait enfin entendre, Mademoiselle Aurore-Marie Victoire de Lacroix-Laval empoigna la main gauche de Marie-Aurore Victorine de Lacroix-Laval. La puissance inespérée de cette poigne droite la subjugua. La future baronne de Lacroix-Laval subodorait que Marie-Aurore était une jumelle gauchère inversée. En Marie d'Aurore, elle supposait que tous les viscères s'opposaient aux siens, disposés en miroir, asymétriques, ce qui posait la question de sa viabilité en l'autre monde. Le contact de ces deux mains eut des effets inattendus. L'une l'autre se comportèrent comme s'il se fût agi d'un léger heurt matière/antimatière, entre deux mondes souffrant d'une ténue dissymétrie des forces les rendant incompatibles. Les deux mains parurent fusionner, s'accoler, en émettant force éclairs bleutés. Des rayons d'énergie émanaient d'elles, s'en extrayaient, en une diffraction, une déviation quantique des photons.

« Viens avec moi avec tes poëmes, dit tout simplement Aurore-Marie. Tu es mon invitée. Je suis si seule et triste. Console-moi. »

Marie d'Aurore fléchit. Alphonsine arrivait, aussi spectrale que les autres. Elle était sans danger pour Aurore-Marie, mais pouvait-elle retenir la doublure ? Elle usa d'un biais, murmurant, à l'oreille de celle qui lui parut soumise, ce qu'il lui fallait dire, afin de rassurer cette copie de sa fidèle servante.

Marie d'Aurore répéta mot pour mot les paroles susurrées par les lèvres vénéneuses du double :

« Laissez-moi Alphonsine. J'éprouve une petite faiblesse et n'ai qu'un chiche appétit. Je souhaiterais absorber quelque tisane. »

Il était logiquement prévisible que Marie d'Aurore se pliât aussi facilement à la volonté d'Aurore-Marie. La gémellité issue de la psyché imposait qu'elles possédassent le même fonctionnement commun du cerveau, et il était indéniable qu'au contact magnétique des mains, toutes deux avaient fusionné en esprit. La brune enfant, exécutant les volontés de



la rivale, tira de la chemise qu'elle avait désignée un petit cahier contenant les brouillons manuscrits de ses poèmes et le fourra dans la poche de son tablier.

La future baronne de Lacroix-Laval, tenant fermement par la taille celle qu'elle jalousait, l'obligea à rejoindre le lieu de jonction entre les deux mondes, sans que Marie d'Aurore résistât, telle une poupée dépourvue de volonté. Elles passèrent parmi les nuées de fantômes indifférents à leur duo. Enfin, elles furent dans la chambre du passage, devant la psyché coupable de ce transport extraordinaire.

« Passe devant, franchis le miroir te dis-je... Je te suivrai, ma mie... » dit la future criminelle en des inflexions hypocrites, achevant d'endormir le peu de méfiance et de réticences qui eussent pu subsister en la personnalité de la belle enfant. Marie d'Aurore s'exécuta ; l'autre la suivit, comme franchissant l'onde d'un lac opalescent scintillant de milliers de lueurs ogivales et fugaces au soleil déclinant. Au surgissement du duo de la glace, la lumière eût dû dévier, se réfracter, en cela qu'un dérangement venait de se produire dans l'agencement de l'édifice universel.

Nullement déstabilisée, Marie d'Aurore se contenta de cligner des yeux, en présence de l'autre chambre. Elle notait les différences avec sa pièce familière, comme en un de ces jeux puérils où il s'agit de repérer les sept divergences entre deux dessins naïfs. Le lieu était certes cossu ; les meubles de prix dénotaient un goût aristocratique certain, mais une atmosphère glauque, lugubre, s'en dégageait, alors qu'en son propre univers, Marie d'Aurore vivait dans la joie et la lumière.

Marie-Aurore eut à cœur de s'enquérir des poupées dont elle supposait qu'elles existassent là, parce qu'il eût été affligeant qu'on privât une fillette des joujoux indispensables à son divertissement. À ses questionnements, Aurore-Marie fut peu diserte, se contentant d'un vague grommellement signifiant : « Père m'a punie et a caché tous mes jouets. »

« Plutôt que de simuler avec des amies de cire et de porcelaine, nous allons toutes deux au jardin faire cela pour de bon. Il n'est plus temps de poursuivre la comédie. » ajouta-t-elle.

Marie d'Aurore aurait pu s'inquiéter des dernières paroles prononcées d'un ton détaché par la bouche amère de son double imparfait. Aurore-Marie aimait à musarder et à baguenauder dans le jardin de Lacroix-Laval, à y inviter quelquefois des amies aussi snobs et distinguées qu'elle. Aussi, bien qu'elle fût en deuil, de par l'absence du père en voyage pour régler les affaires de succession, nul dans la domesticité ne s'étonna de voir la jeune fille tenir la main d'une ravissante brunette à la toilette un peu démodée, et la conduire au belvédère où une table et des chaises cannelées semblaient les attendre pour le thé. Au soleil, il était quatre



heures de l'après-midi. Aurore-Marie mesura que, là-bas, comme ici, le temps avait filé ordinairement. Le service à thé reposait, un service de Chine marqué du lambel (22) des Lacroix-Laval, deux L entrelacés, serpentins, sensuels, en une union à la fois mystique et scabreuse.

« Que souhaiteriez-vous prendre ? Nous avons des assortiments de thés anglais des Indes... Darjeeling, Earl Grey, Orange Jaipur, du thé vert à la menthe aussi.

— Je me contenterai de quelques gorgées d'orangeade bien fraîche. Il fait quelque peu chaud encore en cette arrière-saison et je ressens une grand'soif.

— C'est que... Nous n'en avons point. Mis à part de l'orgeat, je ne puis vous offrir autre chose que du thé, ma mie. »

D'instant en instant, Marie d'Aurore paraissait toujours plus subjuguée par sa compagne. Elle fixait la ciselure de la bouche, ressentait une sorte d'enchantement prendre possession d'elle. La robe noire de sa compagne, d'un rigorisme espagnol, la fascinait, car elle engendrait un vif contraste avec la pâleur de son épiderme, les cernes de ses grands yeux ambrés marqués par la douleur, et par-dessus tout, elle éprouvait une obsession irréfrénable pour cette chevelure soyeuse tire-bouchonnée, aux mille dorures subtiles, entrecroisée d'éclats blonds-roux, diamantée par un soleil déclinant qui s'en venait frapper le belvédère ornementé de vasques moussues d'où s'échappaient des bouquets odoriférants, composés de toutes les senteurs fleuries de la fin de l'été.

« Tant pis, fit la rivale aux boucles de jais. Je prendrai une tasse d'Orange Jaipur.

— Je m'occupe de la bouilloire et je reviens. »

Marie d'Aurore l'attendit, profitant de ce laps de temps pour s'abandonner à une rêverie poétique dont les cheveux blonds de la nouvelle amie constituaient la principale source d'inspiration. Ses sens s'éveillaient à quelque chose d'étrange, à l'orée gémellaire des affections saphiques ; elle s'enhardissait à souhaiter qu'Aurore-Marie ôtât sa résille et défît toutes les épingles retenant ce plantureux ensemble digne de Marie de Magdala, parure de la pécheresse qui, cependant, passait à l'action. Aurore-Marie savait doser les médicaments, les électuaires, les thériaques, les opiats (23), afin qu'ils devinssent de foudroyants poisons. Il suffisait d'ajouter l'infinitésimale goutte de ciguë au désaltérant breuvage pour que l'efficience de cette potion de mort, mélangée au thé à l'orange (un parfum d'écorce forte) fût totale et comblât l'envie de meurtre de la jalouse.

Aurore-Marie apporta un plateau avec la théière dont le col laissait échapper des corolles.

« Attention, il est bouillant. »

22 Lambel : blason, armoiries.
23 Electuaire, thériaque, opiat : remède, médicament.



Marie d'Aurore désira que la boisson refroidît quelque peu, car elle craignait de brûler ses muqueuses délicates.

Elle balbutia :

« Vos cheveux sentent bon... Avec quoi les parfumez-vous ?

— Je les humecte d'essence de violette et de néroli (24).

— Puis-je toucher ?

— Je vous le permets. »

C'était là la dernière faveur accordée à celle qui doit mourir. Aurore-Marie défit toutes les épingles qui retenaient sa splendide parure qui cascada jusqu'à ses mollets. Alors, Marie d'Aurore s'y noya toute, humant cet orpiment (25) miellé et fabuleux, se grisant de ses exhalaisons, caressant les douces mèches parfumées, les embrassant, les parcourant de l'ourlet de ses lèvres, s'en délectant en un jeu troublant et vertigineux de Gomorrhe. Son cœur battait à grands coups, presque à en meurtrir sa gorge de nymphe. Enivrée, elle se détacha de cette masse de prostituée de Babylone miniature, puis, sans marquer la moindre hésitation, but d'un seul trait la tasse d'Orange Jaipur.

Les convulsions survinrent, immédiates. Marie d'Aurore ne put que balbutier un « Quoi ? » prosaïque et dérisoire tandis qu'elle se tordait de douleur et s'affaissait en vomissant, empoissant sa robe de vierge pure. Son forfait accompli, Aurore-Marie contempla le cadavre. Un phénomène étrange advint : la morte devint luminescente, phosphora quelques instants, puis parut s'étioler, se désagréger particule par particule, pour ne plus demeurer que sous l'aspect de traces d'une poussière collante, qui adhérait aux bottines d'Aurore-Marie telle une poix insane.

Seul demeura de Marie d'Aurore le tant convoité cahier de poèmes, qu'elle avait placé dans la poche du tablier agrémentant sa vêture virginale. Aurore-Marie le ramassa : il contenait tout le recueil désiré, dans son style parnassien inoubliable. Elle en déchiffra le titre, afin de vérifier s'il concordait avec les dires de la défunte : Le Cénotaphe théogonique, à l'hermétisme insigne. Une usurpation littéraire débutait.

24 Néroli : essence tirée des fleurs de bigaradier ou d'oranger doux.
25 Orpiment : écaille dorée de sulfure d'arsenic, utilisée en peinture et tannerie.

Contre-
utopie



Daimôn

Philippe Sarr

Cette rubrique est consacrée à une nouvelle relevant du genre de la contre-utopie, se déroulant donc dans un univers sombre et imaginaire.

« Aujourd'hui, nous voyons au moyen d'un miroir,
d'une manière obscure… »
Première épître aux Corinthiens, saint Paul

Depuis bientôt cinq heures, et par plus de 38° à l'ombre, je promenais mes doutes et mes rancœurs dans les jardins de la Vallée aux Loups. Il se disait que la nuit des fantômes aux mains gigantesques s'y rendaient armés de crucifix et vêtus de longs draps blancs. Des gens qui étaient morts des suites d'une overdose à l'alop, pour la plupart d'entre eux. Aussi, si j'étais là, la tête et l'estomac brouillés, c'était pour faire la nique aux dealers qui sévissaient dans le coin. Des gars à l'identité on ne peut plus trouble dont on disait — comble de l'absurdité — que certains n'étaient pas humains ! Le hic, c'était que j'étais moi-même de la BAD, l'un de ces types sans foi ni loi qui formaient la base vivante de notre société. Pour résumer, j'étais à la fois le loup et l'agneau. Le prédateur et la proie. Et si le second ignorait ce que le premier lui réservait, le premier, quant à lui, en était encore à se demander si le jeu en valait la chandelle.

Ils étaient donc une quinzaine à faire le gué. Se trouvait parmi eux Max, mon modèle. J'ai serré les dents. Je ne devais pas oublier que j'avais un boulot — des plus ingrats — à accomplir. Raison pour laquelle (les avatars avaient une conscience !) j'étais malade, une sorte de Janus trimbalant ses démons lancinants sur une scène aux allures de champ de bataille où se jouaient et se déjouaient nos vies. Mettre sa peau sur le billot pour quelques grammes d'alop pure était la norme en ce lieu maudit, où chacun maîtrisait à merveille l'art de la fuite et de la fugue ! Je me suis épongé le haut du crâne, ai fait deux fois le tour des jardins où des gamins disputaient une partie de foot, puis me suis avancé vers le mur de tags. C'était le repaire ! Là où il aurait suffi que je claque des doigts pour que cette bande de vauriens issus des bas-fonds de la ville se retrouve sous les verrous illico. J'ai chopé mes jumelles. Un grand type chauve, au physique sec et nerveux, répondant au nom de Max, m'attendait au coin. Mon redoutable et ténébreux modèle avait l'air de souffrir à en juger par les grimaces qui secouaient nerveusement son visage buriné et les nombreux spasmes qui agitaient le creux de son abdomen.



— Xam ?

Je me suis retourné. Max n'en est pas revenu sur le coup.

— Ils t'envoient donc pour me tuer, ces salauds, c'est ça ?

— Han, han, j'ai rétorqué.

Max était le digne héritier de Muab'ib, une sorte de parrain sans scrupule qui régnait comme un prince sur le marché de l'alop. Même les plus fervents d'entre nous — les avatars de la BAD —, le savaient, l'expérience aidant, que Max ne rigolait pas, que Max avait un carnet d'adresses plus fourni que les archives nationales.

Il se murmurait, ici et là, que l'alop était fabriqué hors système solaire, qui plus est sur une exo-planète en tout point semblable à la Terre où seuls quelques modèles avaient soi-disant accès (depuis quelque temps, il était difficile d'obtenir des informations précises sur sa provenance exacte), un accès rendu possible par les fameux navtemps (navigateurs temporels) dont les vaisseaux étaient aux mains des autorités. Outre ses effets dévastateurs sur le système nerveux (troubles du langage, aphasie, etc.) soutenus par les officiels, l'alop, un combiné d'alcool et d'un dérivé de l'opium, possédait, selon la rue et la vox populi, des vertus anti-oxydantes : augmentation de l'espérance de vie en même temps que développement des facultés de perception. D'où un commerce particulièrement juteux mais prohibé, un commerce rentable qui, au bout du compte, ne profitait qu'à une poignée d'hommes et de femmes, oligarques, qui prenaient grand soin de garder leur identité secrète. À l'origine, les avatars avaient été créés par les modèles (ceux qui représentaient le contre-pouvoir et avaient le monopole de l'alop) dans le but de se protéger, de semer le trouble et la confusion chez leurs adversaires. Ces derniers, également très avancés technologiquement, avaient rapidement trouvé la riposte par la création de nouveaux avatars, les daimôn, des copies d'avatars auxquels on avait confié la délicate et périlleuse mission de pister, puis de débusquer les contrebandiers. Éventuellement de les supprimer, avant que ces derniers ne soient devenus trop puissants.

C'était à cette dernière caste que j'appartenais. Celle des daimôn.

Nous sommes donc restés plusieurs minutes à nous épier l'un l'autre. J'avais la main droite rivée sur mon flingue. Max avait la sienne planquée dans ses poches de pantalons. Je savais Max capable des pires vilenies, comme celle de vous planter dans le dos sa cargaison de douleurs et de frustrations. Je m'apprêtais à ruer dans les brancards lorsque l'un des gamins qui jouaient au foot derrière nous, s'est mis à appeler sa mère. Je me suis à nouveau retourné. Le gamin s'est effondré comme une merde au milieu de l'étang. Il n'était pas rare que quelques balles perdues en soient réduites à faire feu sur la première cible venue, faute de mieux…



J'ai fait volte-face, ai aperçu les traits étrangement déformés de mon visage dans l'étang. Puis ceux de Max. De son avatar ! J'ai tenté d'accélérer le pas, mais j'avais mal aux jambes. Et avoir mal aux jambes en cet endroit dantesque était rédhibitoire ! Trois types que j'avais pris en filature la veille, puis remis aux autorités compétentes, m'en avaient donné du fil à retordre, de quoi emmailloter toute la muraille de Chine dans un corset géant. J'ai sorti mon flingue, un Parabellum tout neuf qui m'avait été remis la veille pour fêter mon inclusion dans la BAD. Mon autre main s'est mise à trembler. Syndrome logique qui frappait tout avatar qui se respectait, y compris les daimôn et ceux qui avaient, comme moi, retourné leur veste !

— Xam, pas un geste, mon vieux !

— Purée, j'ai fait.

Je n'ai pas bougé un cil. Je me suis baissé, ai feint de ramasser une feuille d'érable qui traînait à mes pieds, puis me suis relevé brusquement, la main tendue en direction de l'étang. Max, ou plutôt son avatar, s'est mis à effectuer d'étranges mouvements de rotations avec les mains.

Chez les avatars, la main était un organe essentiel sans laquelle (question de savoir-faire ?) ces derniers étaient condamnés au silence et à l'errance. C'est pour combler ce trou, cette solution de continuité dans l'espace social, qu'ils avatarisaient (créer des avatars) jusqu'à la dystonie, se façonnaient une réputation pour créer une illusion « faite main », donc authentique ! À la limite, ils ne faisaient main-basse sur le monde réel, via leurs modèles vivants, que par le biais de l'avatarisation. Ils en définissaient et réglaient eux-mêmes les mouvements naturels. Pourvus, à la manière du dieu Shiva, de plusieurs bras (au moins cinq), et d'autant de mains que d'aucuns qualifiaient de baladeuses car tellement mobiles, ils défrayaient la chronique, à tel point que certains artistes n'hésitaient pas à les représenter dotés d'une toute petite tête et d'une multitude de mains ! Une écrevisse chez qui la main remplissait une double fonction à la fois de « création » et de « destruction », voire triple si l'on y ajoutait la dissimulation ! Trait d'union entre les avatars et leurs modèles, la main formait une extension tangible des pensées de ces derniers. Celle qui faisait trace. Transformait le monde, le modifiait, le signait et le mettait à portée de main, donc. D'où que l'on passait pour des sortes d'ébénistes égrillards qui avaient fui le monde de la matérialité faute d'y avoir trouvé du sens : dans chacun d'eux, disait-on, il y avait une main qui parlait et pensait (parfois un pied, notons, d'où l'expression « avatariser comme un pied », péjorative, certes !). La main de l'avatar était donc un organe réflexe à la fois riche et puissant, qui faisait que l'avatarisation se manifestait chez eux par une série de mouvements lapidaires qui constituait l'acte même d'avatariser. Chez eux, la main, celle qui faisait œuvre de destruction et de



création, était une main résolument libre (allusion aux fameuses « mains libres » de Paul Éluard : une composition à quatre mains relevant d'un système organique complexe, les quatre mains écrivant et dessinant en même temps, de façon automatique !). Si l'avenir, pour les avatars comme pour les daimôn, se lisait dans les lignes de la main, c'était que cette dernière échappait non seulement à leur corps (dont elle n'était que le satellite, un satellite baladeur !), à leurs pensées (comme nous venons de le voir) mais aussi, et c'était une découverte fondamentale, à la tyrannie du temps !

Max a continué à agiter les mains dans tous les sens. Comme un moulin devenu fou. À chaque mouvement de celles-ci, j'avais l'impression de remonter le cours du temps, d'être comme une bulle d'air dans les remous impétueux d'un fleuve infernal et malicieux.

— Tu vas pas faire ça, hein ! Je suis ton meilleur avatar, merde ! Ton navtemps ! Celui grâce auquel tu es ressuscité, revenu parmi nous dans le monde des vivants !

J'ai tenté de me faufiler à l'intérieur d'un autre groupe d'avatars, lequel s'est immédiatement refermé sur moi tel un gigantesque globule protéiforme. Vu la quantité astronomique d'alop que j'avais dans mes fouilles, je risquais gros, bien plus que ne le pensaient mes bras ballants comme deux spaghettis al dente, ou mes mains. Des mains comme des pinces de crabe. Max s'est renfrogné, puis m'a soudain fait face. L'air était saturé d'une écume vive et moussue qui n'allait plus tarder à nous engloutir.

— Tu n'es qu'un traître d'avatar, a hurlé Max en pointant sur moi un doigt vengeur. Tu n'es qu'un foutu traître d'avatar, Xam !

J'ai poussé un petit cri d'orfraie au moment de pénétrer dans la fourgonnette. Celui d'un daimôn à l'esprit contrarié pris dans la tourmente. C'est la feuille d'érable qui donne le tempo, j'ai pensé. Seulement la feuille d'érable !

J'ai tiré dans le tas. La balle m'a traversé le bras, puis une partie de la tête. Qui était qui ? C'était difficile de le savoir, puisque finalement Max et moi poursuivions le même rêve, le même espoir, suivions la même trajectoire en direction du vide !



La douleur myope

Collectif

Cette nouvelle, sur le thème général du numéro, a été écrite sur le principe du round-robin, plusieurs auteurs en rédigeant une partie chacun à leur tour (le titre est le résultat d'un tirage au sort entre les mots proposés par les auteurs).

1 (par Nicéphore Pétrolette)

Tout commença lors du 66e Congrès de la Fédération Européenne des Fabricants de Palettes en Bois (FEFPEB). Tibus Goujon-Valette se tenait au milieu d'un stand de contreplaqué dernier cri d'importation bosniaque, les bras ballants, la bouche sèche et la cervelle décrépite. Lui, l'employé modèle, depuis vingt ans commercial exemplaire de « GIGA Palettes », le vice-leader du marché des instruments de stockage en matériaux résineux, devait se rendre à l'évidence : l'ennui le rongeait. En dépit de tous ses efforts pour se recentrer sur l'essentiel : vendre — comme le disait son supérieur direct, Didier Gros-Soupir, un Antillais semi-obèse qui lui menait la vie dure —, il n'avait plus la foi. Tibus avait perdu la flamme du commerce, le goût des échanges fructueux et même la passion du bois traité. Alors, que lui restait-il ?

Au moment où une grosse pogne poilue de représentant bosniaque en contreplaqué dernier cri se posa sur son épaule, ce fut le nervous breakdown : Tibus Goujon-Valette mordit aussitôt la paluche au sang, arrachant à sa victime un hurlement de goret en rut. Très vite, un rassemblement de badauds et de professionnels interloqués se forma autour d'eux ; la mâchoire obstinément crispée sur la main du Bosniaque en pleurs, Tibus suait à grosses gouttes. Le temps lui sembla ralentir, comme si la situation était irréelle. Dans la foule, le regard fou d'un vieillard lui fit froid dans le dos. N'y tenant plus, il lâcha sa proie peu avant l'arrivée de la sécurité et courut se réfugier aux toilettes.

Que lui arrivait-il ? En fixant dans la glace sa face molle et triste de veau d'abattoir, Tibus Goujon-Valette cherchait vainement des réponses. Sa seule idée fut de s'enfermer dans la chiotte la plus proche, où il resta prostré sur la lunette froide. Que faire ? Où aller ? Dans quel but ? Au bout de dix minutes, un brusque tambourinement à la porte coupa court à ses lamentations intérieures.

— C'est occupé, geigna-t-il.



— Ouvrez, c’est une question de vie ou de mort !

Las de tout, Tibus s’exécuta. En un éclair, le vieillard aux yeux déments lui jeta dans les bras un miroir en bois d’aspect très ancien, referma la porte et chuchota :

— Conservez-le à tout prix. Il en va de notre survie à tous.

2 (par Marianne Desroziers)

Ce que je remarquai en premier, ce fut l’air ébahi du type. Une face molle et triste de veau d’abattoir, c’est l’expression qui convient parfaitement, en tout cas je n’en vois pas de meilleure. Quand il finit par comprendre l’importance de ce qu’il avait entre les mains, son expression changea. Ou plutôt son regard, qui passa du vide abyssal à quelque chose s’approchant d’une lueur d’intelligence alliée à une envie de vivre retrouvée.

Ses lèvres en forme de limaces tremblèrent, ses jambes flageolèrent, une larme coula sur sa joue et il me serra plus fort entre ses gros doigts boudinés. Je me sentis presque ému moi aussi, enfin aussi ému que peut l’être un miroir.

Je dois, à cet instant du récit, chers lecteurs attentifs, vous confirmer les dires du vieillard, mon ancien propriétaire. S’il devait m’arriver quelque chose, c’est ni plus ni moins que toute la race humaine qui serait anéantie.

Ne me demandez pas de vous expliquer le pourquoi du comment.

Je ne suis qu’un objet après tout.

Et puis, il est des choses qui gagnent à rester secrètes. Qui sait ce qu’une personne mal intentionnée pourrait faire de moi si elle savait le pouvoir inouï que je recèle ?

En attendant, le type des toilettes, mon nouveau propriétaire, se sentait revivre : il avait trouvé un sens à sa vie — qui plus est sans même le chercher, quelle chance !

Je me demandai quand il allait enfin se décider à sortir de ce lieu sordide, glauque et pour tout dire très déplaisant pour un miroir comme moi, obligé de refléter tant de laideur. N’oubliez pas que je ne suis pas un objet comme les autres : je me targue d’être un miroir multiséculaire, aux pouvoirs magiques avérés.

La vie des objets est parfois bizarre. Dire qu’il y a à peine un mois, j’étais l’attraction principale d’une exposition particulièrement attendue au Museum of Modern Art de New York. La célèbre artiste d’avant-garde Marina Abramović m’avait mis au cœur de sa dernière et plus fantasque performance...



3 (par Marlène Tissot)

Bien que toujours culotté, Tibus Goujon-Valette gisait assis sur la lunette des toilettes. Il observait son reflet dans le miroir posé sur ses genoux avec un sourire béat. Ses joues pendaient mollement, mais, en cet instant, c'était le cadet de ses soucis !

Lorsque le vieil homme au regard fou lui avait refilé l'objet, Tibus s'était contenté de le réceptionner à la manière professionnelle de l'employé docile et appliqué qu'il avait toujours été. Puis il avait refermé la porte, repoussé le verrou et reposé son séant sur l'émail froid du cabinet.

Il était resté ainsi, immobile, jaugeant malgré lui d'un œil aiguisé la valeur potentielle du miroir. Le cadre en bois d'aspect ancien n'était ni en contreplaqué ni même en aggloméré. Encore une vieillerie invendable, songea Tibus en se demandant tristement ce qu'il pourrait faire de sa vie maintenant qu'il avait perdu la flamme du commerce.

Son regard glissa sur la surface lisse du miroir, essayant de reconnaître ce qui s'y dessinait. Un faux plafond à croisillons métalliques ? Le cache en plastique d'un tube néon ? Le carrelage mural d'un blanc crasseux, joyeusement décoré de mots fleuris et autres bites en éclosion ? Difficile à dire. L'image était insaisissable et changeante comme celle d'une télé sur le point de rendre l'âme. Habituellement, un miroir réfléchit sans penser, mais celui-ci semblait d'un autre acabit, comme s'il cherchait à s'exprimer. Tibus l'inclina dans diverses positions, tentant d'y déchiffrer un message, puis s'immobilisa. Un sourire monta lentement sur ses lèvres.

Dans le miroir, Tibus se voyait comme il ne s'était jamais vu auparavant. En réalité, il ne se voyait pas vraiment. Il voyait un autre monde dans lequel toutes les palettes en bois traité de Bosnie et d'ailleurs n'avaient plus la moindre importance. Il voyait... fichtre, était-ce possible ? se demanda-t-il. Émerveillé, il effleura la surface du miroir d'un index tremblant et moite, se demandant s'il allait, par ce contact, basculer miraculeusement dans cet autre monde.

4 (par Cyril Calvo)

Subitement, Tibus fut happé par le miroir avec une violence inouïe. Son corps fut projeté avec une telle force qu'il perdit conscience quelques instants.

Sa tête avait percuté le tronc d'un arbre. Les yeux dans le vague, la tête dans un étau, l'homme bedonnant se releva avec grande difficulté. Une douleur atroce traversa ses tempes. Tibus reprit ses esprits et regarda autour de lui. Sa vue troublée par la force du choc ne lui permettait pas encore de bien distinguer ce qui l'entourait.



Puis le brouillard s'estompa. Sa gorge se noua et son pouls s'accéléra devant le spectacle qui s'offrait à lui. Un spectacle prodigieux et effrayant à la fois. Lui qui était assis sur des toilettes publiques quelques minutes auparavant se retrouvait tout à coup plongé dans un monde féerique. Et ce monde, il le connaissait parfaitement. Puisqu'il l'avait rêvé des centaines de fois. Que se soit lors de nuits agitées ou pendant des conférences sur le bois passablement ennuyeuses, son esprit s'échappait et rêvait d'un endroit idyllique et merveilleux.

Tibus aimait se laisser porter par ses pensées, échappatoire face à ce quotidien qui le tuait à petit feu. Seulement, il ne rêvait plus ! Ce miroir l'avait transporté en ce lieu imaginaire. Tout ce qu'il avait créé dans ses songes était présent. Jusqu'au moindre détail. L'arbre séculaire, le chemin de terre menant à une forêt dense et sombre, la petite colline, le village que l'on pouvait percevoir au loin, le ciel couleur ambre... Tibus n'en croyait pas ses yeux. Pourquoi lui ? Et qui était ce vieillard ? Le miroir ! Oui, le miroir... Où était-il ? Il le chercha longuement dans les hautes herbes et finit par le trouver près du chêne qui avait ralenti sa chute.

Seulement, une vision terrible secoua le pauvre homme. Le miroir, celui-là même qui l'avait emmené ici, ce miroir, porte ouverte sur un monde merveilleux et inconnu, était brisé.

5 (par Cécile Benoist)

Comment ferait-il pour rentrer ? L'angoisse de Tibus Goujon-Valette fut de courte durée. Rien ne lui manquerait, pensa-t-il très rapidement, il n'avait pas d'attache dans le monde d'où il venait. Absorbé par son travail, le contact avec les membres de sa famille s'était délité au fil des années. Ses trois épouses successives, choisies quasiment au hasard, l'avaient mis à la porte, si l'on peut dire — il n'était pratiquement jamais à la maison. Faute de connaître les subtilités du calendrier de la procréation, il ne s'était jamais lancé dans l'aventure paternelle. Il n'avait aucun ami — pour quoi faire ? Avec ses collègues, c'était concurrence et compagnie.

Ici, il allait repartir à zéro. Il sentait brûler en lui l'exaltation de ses premières expériences professionnelles, ce sentiment du tout est possible.

— Les pieds en l'air !

L'ordre était loufoque, il n'en disconvenait pas. Pris au dépourvu, il eut l'étrange réflexe d'effectuer une sorte de roue, vague réminiscence de sa jeunesse. Même dans ce monde, son corps restait ce qu'il était : une enveloppe encombrante qu'il traînait, mais comment faire autrement ? Il chuta grossièrement en se tordant une cheville, fut entraîné dans une roulade qui l'emmena vers un buisson où il atterrit sur le dos, les jambes appuyées contre le branchage feuillu, les pieds vers le ciel.



— Original, remarqua la femme, calme et amusée.

Tibus reconnut le son savoureux qu'il avait si souvent entendu dans ses rêves, la voix de l'élue de son cœur — assemblage improbable de mannequins, de chanteuses populaires, d'actrices hollywoodiennes et d'amours de jeunesse. Ça ne l'empêchait pas de ressentir la douleur carabinée qui irradiait dans toute sa cheville.

— Toi, dit sévèrement un homme, on va devoir parler déforestation.

Tibus tenta de s'extirper. En se redressant, il hurla tel un supplicié — une sérieuse gastro-entérite était jusqu'alors la souffrance physique la plus insupportable qu'il ait jamais ressentie — puis se retourna. À côté de la femme sublime se tenait un vieillard. Le vieillard aux yeux déments.

6 (par Céline Mayeur)

Tibus l'avait fait ! Il avait traversé ce miroir aux incantations bizarres. De l'autre côté s'agitaient les fantasmagories de tout un chacun, rapportées par les écrivains, les lecteurs, les chanteurs, les peintres, les cinéastes, les comédiens, les acteurs, les danseurs et autres artistes de salles de bain, de fêtes d'anniversaire ou de spectacles.

Le vieillard aux yeux déments le conduisit dans la face obscure de la forêt. C'était un cortège d'arbres et d'arbustes aux branches tombantes. Ces branches venaient se noyer dans un étang trouble et vaseux d'où s'échappaient des odeurs de mort.

La femme sublime les avait suivis de l'autre côté de la colline en changeant d'apparence régulièrement, pour ressembler à une actrice de cinéma, une secrétaire à la poitrine généreuse, une infirmière ou une chanteuse célèbre. Tibus essaya de lui prendre la main mais cette femme demeurait immatérielle, impalpable et vaporeuse.

Le vieillard ricana :

— Te voilà dans de mauvais draps, mon pauvre Tibus. Pardonne ce rire mais ta chute dans les toilettes était tellement burlesque ! Le sort de l'humanité reposait entre tes mains, et toi tu n'as rien trouvé de mieux à faire que de t'enfermer dans les toilettes, contempler ta bêtise en te regardant dans le miroir, ressasser ton existence minable et tomber de la cuvette comme le plus crétin des hommes en brisant ce portail ! Pauvre fou ! Le plus grand assassin que votre monde ait connu, c'est toi !

— Que dites-vous ? Qu'ai-je donc fait ? Que va-t-il se passer ? bredouilla Tibus, chancelant.

— La mort ! Ce qu'il va vous arriver à tous, c'est la mort ! Il suffira simplement qu'un homme ou une femme rêve ou songe pour qu'il ou elle bascule dans ce monde, sans plus jamais disposer de moyens de retourner sur Terre. Ici, pas d'avenir pour les humains, c'est la décrépitude !



7 (par Pascal D.)

« Enfin ! » fut tenté de dire Tibus Goujon-Valette, commercial de son état. « Enfin la mort ! »

Ce n'était pas trop tôt, tout compte fait.

Tibus se gratta gentiment le museau. Prit une pause que d'aucuns auraient considérée comme un acte de réflexion majeure. Tel était le cas d'ailleurs : notre ami réfléchissait. Le temps sembla s'affranchir de toute logique : en quelques instants (le temps de sa réflexion, qui ne pouvait le mener bien loin), Tibus s'aperçut :

a) que les feuilles des arbres étaient tombées ;

b) qu'une barbe fournit mangeait à présent son visage porcin.

Ainsi donc, et contre toute attente, Tibus avait réfléchi un long moment. Et voici l'état de ses pensées : N'était-il pas déjà mort ? Dans l'autre monde ? À quoi rimait sa vie ?

Sans revenir sur ses triples douleurs amoureuses, son boulot honni, son physique déréglé, tous ces éléments n'étaient-ils pas déjà, en quelque sorte, ce que l'on pouvait qualifier de « petite mort » ?

Autant être mort dans ce charmant endroit, finit-il par conclure au bout du bout de ce que son cerveau pouvait produire comme obscure pensée.

Le temps écoulé, outre qu'il est assassin et emporte avec lui le rire des enfants (et autres mistrals gagnants) avait eu le bon goût de dissoudre le vieillard : peut-être avait-il pourri sur place ? Ce qui pouvait être vraisemblable, si l'on tenait compte de l'amas gélatineux qui gisait aux pieds de notre ex-commercial.

Et la femme vaporeuse n'était plus elle non plus ! Était-il donc seul dans cette forêt décharnée ? L'hiver ferait-il place à l'automne ? Et le printemps à l'hiver ? Avant que n'advienne l'été, encore ?

C'est fort de ces pensées profondes (et le mal de crâne au bord des lèvres) que Tibus Goujon-Valette décida de s'enfoncer, entre les arbres, dans la tourbe noire et humide, d'un pas ferme.

Alors que la nuit et le jour, puis le jour et la nuit, venaient de s'écouler, il s'arrêta, vaguement fatigué.

Un son, plutôt une musique légère et guillerette, lui parvenait aux oreilles là où encore quelques instants auparavant seul un vent violent claquant entre les branches mortes le faisait trembler, lui, le petit homme.

Il y avait donc de la vie dans cet endroit de mort ?

Le paradoxe le fit sourire.

Il décida de diriger ses pas, et par conséquent le reste de son corps, vers le son.



8 (par Stéphane Werth)

Celui d'une chasse d'eau surpuissante qui se répète, se rapproche, et s'amplifie.

L'eau tonne. Les feuilles tombent, blanches et prédécoupées. TG-V s'éveille lentement, à l'équerre, dos sur le carrelage et pieds contre la porte, avec la sensation étrange que son ampoule rectale est comme allumée. La lunette, mystérieusement collée au plafond, entoure un graffiti comme pour mieux le souligner :

bercer bébé
percer pépé

Une profonde mélancolie l'étreint. « C'est allé trop loin cette fois. Un vieillard diarrhéique qui tambourine à la porte et me menace de mort, par peur je brise au pied d'un chêne un miroir bègue de la famille des Stargate en bois, et pour échapper à une femme qui m'oblige à faire le poirier je cours pendant des jours dans une forêt nauséabonde obscure et psychédélique où se joue l'avenir de l'humanité... Dégage, Mister Hyde ! » s'ordonne TG-V à lui-même. « Tout ça va très mal se finir. Il faut que j'arrête de me calfater au crack, surtout par voie basse. »

Il nettoie au mieux. Ramasse la totalité du papier hygiénique sur le sol — « où donc est passé le tube en carton ? » —, décapite toute question sur l'origine de cette masse gélatineuse, et décolle la lunette du plafond pour la réinstaller sur l'émail. Il peine à rassembler ses esprits.

« À quel moment ont commencé mes hallucinations ? Le congrès ? Le stand « GIGA Palettes » ? Didier Gros-Soupir ? Le contreplaqué bosniaque ? D'ailleurs, l'ai-je vraiment mordu, ce Bosniaque ? Auquel cas la sécurité devrait être à mes trousses. Et comme tout le monde m'a vu entrer aux toilettes, si on ne vient pas m'y chercher, peut-être que tout ça n'est jamais arrivé. »

Il jette à nouveau un œil au graffiti sur le plafond, mais ce mouvement ravive comme la clameur d'un contrôle des billets au fin fond de son arrière-train, il se cambre et sort des toilettes. Personne aux lavabos. Vite, vérifier que tout est en ordre, cravate-chemise, pas de tache ni de face molle et triste de veau d'abattoir.

« Ok, j'y retourne, je me concentre sur l'essentiel... les palettes... Didier Gros-Soupir... je me concentre sur, sur... sur ? Le graffiti ? Bercer bébé... percer pépé... b p b p... Le miroir ? C'est ça la clé, l'effet miroir ! C'est ça ! Didier Gros-Soupir, gros porc ! Tyran de palettes ! Didier Gros-Soupir, vous êtes un Gros Poux, Sire ! Voilà ce que vous êtes, c'est vous que j'aurais dû mordre ! »



Dans le miroir des lavabos, le regard de TG-V s'arrête sur la poignée de la porte qui s'abaisse tout doucement.

9 (par Marc Laumonier)

L'ethnopsychiatre Bob Morane referma son calepin, la séance allait prendre fin. Cette fois-ci, l'hypnose avait évolué différemment. Outre le fait que cet angoissé psychotique chronique, d'un grand geste, avait cassé le miroir que l'analyste utilisait pour initier l'hypnose, le malade avait changé sa version. Les autres fois, c'était une motocyclette qui était magique et permettait de voyager d'époque en époque et de sauver le monde ou le détruire, là c'était un miroir ; étonnant d'ailleurs qu'il ait cassé — a priori involontairement — le sien. Le médecin croyait encore aux coïncidences, mais son travail sur les rêves lui faisait penser aussi l'inverse. Et puis ce nom invraisemblable de Tibus Goujon-Valette (Valette pour « lavette », le surnom donné par sa mère ?), et le nom du patron, « Didier Gros-Soupir », qui représentait sans nulle doute sa mère obèse franco-gabonaise qui l'avait battu et insulté si souvent pendant son enfance. Et puis toujours ces morsures... elles resurgissaient à chaque analyse.

Au moment où il allait basculer dans l'autre monde grâce au transfert du miroir (et non plus cette fois grâce à la moto), il revenait au point de départ de ses névroses obsessionnelles : ce pays censément idyllique, ces images enfantines de clairière, de village, de forêt amicale... Mais la moto ne s'était jamais enrayée, et là le miroir fut cassé. La même image d'une femme idéalisée — sans doute une autre mère —, et ce même délire sur les forêts moribondes (thème de l'arbre quasi constant). Le lac mort présent invariablement aussi (le médecin songea immédiatement à La fin des temps d'Haruki Murakami, où le passage entre deux mondes se faisait par un étrange lac dans lequel à la fin du livre un des héros s'engouffre). Il faudra demander s'il a lu cet auteur japonais... L'instant de cette bascule était fondamental, et c'était là que le bât blessait, le médecin ayant du mal à recoller les morceaux, à trouver la clé. L'être humain peut se recouvrir de tant de carapaces ! On en revenait encore aux idées de fusion et de mort. Il se demandait si cette schizophrénie avait été aggravée par la consommation régulière de crack.

L'analyste entreprit de réveiller son client suicidaire et égotiste ; mais celui-ci ne répondait pas et débuta une violente crise épileptiforme. Urgemment, Bob Morane ouvrit la porte de la salle d'attente. Là, le frère jumeau du patient attendait — il était atteint lui d'un psoriasis géant.

« Venez vite, votre frère fait encore une crise ! »

Tous deux se précipitèrent vers Paul qui était déjà tombé du divan et convulsait.



10 (par Xavier Bonnin)

Lorsqu'ils franchirent la porte du cabinet, sous le regard interloqué des autres patients, Bob et Maxence — le frère de Paul — s'aperçurent que ce dernier avait disparu.

L'air s'engouffrant à travers l'unique porte-fenêtre jouait avec les rideaux. Bob s'élança dans la rue mais ne remarqua rien d'anormal : c'était une après-midi comme une autre dans ce quartier résidentiel, à deux pas du Pont Marie. Seul un groupe de touristes paisibles s'avançait dans sa direction.

Légèrement désappointé par le manque d'attention dont il avait fait preuve, Bob revint sur ses pas. Sur le sol gisait le miroir brisé : Maxence, à genoux, sanglotait sur le tapis. Il l'aida à se relever et l'installa sur le fauteuil là où, quelques instants auparavant, son propre jumeau était assis.

— Attendez ici calmement, je suis certain que votre frère va se manifester dans l'heure suivante.

— Docteur... Paul ne reviendra pas.

Les marques rouges, sur son cou, son visage et ses bras, semblaient moins vives. Bob se rappela que Paul ne présentait aucun symptôme de la maladie : la prédisposition génétique et leur gémellité auraient dû manifestement induire chez l'un et l'autre une occurrence équivalente. Sur le mur, un masque fang accroché semblait contempler la scène, sans que l'on sache s'il se nourrissait du réel ou s'il l'impactait de sa présence.

Maxence leva l'index vers l'objet.

— Vous venez de faire disparaître mon fantôme.

Bob haussa les sourcils.

Il connaissait les rituels magiques pratiqués par certaines tribus de la partie nord du Gabon. Au cours d'un de ses nombreux voyages en Centrafrique, il avait acheté le masque — utilisé lors d'un rite proche de l'Inquisition afin de désigner les coupables de sorcellerie. Le miroir servait d'accessoire : le double maléfique pouvait ainsi apparaître aux côtés de leur propre image spéculaire.

Mais le praticien s'était entouré de ces objets uniquement pour les mettre à distance : en faire des œuvres d'art leur ôtait toute fonction symbolique, révélant le contrôle rationnel qu'exerçaient la science et la civilisation sur l'obscurantisme et l'ignorance des peuples autochtones anciennement colonisés. Se pouvait-il que par un jeu de miroir, face au chaos d'une société poursuivie par une série de crises économiques, morales et religieuses, on assiste à la résurgence des spectres terrifiants que tous les anciens rites dispersaient ?

Bob décida de congédier les patients dans la salle d'attente.

Sans quitter sa place, Maxence le regardait en souriant.

EN SAVOIR PLUS

Vous pouvez retrouver sur notre site les pages personnelles des différents auteurs et illustrateurs apparaissant dans ce numéro, avec pour certains informations biographiques, liens et publications.

Auteurs

Christian Attard

Cécile Benoist

Xavier Bonnin

Stéphanie Braquehais

Cyril Calvo

Serge Cazenave-Sarkis

Philippe Choffat

Pascal D.

Marianne Desroziers

E-Traym

Muriel Friboulet

M'barek Housni

Christian Jannone

Marc Laumonier

Lordius

Céline Mayeur

Benoît Patris

Nicéphore Pétrolette

Philippe Sarr

Paul Sunderland

Marlène Tissot

Stéphane Werth

Illustrateurs

Barbara Albeck

Hugues Breton

Tristan Felix

Jazzy Jazz

Marray

En savoir plus - *Le double secret*, René Magritte (détail)

À VENIR

Révolte & Insurrection

Numéro 11

Mars 2014